



DIS-MOI QUE  
**TU M'AIMES**  
GREGORY LANCELOT



**Grégory Lancelot**

DIS-MOI QUE TU M'AIMES

(Bientôt disponible en version papier.)

# Exergue

*Certaines personnes sont nées pour affronter la vie seules, ce n'est ni bien ni mal, c'est la vie.*  
PAULO COELHO. L'ALCHIMISTE.

# Paris

# Chapitre 1

Bonjour Paris ! Depuis combien de temps n'ai-je pas foulé le sol de la ville lumière ? Depuis cinq ans ? Depuis dix ans ? Non, en fait, cela ne fait qu'une petite année que je ne suis pas venue ici. Onze mois pour être précis. En tout cas, cela m'a paru une éternité. C'est sûr, le paysage est antipode de celui de Tokyo. D'ailleurs, je me demande jour et nuit pourquoi j'ai accepté de partir faire mon master de finances là-bas. La bouffe est infecte. Les gens parlent une langue que je ne comprends pas. D'ailleurs, pour être franche et honnête avec vous, pendant mes mois d'exil, je n'ai appris aucun mot de Japonais. Si, juste un seul : *sayonara*, qui veut dire au revoir. Heureusement qu'il y a l'anglais, qui permet de se faire comprendre à peu près partout.

J'ai décidé de mettre fin à mon aventure nippone sur un coup de tête. Il était temps que je me décide, car dans trois jours, cela n'aurait plus été possible. J'aurais été contrainte de rester bloquée au pays du Soleil Levant une année de plus, afin de finir mon master. Inenvisageable ! Mais ce virage en épingle à cheveux va être bien négocié. Les inscriptions à Paris Dauphine sont clôturées dans 72 heures, je vais être juste dans les clous.

S'il y avait eu un problème de timing, j'aurais bien pu décider d'arrêter mes études, mais cela aurait été complètement inenvisageable. Mes parents, propriétaires d'une modeste exploitation agricole en Normandie, ne me l'auraient pas pardonné. Ils se saignent les veines afin de pouvoir m'offrir un avenir meilleur que le leur. Si je gâche cette chance, il y a de fortes probabilités que je ne sois plus considérée comme leur fille.

Je tiens à remercier ceux qui ont fait la promotion du bien-fondé de ce plan d'échanges et qui m'ont convaincue de me rendre au Japon. Merci, vous m'avez permis de découvrir ce qu'est l'Enfer sur Terre. Quelque chose qui vous brûle au fer rouge pour toujours. (Bon, j'exagère un peu.)

Ce n'est pas encore la Tour Eiffel que j'aperçois mais l'intérieur du terminal 2E de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Ça sent bon ! Je ne sais pas si beaucoup de monde est émerveillé en observant la vie d'un bâtiment aéroportuaire, moi si. Voir tous ces gens qui grouillent comme des fourmis, des valises qui foncent à cent à l'heure, cela me fait un bien fou, me rassure.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à mettre la main sur Charlotte, mon amie de toujours, celle que je pourrais très bien appeler ma sœur siamoise, tant nous sommes proches. Je balaye du regard le hall. Me hisse sur la pointe des pieds afin d'avoir une vue de la fourmilière en surplomb. Non, je ne la vois pas. Je sors mon portable, en espérant que celui-ci marche toujours après vingt heures de vol, une escale à Shangai et sept heures de décalage horaire. Je l'allume, il détecte le réseau. Affiche l'heure. 14 heures. Visiblement, vu l'ensoleillement, il est bien cette heure-là. L'horloge s'est réglée automatiquement. C'est quand bien foutu ces petits engins-là...

— Lo !

Elle est là, à cinq mètres de moi. Je ne l'avais pas aperçu. Visiblement, ce n'est pas mon téléphone mais moi qui ai des petits soucis de fonctionnement.

Nous nous rejoignons, et quand elle se trouve à ma hauteur, je me jette dans ses bras. Qu'est-ce que ça fait du bien d'être blotti contre sa jumelle. Le réconfort après tous ces mois de bagnes, quel bien fou cela peut faire. C'est indescriptible, les mots me manquent pour vous expliquer ça. Mais, il y a quelque chose qui cloche. Je ne ressens pas la même sensation qu'autre fois. Quelque chose à changer, il y a un peu plus de distance. C'est sûr, après une année de séparation, bien que l'on ait communiqué par internet, cela ne peut pas être tout à fait être pareil. Et puis, il y a la fatigue du voyage, c'est sûrement pour cette raison que

je dis ça.

Elle me renifle comme un chien.

- Tu sens le sushi, me sort elle.

J'éclate de rire. Et comme le rire est contagieux, elle rit à son tour. Tout cela se termine en un fou rire généralisé, incontrôlable. Je suis rassurée. Ma Charlotte est bien là. Nous sommes toutes les deux autant fusionnelles qu'avant.

Ma valise va bientôt arriver sur le tapis roulant. Pendant ce temps-là, nous en profitons pour papoter. Cela fait un an que nous ne nous sommes pas vues *en vrai*, nous avons tant de choses à nous dire...

— J'ai un peu de mal à comprendre ta décision. Tu risques de le regretter.

Il y a deux jours, je lui avais fait part par Skype de mon choix de revenir sur Paris. Au départ, elle a cru que c'était une blague. Quand je lui ai dit que non et qu'elle a compris que je ne mentais pas, j'ai senti qu'elle frôlait la syncope. Mon choix lui faisait énormément de peine. Selon ces mots, cette décision serait hautement préjudiciable pour mon avenir professionnel. D'ailleurs, depuis 72 heures, dans mon entourage, tout le monde tient ce même discours, comme s'ils s'étaient mis d'accord. Toujours le même argument : sur un CV, un cycle complet de deux années d'études au Japon en jette plus qu'un master morcelé, dont le centre de gravité se trouverait quelque part entre Paris et Tokyo... Dans un sens, ils ont raison. Mais je pense que ce choix est plus raisonnable que celui de prendre le risque d'entamer une année dont il y a de fortes chances que je ne la finisse pas.

— Tu sais, Charlotte, j'ai bien réfléchi. Quand j'ai accepté de partir là-bas, je ne me suis pas rendu compte à quel point cela est difficile de se retrouver éloigné de ses proches. De ses amis. De sa meilleure amie. De sa famille. Bref, de tous les gens qu'on aime.

— Mais il y a internet. Tu communique avec nous. Nous sommes là. Pendant toute cette année, nous avons pensé à toi, nous ne t'avons pas abandonnée.

— Oui, mais ça ne fait pas pareil. Il faut en faire l'expérience pour se rendre compte de ce que ça fait.

Elle me saisit l'avant-bras et me regarde dans les yeux. Elle a vraiment envie que je revienne sur ma décision.

— Les inscriptions à Dauphine ferment dans trois jours. Si j'étais à ta place, je m'accorderais ce délai de réflexion. Mais tu connais mon point de vue, tu es en train de faire une connerie monumentale. Tu ne peux pas jouer ton avenir professionnel sur un coup de tête. Ce plan d'échanges est une chance. Rends-toi compte que beaucoup de gens paieraient très cher pour être à ta place. Rends-toi compte : une fac qui te déroule le tapis rouge pour que tu puisses intégrer les plus grosses boîtes, c'est quelque chose de très rare de nos jours. Maintenant, tu as les cartes en main, mais c'est un terrible gâchis que tu t'apprêtes à faire.

— Je vais y réfléchir, concédé-je, même si je sais très bien que je ne reviendrai jamais sur ma décision.

Après avoir récupéré ma valise, nous traversons l'aérogare. Charlotte s'est garée dans un parking qui se trouve à l'autre bout du terminal. Je sens qu'elle force le pas. Je comprends pourquoi. Les parkings des aéroports sont très chers. Elle ne veut pas s'éterniser au risque que cela lui coûte une blinde. Sur notre droite, les magasins se succèdent. Il y a une foison d'enseignes de restauration à emporter, comme Subway, la Brioche dorée, Paul... Mais il y a également quelques restaurants où prend le temps de s'asseoir et qui proposent de la vraie gastronomie. Mon ventre se tord. J'ai faim. Cela fait un an que je n'ai rien mangé ou presque. Je crois que même après avoir mangé tout ce qu'il y a en vente, et épuisé les

réserves de toutes les enseignes, j'aurais encore faim. Il faut sans plus attendre que je mange quelque chose, c'est une urgence vitale.

Alors je stoppe Charlotte dans sa progression, en lui faisant pratiquement un croche-pied.

— Ça va pas ? T'es malade ?

— Je me sens un peu faible, il faut que je mange quelque chose. Cela fait plus de vingt-heures que je n'ai rien avalé. Et on ne sera chez nous que dans une heure, car j'imagine que depuis l'année dernière, les embouteillages n'ont pas disparu. Non, je ne vais pas pouvoir tenir une heure...

— Tu ne peux pas attendre soixante minutes ?

— Non.

— C'est quoi la vraie raison ?

— Là-bas, il y a un jambon-beurre qui me fait de l'œil.

Je pointe avec mon index celui qui sera ma prochaine victime. Ma cible m'attend bien sagement allongée dans une vitrine qui se trouve à dix mètres de nous. J'avoue que j'ai une tare. Je suis une gourmande compulsive. Quand je passe devant un commerce de bouche et que quelque chose me fait envie, il faut qu'il se retrouve dans mon estomac. Impérativement.

— Tu n'as pas changé Laurence, tu es toujours la même. Tu n'es pas sortable. Vas-y mais fais vite !

Charlotte me jette un rictus pour la forme mais ce petit jeu l'agace. Le parking. Les centimes d'euros qui quittent son compte en banque.

Elle a de la chance, la boutique est déserte. Je marche d'un pas décidé vers le mec seul derrière son comptoir, qui a l'air de bien s'emmerder. Enfin une cliente, il va être content. Il me remet tout sourire mon sandwich en l'échange de 2 euros 80. Je me retourne afin de rejoindre Charlotte. Elle n'a pas bougé. Elle est là, à l'endroit où je l'ai laissée, immobile, en plein milieu de la foule qui fonce à cent à l'heure vers la sortie. À chaque instant, elle risque la collision. Quand j'arrive à sa hauteur, elle constate que mon casse-dalle est déjà bien entamé, ce qui l'effraie. « Comment a-t-elle pu manger si vite ? est-elle sûrement en train de se demander. Elle n'est pas un être humain, mais une machine à avaler. »

— Oui, j'avais faim !

Nous poursuivons notre chemin vers le parking quand nous croisons dans le sens inverse une couple de jeune amoureux se donnant la main.

Un copain. C'est aussi un peu pour cette raison que j'ai décidé de quitter le Japon. Car les Japonais, tout comme leur bouffe, ne m'inspirent pas du tout. Et je n'ai pas envie de finir ma vie seule...

Je n'ai pas la pression car dans mon entourage, on recense plus de célibataires que de couples. D'ailleurs, Charlotte n'est toujours pas macquée. Mais la vie à deux est quelque chose qui me tente, surtout que j'ai quelqu'un dans le viseur. Un certain Alex. Nous avons vécu une aventure ensemble, juste avant que je m'éclipse pour le Japon. C'était lors de la soirée de désintégration de Licence. Cette histoire a un goût d'inachevé. Je pense que nous avons un bout de chemin à faire ensemble. Surtout que lui non plus n'a pas encore trouvé chaussure à son pied. Enfin, quand je dis « chaussure », je pense à une partie de l'anatomie féminine...

## Chapitre 2

Je repense encore une fois à cette soirée du vendredi 27 juin. Pour fêter la fin de l'année, l'asso des étudiants avait décidé d'organiser une fête. Dans un premier temps, il avait été envisagé de passer une soirée en boîte, mais cela ne plaisait pas au zicos de notre promo qui avaient à cœur de jouer un peu. Le concert devait dans un premier temps se dérouler en extérieur, sur le stade du campus, mais le mauvais temps nous a contraint à trouver une solution de repli. La fête s'est finalement déroulée dans le gymnase de la fac de STAPS. Le sol de la salle est en parquet lamellé collé, ce qui nous a permis d'en faire une piste de danse. Tout le monde fut étonné par le niveau d'équipement des zicos : éclairage, sono puissante, le show allait être de très haute qualité.

\*\*\*

Tout le monde danse en couple sur le dancefloor improvisé. Visiblement, n'y a que moi qui cherche désespérément un cavalier. Je fais le tour de la piste. Non, personne. Je me dis qu'il doit y avoir un nombre impair de danseur sur la piste, et du coup, quelqu'un se retrouve tout seul : moi. Cette situation m'attriste. Si toute cette soirée est à cette image, je me souviendrai de ma fin de licence ! Je m'apprête à quitter le dancefloor, et j'envisage même de quitter la fête, quand je tombe sur un jeunot aux cheveux châtain coupés en brosse. Je ne connais pas cette tête, mais visiblement, il recherche la même chose que moi, alors dansons et faisons connaissance !

— Tu t'appelle comment ? demandé-je en hurlant afin de couvrir le bruit de la sono.

— Alex, hurle-t-il.

Avec cette musique qui braille, nous nous allons avoir extrêmement de mal à nous parler. Alors dans un premier temps, dansons. Nous ferons connaissance plus tard, dehors, en fumant une clope.

Nous enchaînons les danses, et je constate rapidement qu'il est bien meilleur danseur que moi. (Je vous fait un aveu. Je danse comme une cruche. Ce n'est donc pas bien difficile de danser mieux que moi.)

Ensuite, tout va très vite. Je ne sais pas ce qu'il se passe. Nous avons déjà pas mal picolé — tout comme moi, il sent l'alcool — et c'est probablement ça qui nous amène à perdre la raison. Il se sert contre moi, je pourrais le repousser, mais non, je ne le fais pas. Ce contact physique exerce sur mon psychisme un effet délectable. Il veut aller plus loin : je le laisse faire. Il s'appuie encore plus contre moi. Nos mouvements calés sur le rythme d'une musique qui s'intensifie font en sorte que je suis amenée encore plus à me frotter à lui. Malgré le rempart du tissu, je sens à présent très nettement que son membre du désir se durcit. Une force étrange m'empêche de me dégager de ce contact si érotique. Il mordille mes lèvres, effleure la peau de ma joue gauche, m'embrasse l'oreille droite. La poussée du désir le fait soupirer. Moi aussi, je soupire. Sa verge dure se presse encore plus intimement contre son corps. Je comprends qu'il a envie qu'on aille plus loin. Je hoche la tête pour lui dire oui, que je suis d'accord. Mais pour faire ça, il nous faut un endroit plus intime. Alors il me prend par la main, nous quittons la foule remuante. Nous nous dirigeons vers la réserve du gymnase. Nous entrons dans une pièce sombre, mal éclairée. À droite, des agrès de gymnastique, ainsi qu'un banc en bois. À gauche, un filet de vieux ballons de handball qui gît par terre. Et devant nous, une malle avec dedans, des dossards qui puent la sueur. C'est sûr, on peut rêver d'un endroit plus glam' pour faire ce que nous allons faire, mais nous allons composer avec... car de toute façon, on ne peut plus attendre.

Je ne me reconnais plus, non ce n'est pas moi. Je me mets à califourchon devant Alex. Mon regard est

happé par la bosse qui se trouve au niveau de son entrejambes. Je pose ma main délicatement sur cette excroissance. Malgré l'épaisseur du jean, au contact de la douceur de mes doigts, il ne peut s'empêcher de retenir un gémissement.

Je déboutonne sa braguette, fait glisser son caleçon. Sa tige se dévoile, s'érige. Je me sens inviter à lui donner de délicates caresses. Alors, portée par une infinie tendresse, je touche son sexe dénudé, qui s'allonge encore davantage. Un frisson parcourt Alex. J'enroule mes doigts autour de sa verge, je commence à la faire coulisser dans la gaine que ma main forme. Visiblement, comme moi, c'est un néophyte, il n'a pas trop d'expériences sexuelles au compteur. Car au vu des sensations que lui procurent cette main de fille, je me rends compte qu'il découvre que cela n'a rien à voir avec ses plaisirs solitaires.

Puis, sans savoir pourquoi — probablement d'instinct — , je m'approche de son sexe, ouvre la bouche, en fait rentrer une bonne partie dedans. Je ne suis pas encore une experte en succion, mais je constate que cela lui procure un plaisir intense. C'est le plus important. Mon massage labial a visiblement plus d'effet que j'aurais pu imaginé, puisque très rapidement, il ne peut plus retenir son orgasme. Sa liqueur se répand dans ma bouche...

## Chapitre 3

— Lo ? Tu es sûre que ça va, parce que là, tu es en train de manger le papier...

Charlotte vient de me tirer de mes pensées. Alors que je me remémore cette délicieuse soirée, j'ai avalé sans m'en rendre compte la totalité du sandwich. Et cela, juste par réflexe mécanique, vu que mon esprit était ailleurs. Comme il n'y avait plus rien à manger et que mon esprit n'était toujours pas revenu, j'ai commencé à attaquer le papier. Cette explication tient la route.

Nous arrivons au parking. Nous passons aux caisses automatiques. 8 euros 10 à régler. Je sors ma carte bleue...

— Non, ça ira, c'est moi qui paie.

Elle dit ça pour faire style. Elle n'a pas envie de passer pour une radine. Mais je sais très bien que ça lui troue le cœur de sortir une somme comme ça

— Non, c'est à moi de payer. Tu as fait le déplacement pour venir me chercher, non ?

— Non, tu as déjà dépensé une blinde pour payer l'avion. Et si tu fais le choix raisonnable de repartir rapidement, je pense que ton écureuil risque de ne pas avoir le sourire.

Je comprends mieux. Elle a envie que je reparte — tout le monde à envie que je reparte. C'est pour ça qu'elle souhaite « ménager » mon compte en banque. Avec 8 euros 10, en avion, on ne va pas bien loin.

Elle paie. Puis nous regagnons sa voiture. Elle a toujours sa Clio 1 blanche. Il faudrait que sa voiture ait un pépin grave pour qu'elle la change.

Nous quittons l'aéroport et nous engageons sur l'autoroute A1 en direction de Paris. J'aperçois au loin la Tour Eiffel. Un an non plus que je ne l'avais pas vu, celle-là. J'ai peut-être l'esprit mal placé, mais depuis que je suis adolescente, à chaque fois que je la vois, elle me fait penser à un phallus en érection. 324 mètres de haut ! C'est à croire que les hommes — Monsieur Eiffel en premier —, doivent être complexés par la taille de leur sexe, sinon ils ne s'amuseraient pas à construire des édifices toujours plus hauts.

Cet après-midi de septembre est particulièrement bien ensoleillé. Comme vous pouvez l'imaginer, la voiture de Charlotte est dépourvue de climatisation, aussi, après une bonne heure exposée en plein soleil sur le parking, la température dans l'habitacle est déjà à la limite du supportable. Qu'est-ce que ce sera dans une heure, quand nous arriverons à destination ? Passons. Charlotte ne me parle pas. Visiblement, elle me fait la tronche. Elle n'est pas d'accord sur le fait que je revienne. Pourtant, elle devrait être contente de me revoir sur Paris. Tout va recommencer comme avant. Nous vivrons à nouveau ensemble. Nous partagerons tout. Comme deux sœurs. Faut-il sacrifier son bonheur au prix d'une hypothétique réussite professionnelle ? Je ne crois pas. Il y a une citation de l'empereur et philosophe romain Marc Aurèle dans laquelle je me reconnais pleinement : « Voici la morale parfaite : vivre chaque jour comme si c'était le dernier ; ne pas s'agiter, ne pas sommeiller, ne pas faire semblant. » Je suis complètement d'accord avec lui. C'était en l'an 180 et il avait déjà tout compris. Chacun peut mourir d'un instant à l'autre, alors faisons en sorte d'être heureux dans l'immédiat et arrêtons de nous imposer à nous-même des contraintes des contraintes qui n'ont pas lieu d'être.

Je regarde par la fenêtre, le flot des véhicules m'hypnotise. Je pense de nouveau à Alex. Oui, toujours lui.

Je repense à cette soirée de fin juin et je suis convaincue d'une chose. À première vue, on peut penser

que cette relation n'est juste qu'une histoire de cul vite fait bien fait entre deux étudiants consentants mais je pense que c'est tout autre. Malheureusement, nous n'avons pas pu nous revoir depuis ce soir-là, car je partais le lundi suivant pour le Japon, mais je suis certaine que cette soirée aurait pu être le premier épisode d'une grande histoire. Nous échangeons régulièrement par mail depuis un an. Je sens qu'il a des sentiments pour moi, mais qu'il est réservé, qu'il a dû mal à les exprimer. C'est sûr, depuis un clavier d'ordinateur et simplement relié par une fibre optique de 10 000 km de long, il est difficile de déclarer sa flamme. Mais ce dont je suis certaine, c'est qu'à ce jour, il n'a personne dans sa vie — dans le cas contraire, il m'en aurait parlé. Maintenant que je suis de nouveau sur Paris, cela va être assez facile de mettre le grappin sur lui. Il va avoir beaucoup de mal à me résister.

Porte de la Chapelle. Boulevard Périphérique. Entrée dans Paris intra-muros. Notre appartement se trouve de l'autre côté de Paris dans le XIV<sup>e</sup>, et je suis excitée à l'idée que dans une vingtaine de minutes, j'aurais de nouveau les pieds dans notre petit nid douillé.

En fait, cet appartement à pour moi une valeur inestimable. Sans lui, je n'aurais jamais connue Charlotte. Sans lui, je n'aurais jamais eu de sœur siamoise. *Il* est notre vie commune. Revenons un peu en arrière. Quand il y a quatre ans j'ai décidé de quitter ma Normandie natale pour m'installer à Paris afin de faire mes études d'économie, il m'a fallu trouver une solution. Car vu le prix de l'immobilier, Papa et Maman étaient dans l'incapacité de me payer un loyer. Alors, j'ai décidé de me tourner vers la colocation. Au début, je n'étais pas très rassurée, car quand on connaît pas du tout les personnes avec lesquelles on va être amenées à cohabiter. Cela peut bien comme mal se passer. Dès que j'ai fait connaissance avec Charlotte, notre relation a tout de suite été très fusionnelle. Je pense que nous étions faites pour nous rencontrer. Cela devait être inscrit dans notre destinée, ce n'est pas possible autrement.

Son silence m'agace. Il faut que je brise la glace.

— Est-ce que je peux savoir pourquoi tu me fais la gueule ? Admettons que je fasse une connerie en abandonnant mes études au Japon, en quoi cela te concerne ? Ce n'est pas toi qui fous ton avenir en l'air, à ce que je sache ? Tu devrais plutôt être contente que je revienne vivre avec toi, non ? Il y a trois jours, sur Skype, tu étais la Charlotte que j'ai toujours connue. Depuis que tu sais que je reviens, tu n'es plus la même, je ne te reconnais plus.

— En fait, ça me fait de la peine que tu laisses tomber le Japon. Tu risques de le regretter.

— Je ne le crois pas. Tu veux savoir la vérité ? Toute seule là-bas, je déprime. J'ai marché aux anxiolytiques pendant un an. Il y a trois jours, j'ai réussi à ouvrir les yeux juste à temps. Il me paraît préférable d'arrêter les frais, d'assurer une année complète ici, plutôt que d'en démarrer une autre là-bas et d'être certaine de ne pas la finir...

Mes aveux ont sur elle le même effet que le dard d'une abeille se plantant sur la peau d'un éléphant. Pourquoi s'entête-t-elle à me faire revenir sur ma décision ? Préfère-t-elle que je retourne au Japon et que je me crashe. Je n'arrive pas à la cerner. Je croyais la connaître par cœur mais là, je découvre une facette de sa personnalité que j'ignorais complètement.

Mais cela ne m'inquiète pas quant à l'impact qu'aura cette histoire sur notre colocation. Je la connais quand même bien. Dans deux-trois jours, nous aurons repris nos habitudes, tout sera revenu comme avant.

Nous nous engouffrons dans la rue Lecuire. Plus que quelques mètres à faire et je retrouvais mon petit cocon. Dès ce soir, cette année d'exil au Japon sera déjà un bien lointain mauvais souvenir. Je partagerai avec Charlotte une soupe aux haricots blancs, notre préférée. Nous avons de la chance, il y a une place de parking disponible juste devant le 14, notre adresse. Elle se gare. Coup le contact. Je sors de la voiture. Me dirige vers le coffre pour sortir mes valises. J'ouvre le haillon...

— Attends ! fait-elle, piquée sur le trottoir, juste à côté de moi. Son visage est crispé. Visiblement, il y a quelque chose qui ne va pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Y a un problème ?

— En fait... Laurence... il faut que je te dise quelque chose... (Elle se racle la gorge, cherche ses mots...) En fait, la colocation...

— Qu'est-ce qu'il y a, il y a problème ? Il va falloir rendre l'appartement ? C'est pas grave, on en trouvera un autre.

— Non, la colocation, Laurence... ce ne va plus être possible.

Je tombe des nues. Où veut-elle en venir...

— En gros tu veux dire qu'entre nous deux, c'est fini ?

— Non, mais notre relation va être amenée à évoluer.

Elle tourne autour du pot mais je comprends maintenant très bien où elle veut en venir. Elle veut mettre fin à notre colocation. Je l'aide à accoucher :

— En gros, si je comprends bien, tu mets fin à notre colocation, tu mets ta sœur à la rue.

— Laurence, nous allons pas pouvoir vivre ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Quand on a commencé la colocation, il a quatre ans, tu savais très bien que cette situation n'allait durer que quelques années, le temps de nos études. Maintenant, il est temps que nous prenons chacune de nous envol...

— J'ai compris. Tu m'as remplacé par qui ? T'as un copain ?

— Oui.

Je suis agacé. Elle vient de me faire sortir de mes gonds. Je hausse le ton :

— Pourquoi tu ne m'as rien dit. Tu aurais pu m'en parler. J'aurais compris. Je croyais que se l'on disait tout, toutes les deux. Maintenant, je comprends mieux pour quoi tu m'as fait la gueule pendant tout le trajet du retour.

Elle se met à son tour à hurler :

— Je ne te l'ai pas dit car je ne voulais pas te faire de la peine. Je me doutais que ce n'était pas forcément facile pour toi, d'être recluse toute seule, là-bas au Japon. Tu aurais pensé à moi, en train de m'éclater avec un mec, alors que toi, tu ne pouvais pas. Je ne voulais pas que ça te fasse « envie ». Encore une fois, j'ai fait ça pour que tu ne gâches pas tes études. J'ai pensé à toi, j'ai fait ça pour te protéger.

— Et maintenant, je dors où ?

— Ne t'inquiètes pas, je te paierais l'hôtel. Mais je suis certaine que tu feras le bon choix, donc ça ne durera pas trop longtemps.

— Arrête avec tes études ! Ton Japon ! Tout ça, ce sont excuses faciles. En gros tu ne veux plus de moi, alors tu m'envoies à l'autre bout du monde pour que je te fiche la paix.

Si elle ne veut plus de moi, moi non plus, je ne veux plus d'elle. Je sors nerveusement mes deux valises à roulettes. Elle tente de me retenir, en vain. Je m'éloigne de *leur* appartement, un bagage dans chaque main.

Alors que me trouve à une trentaine de mètres du 14, elle aboie :

— Laurence, il ne faut pas que tu le prennes comme ça. Si tu veux, je te paie l'hôtel...

Je me retourne. Elle est là, plantée comme une carotte sur le pas de la porte, le regard con :

— Non, garde tes sous ! Si tu sors de l'argent de ton porte-monnaie, après tu ne vas pas te sentir bien. Je préfère t'épargner ça. C'est mon cadeau d'adieu.

Je la quitte des yeux. Sauf coïncidences malencontreuses, je ne verrai plus jamais son visage. Je reprends ma route en ayant encore aucune idée de ma destination.

\*\*\*

Alex. Je suis certain que lui va pouvoir me dépanner. Et cela va également être un excellent moyen pour me rapprocher de lui.

J'ai cette idée alors que je me trouve à la terrasse d'un café. Après avoir abandonnée Charlotte, mon petit nid douillé, bref tout un pan de ma vie passée, j'ai erré plusieurs heures dans les rues de Paris. Il est à présent aux alentours de 17 heures et j'ai décidé de me poser un peu. Assise sur ma chaise en rotin, avec devant moi un petit noir posé sur une table minuscule, je suis à la vue des passants et j'ai vraiment honte de moi. Avec mes deux grosses valises rouge et bleu et mon k-way rose fluo qui pue la transpi, j'ai vraiment l'impression d'être une clocharde. Comment ai-je pu tomber si bas en l'espace de deux heures ? Il ne me manquerait plus que deux gros chiens, et cela finirait pas compléter le tableau.

En tout cas, je suis en quête d'une solution provisoire d'hébergement pour la nuit qui vient. Et également, pour les jours qui viennent, car la rentrée universitaire est dans trois jours, et il est hors de question de la rater.

L'idée m'est donc venue de contacter Alex. Vu qu'il vit seule, je ne pense pas que cela le dérangerait que je vienne squater chez lui deux ou trois jours chez le temps de trouver un nouveau chez-moi, bien au contraire.

Je compose son numéro. Je tombe sur son répondeur. J'essaye de lui laisser le message le plus concis et le plus précis possible afin de lui expliquer la situation pittoresque dans laquelle je me trouve. Ce qui est loin d'être évident. Je ne lui avais rien dit à propos de mon retour afin de lui faire la surprise, il n'est donc pas au courant de mon parachutage.

Je reste assise à la terrasse du café, le temps qu'il me rappelle. Cela ne devrait pas durer très longtemps, car quand je communique avec lui par internet, il est généralement très réactif à mes messages. Sa réponse devrait être rapide, d'autant plus qu'aujourd'hui, il n'a pas de contraintes professionnelles. Je regarde fébrilement mon téléphone posé sur un coin de la table dans l'attente d'une vibration. Cela devrait se produire d'une minute à l'autre.

\*\*\*

Les minutes passent. Les clients défilent sur la terrasse. Toujours pas de coup de téléphone. À chaque passage, le garçon me regarde. Curieusement, cela ne le gêne pas que je reste m'éternise la terrasse, que je sois une verrue pour le café. Dans ses yeux, je vois plutôt de la compassion. « La pauvre fille, elle a besoin d'aide. »

\*\*\*

19 heures 30. Je suis toujours assise à la terrasse, et toujours pas de coup de fil. Pourquoi ne me

rappelle-t-il pas ? Son téléphone est-t-il en panne ? Lui est-il arrivé quelque chose ? En tout cas, ce n'est pas dans son habitude.

Je regarde autour de moi. Le soleil pique dangereusement vers l'ouest. Le vent commence à se lever. Les premiers clients commencent à affluer pour le dîner. Essentiellement, des gens habillés en costumes, qui travaillent dans les immeubles de bureaux voisins. Moi, avec mon rain-cut rose fluo, j'ai l'impression d'être une tache indélébile au milieu de tout ce beau monde arborant un noir impeccable.

Un dernier coup d'œil vers mon téléphone, non toujours rien...

Bon, à défaut de pouvoir coucher chez Alex, il va falloir que je trouve une autre solution. Je me mets en quête d'un hôtel bon marché. Pour cela, je me connecte sur l'appli Pages Jaunes. Je n'ai pas besoin de chercher très longtemps pour trouver ce qui me convient. Un hôtel une étoile, porte de Châtillon, en bordure périphérique, 30 euros la nuit, Wi-Fi gratuit. Pas de réception, les chambres s'ouvrent avec une Carte Bleue. Bon, il y a plus glamour. Mais l'histoire d'un soir, pour du dépannage, cela fera parfaitement l'affaire.

\*\*\*

J'entre dans ce qui ressemble à un chalet, lambris en pin sur les murs et au plafond. J'enlève mon k-way, défait mes tennis. Je me jette sur le lit, tout habillée, avec mon jean slim bleu et mon pull-over à rayures. Je ne prends même pas le soin de fermer le volet. La lumière jaune du réverbère ne me dérangera pas, vu que de toute façon, je n'arriverais pas à dormir. Je suis trop énervée pour pouvoir me laisser prendre par les mains de Morphée.

Pour venir sur ce lit, mon parcours depuis la terrasse de café a été particulièrement tortueux. Une correspondance en métro plus un tram. Avec mes deux valises énormes dans les escaliers, mon voyage a été loin d'être une sinécure. J'ai toutefois pris le temps de faire une escale dans un McDo histoire de me rassasier.

Je tiens mon téléphone dans la main. C'est mon doudou. Je n'attends qu'une seule chose de lui : qu'il sonne.

Une heure du matin. Qu'entends-je ? Non, ce n'est pas la sonnerie de mon portable. Le bruit vient de loin, mais je crois entendre des gens en train de jouir. J'aurais dû m'en douter. Ce genre de lieux est réputé pour être un lieu de rencontres pour les couples illégitimes, les murs en papiers à cigarette n'arrangeant évidemment rien. Soudain, je ris. Je repense à cette scène du film Les trois frères où ils sont tous allongés dans le même lit et l'un dit : « Ici, ce n'est pas un hôtel, mais un baisodrome. » C'est à peu près ça.

Trois heures du matin. Depuis que je suis arrivée dans cette hôtel, je cogite. Je me dis que Charlotte a peut-être raison. Je ferais mieux de retourner au Japon. C'est simple, depuis que je suis de retour à Paris, hormis le garçon de café, j'ai l'impression de gêner tout le monde. Charlotte me met à la rue, je suis de trop pour elle. Et visiblement, Alex se fiche de moi. Une relation par mail ça va, mais quand il est question de se voir en vrai et d'aller plus loin, on disparaît dans la nature... Au moins, là-bas, à dix-milles kilomètres, vu que je ne connais personne, personne ne peut me faire de coup bas.

Non, ma décision est prise. Vu que personne ne veut de moi ici, je retourne au Japon. Comme là-bas, la rentrée est plus tard, mon voyage ne sera pas gâché pour autant, car je vais en profiter pour aller passer quelques jours en famille en Normandie. Cela va me faire un bien fou d'aller me ressourcer là-bas, et de retrouver mes parents et ma petite sœur — ma *vraie* sœur.

Je fixe le déroulé de mes prochaines journées. Demain matin, je prends un train pour la Normandie. Je passe trois jours chez mes parents, puis le quatrième jour, je repars à Tokyo.

Je me connecte sans plus attendre sur le site Trip Advisor pour profiter du meilleur tarif. Départ vendredi matin de CDG à 7 heures 54. 852 euros. Parfait. J'entre mon numéro de Carte Bleue, le code sécurité à trois, m'apprête à appuyer sur valider. Quoi ? Appel entrant, Alex. Ce n'est pas possible, une coïncidence comme celle-là, ce ne peut être qu'un signe du destin. Ce n'est pas possible autrement. Je pense que lui et moi, nous avons de grandes choses à bâtir ensemble.

— Laurence ?

— Alex ? Ça me fait une drôle de sensation d'entendre ta voix. Cela fait un an que je ne t'ai pas entendu parler...

— J'ai eu mon message sur ton message sur mon répondre, et le moins que je puisse dire, c'est que j'ai été très surpris...

— C'est sûr, c'est une décision que j'ai prise du jour au lendemain. Dans mon entourage, tout le monde tombe des nues.

— Donc comme ça, on revient sur Paris. Le Japon, ça ne te plaît pas ?

— Non, là-bas, je déprime. Je me sens seule, ça ne va pas.

— Je comprends.

Ai-je bien entendu où ai-je rêvé ? Il a dit « Je comprends ». Il existe sur Terre au moins une personne qui arrive à me comprendre. Cela me rassure : je ne suis pas une cause perdue.

— Comme j'ai essayé de te l'expliquer dans mon message, je recherche en urgence une solution d'hébergement. Maintenant que Charlotte à un petit copain, il ne nous est pas possible de reprendre la colocation comme avant. J'ai donc pensé à toi pour pouvoir me dépanner pendant quelque temps.

— Malheureusement, Laurence... Malheureusement...

Je l'entends souffler dans le combiné. Visiblement, il cherche ses mots. Il ne veut pas m'accueillir mais il n'arrive pas à trouver la bonne tournure pour me le dire.

— Il faut que tu saches que je ne suis plus sur Paris, poursuit-il. Je suis sur Rennes...

— Rennes ? Qu'est-ce tu fous là-bas ?

— Comme pour toi, tout ça s'est fait très rapidement. J'avais fait une candidature pour un M2 de très grande qualité, et je viens d'apprendre ce matin-même que j'ai été reçu. La rentrée a également lieu très bientôt, et il n'y a pas de temps à perdre si je veux trouver un logement potable. Alors, j'ai fait la route cet après-midi. C'est pour ça que je n'ai pas pu te répondre. Actuellement, je suis dans un hôtel dans la banlieue de Rennes. Je me mets à prospecter pour un logement dès demain...

— C'est drôle parce que moi aussi, je suis à l'hôtel...

— Je suis désolé Laurence, mais malheureusement, je ne pas t'aider. Sinon, tu peux essayer de contacter Hélène.

Hélène, c'est une amie assez éloignée.

— Mais tu sais très bien que c'est tout petit, chez elle. Elle a tout juste assez de place pour partager son appart' avec son hamster...

— Je sais bien... Mais je suis désolé. Je n'ai pas de solution à te proposer. Toutes les facs rentrent cette semaine, je suis conscient que ça va être difficile de trouver un appartement ou une colocation à cette

époque de l'année. Déjà, qu'en temps ordinaire, à Paris, c'est blindé. Mais tu es d'une nature chanceuse, je sais que tu vas trouver. Et je vais croiser les doigts pour toi.

— Merci de me soutenir.

— Il n'y a pas de quoi.

— Heu.. Je veux dire, ça ne te dérangerait pas si un jour je venais passer une journée avec à Rennes avec toi, ou si c'est toi qui venais sur Paris.

— Non, bien sûr que non. On programmera ça. Bon, maintenant, vu l'heure, je crois qu'il est tant d'aller au dodo. Demain, nous avons chacun de notre côté une longue journée qui nous attend.

— Oui. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Tonalité.

\*\*\*

Le téléphone sonne à nouveau. C'est Alex qui me rappelle. Qu'as-t-il oublié de me dire ? Pourtant, j'ai l'impression que l'on s'est tout dit. À moins que...

— C'est moi qui te rappelle. En fait, il faut que je te dise quelque chose. Tout ce que je viens de te dire, cette histoire de Rennes, tout ça, c'est du bidon. Je t'ai dit ça parce que je suis un dégonflé, un puceau de première classe qui a peur de faire le premier pas. À chaque fois que je t'envoyais un mail, je voulais te l'avouer, mais je n'ai jamais réussi à le faire. En fait, Laurence, je suis fou amoureux de toi. Je ne suis pas à Rennes....

Quelqu'un entre dans ma chambre. D'un seul coup, j'ai la trouille. Tout à l'heure, en arrivant, j'ai bondi sur le lit et j'ai oublié de refermer la porte derrière moi... Alex ?

— ... je suis juste en face de toi. Charlotte m'a averti de ton retour précipité. Alors depuis ton arrivée à l'aéroport, je t'ai suivi discrètement, juste pour te voir. Je m'excuse de t'avoir mise dans cette situation. À cette heure-ci, nous pourrions être tranquillement chez moi, mais à cause de moi tu te retrouves dans cet hôtel mal chauffé. Comprends-moi. Quand j'ai reçu ton appel cet après-midi et que j'ai compris que tu avais des sentiments pour moi, je me suis retrouvé paralysé. Je ne savais plus quoi te répondre. Alors, j'ai inventé cette histoire de Rennes...

— Je te pardonne. Ce n'est pas grave.

Il s'avance, s'allonge à côté de moi. Je reste sur le dos, lui se tourne vers moi. Il passe une main dans mes cheveux blonds, descend ma longue chevelure sur toute sa hauteur. Je reste immobile. Puis il se rapproche de moi, m'embrasse, tout en descendant sa main le long de mes reins. Ses lèvres sont généreuses et douces. Sa langue est chaude. Il ôte mon pull, mon tee-shirt. Puis mon soutien-gorge, mon jean, et ma culotte. Ensuite, il se déshabille. Son sexe gonflé est prêt à entrer en scène.

Il rejoint le lit, se pose sur moi. J'écarte les jambes afin de pouvoir le laisser entrer en missionnaire. Il progresse lentement. Je sens son gland puis sa verge entrer en moi...

Un spasme. Je sursaute. Alex ? Où est-il ? Il a disparu ! Je regarde autour de moi. Non, il n'y a personne. Point d'Alex. Je me rends compte rapidement que j'ai rêvé. De toute façon, cela aurait été trop simple pour que ce soit la réalité.

# Chapitre 4

Studio de 15 m<sup>2</sup> situé Avenue de Breteuil, dans un quartier animé du XVe arrondissement. Pour plus amples renseignements veuillez me contacter via le site.

Loyer : 550€ CC

Membre : benji92 ♂

Âge : 24 ans

Profil recherché : étudiant ♀ ♂

Centre d'intérêt : geek

Cette annonce est plutôt laconique mais elle fera forcément l'affaire. De toute façon, la rentrée est dans deux jours : c'est soit cette colocation ou le retour au Japon. Après, ce ne sera bien évidemment pas la colocation rêvée. Je serais plus rassurée si c'était avec une fille, et je déteste les jeux vidéos. J'espère qu'il réussira à se montrer compréhensif sur ce dernier point.

Je lui envoie un message comme quoi je serais intéressée par cette offre. Il me répond immédiatement. (Cela ne m'étonne pas trop. Vu qu'il se définit comme « geek », il doit être sur son PC 24/24. Le rendez-vous est fixé cet après-midi à 15 heures au 16 de l'avenue de Breteuil.

Une recherche rapide sur Google Maps m'a permis de constater qu'il s'agit très beau quartier. L'appartement se situe dans un immeuble haussmannien avec porte cochère. C'est beaucoup plus chic que l'arrière de bar où vit Charlotte avec son Jules. De plus, il y a une station de métro juste à côté, Saint François-Xavier — Ligne 13. C'est par conséquent très bien desservi.

Vu que je ne connais pas du tout qui est Benjamin Boulay alias benji92, j'y vais armer de mon couteau à huîtres. Je l'emmène dans tous les endroits où je ne me sens pas en sécurité. Jusqu'à présent, je n'ai encore jamais eu l'occasion de m'en servir, ce qui est plutôt une bonne chose.

15 heures précises. Je suis devant la porte cochère du 16. Je tape sur le digicode 3980, le code qu'il m'a donné afin de pouvoir déverrouiller le guichet et pénétrer dans la cour. Après quelques pas sous le porche, je trouve sur ma droite une porte vitrée. Il y a un interphone. BOULAY. Je repère son nom, puis sonne.

— C'est Laurence, je viens pour la colocation.

— C'est au cinquième.

Même déformée par le courant électrique, sa voix sonne juvénile.

Bruit strident de la gâche électrique.

J'entre dans le hall. Cherche l'ascenseur. Parcours plusieurs fois le palier du rez-de-chaussée pour le repérer. Je ne le trouve pas. Je finis par me résoudre à l'idée qu'il n'y en a pas. Et aussi par me résoudre à l'idée que je vais devoir m'enquiller cinq étages à pieds plusieurs fois par jour.

C'est essoufflée que j'arrive au cinquième. Les parties communes sont très propres. Parquet vitrifié au sol. Murs en fibre de verre blancs. Un velux inonde de lumière le palier. C'est déjà de très bonne augure. Le palier s'ouvre à droite sur un couloir plus sombre. Un type s'avance vers moi. Benjamin. C'est une petite touffe de poils brune. Coiffure indescriptible encadrant tout son visage. (Un bon coup de ciseaux s'impose.) De la barbe. Et surtout, un teint très pâle. Il n'est pas très grand. Il est même plus petit que moi. Il fait 1 mètre 65, alors que moi, je mesure 1 mètre 70. Il porte un tee-shirt noir Ghostbusters et un jean blanc.

— Benjamin.

— Laurence.

— C'est par ici.

Je le suis dans le couloir sombre, et cinq mètres plus loin, j'entre dans ce qui sera notre appartement. Moi qui m'attendais à un lieu mansardé vu qu'on est au dernier étage, c'est en fait tout le contraire. J'arrive dans une grande pièce rectangulaire, avec une hauteur sous plafond plus importante que les 2 mètres 50 réglementaires. Juste en face de nous, il y a une grande fenêtre à double battants laissant pénétrer généreusement la lumière. Cette pièce fait visiblement office de chambre. Un lieu pour dormir que l'on devra vraisemblablement partager vu qu'il y a deux couchages une personne. Un lit se trouve dans l'enfilade de l'entrée. Et parallèlement à celui-ci, collée sur le mur d'en face, il y a une mezzanine lit. En dessous la mezzanine se trouve un très grand bureau. J'aperçois un ordinateur composé de quatre écrans, dont leur disposition me font penser à un cockpit d'avion. Puis, plus loin, posés sur la table, un volant et un pédalier, pour les jeux de courses. Et, c'est sans compter sur les nombreuses affiches de jeux vidéos : GTA V, Rise of the Tomb Raider, Final Fantasy XV... Je me rends compte que j'ai vraiment affaire à un geek en puissance.

— Ici, comme tu peux le constater, c'est la chambre, qui fait également office de salon. Comme tu peux le deviner, toi, tu occuperas ce lit et moi la mezzanine. Je te fais visiter le reste.

J'avance dans la pièce afin de poursuivre mon tour du propriétaire. Le parquet grince. Il me dévoile la cuisine, toute petite, et la salle-de-bains, pas très grande non plus et dépourvue de fenêtre. Il ne faut ni s'appeler Joël Robuchon, ni Flipper le dauphin, mais ça fera l'affaire. Point positif, l'appartement est très bien entretenue, rien ne traîne. Je suis étonnée, car ce n'est vraiment pas à ce quoi je m'attendais de la part d'un garçon. Comme quoi, les préjugés ont la vie dure !

Nous ne nous éternisons pas dans les trous de souris, nous revenons rapidement dans la pièce principale afin d'avoir de pouvoir respirer normalement, à plein poumons.

— Alors, tu es intéressée ?

— Oui, c'est parfait.

— Bon bah très bien, ça marche ! Affaire conclue ! Tu peux emménager quand tu veux. Je te fais signer un chèque de caution, puis je te remets les clefs.

— Sinon, on s'organise comment pour la colocation ?

— « On s'organise comment », tu veux dire quoi par-là ?

— Je veux dire pour la répartition des tâches, le ménage, tout ce qui à trait à la vie quotidienne ?

— Et bien, ici, tu fais exactement comme si tu étais chez toi. Je n'ai aucune contrainte particulière à t'imposer. De toute façon, sache que l'on ne se verra pas trop. Je travaille de nuit dans un club de jeux vidéos. Donc quand tu partiras pour la fac, je reviendrai ici pour dormir. On ne fera que de se croiser.

— Juste une petite précision avant que tu ne le découvres malencontreusement. Je n'y connais absolument rien au jeux vidéos. Ça pose un problème.

Il soupire puis, après avoir marqué une pause, me jette un sourire.

— Bien sûr que non. Ne t'inquiète pas, je te donnerai des cours. (Un silence.) Rassure-moi, tu connais Tetris, quand même.

« Pour qui il me prend ? » Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

Ce colocataire n'a pas l'air trop dérangeant et il me paraît même plutôt sympa aux premiers abords. Il faudra voir avec le temps, mais cela me paraît plutôt bien engagé. Je me dis que j'ai quand même une chance inouïe de pouvoir retomber sur mes pattes alors que Charlotte vient de me jeter hier de je ne sais quel étage. Même un chat n'y arriverait pas.

Autre point positif : je n'aurais pas besoin de sortir mon couteau à huîtres, ni aujourd'hui, ni dans les jours qui viennent. Il est connecté en permanence sur son PC et n'a pas l'air d'être du tout branché sur le cul. Visiblement, il n'a que les jeux vidéos dans sa vie. Il y a de fortes chances pour qu'il soit encore puceau. Tant mieux, je vais pouvoir vivre ici en toute sérénité.

## Chapitre 5

Nous sommes samedi, et cela fait six jours que j'ai emménagé dans mon nouvel appartement. Le moins que l'on puisse dire, c'est mon colocataire est d'une nature discrète. Depuis qu'il m'a remis les clefs lundi soir, je ne l'ai pas revu. C'est exactement comme si je louais seule un appartement. Juste quelques petits points d'achoppement, mais rien de bien grave. Pour travailler, je n'ai pas de vrai bureau. Je dois me contenter de la table minuscule de la cuisine. Il y a aussi le manque de placards. Il n'y en a qu'un seul dans le couloir, mais il est déjà pas mal occupé par le bazar de Benjamin. Pour le moment, mes affaires restent dans mes valises, en attendant de trouver une solution. Le plus gênant, ce sont bien sûr les cinq étages d'escalier à gravir plusieurs fois par jour. Moi qui avais l'habitude de boire de l'eau en bouteilles, j'ai rapidement opté pour l'eau du robinet. J'ai pris cette décision juste après avoir remonté mon premier pack. Et puis, je me dis que ce choix est bon pour la planète. Car quoi de plus écologique qu'une eau sans emballage ?

J'ai fait ma réinscription à la fac mardi. J'ai à peu de chose près les mêmes profs que j'avais en troisième année de licence, je ne vais donc pas être dépaycée. Le seule hic, c'est que je ne connais plus grande monde dans l'amphi. Il va falloir que je me fasse de nouveaux amis. Ça viendra avec le temps.

Je n'arrive toujours pas à comprendre le choix d'Alex, le pourquoi de son exil si précipité à Rennes. J'ai regardé sur le site internet de son université, le master qu'il vise n'a rien d'exceptionnel. Je dirai même qu'il se trouve en deçà de celui de Dauphine. (Bon, d'accord, mon point de vue est peut-être altéré du fait que je rêve qu'il ne quitte pas Paris, mais en tout cas, c'est mon ressenti.) La seule chose, c'est que l'emballage est beau. La plaquette disponible en PDF fait l'éloge d'une formation vous garantissant une insertion professionnelle la meilleur qu'il soit. Espérons juste que ce ne soit pas ce joli paquet cadeau qui ait convaincu Alex d'aller là-bas.

Demain, je vais à Rennes pour passer ma journée avec lui. À moi de trouver les mots justes pour l'amener à revenir sur sa décision. Certes, les inscriptions par internet pour la fac de Dauphine sont closes, mais en se rendant au secrétariat et en faisant un joli sourire à la secrétaire, il est encore tout à fait possible de s'inscrire.

Il m'a plutôt été difficile de faire en sorte qu'il me reçoive demain, car il est très occupé à rechercher un appartement. Oui, contrairement à moi, il n'a pas eu la chance de trouver la perle dès sa première visite. Il faut qu'il trouve rapidement, car l'hôtel, ce n'est pas gratuit, et ça va finir par cuber.

Il patine dans sa recherche d'appart', et cela joue plutôt en ma faveur. Le fait qu'il n'ait encore rien trouvé, qu'il n'ait encore aucune attache sur Rennes va me faciliter la tâche pour le convaincre de renoncer à son exil. Je prends demain le train pour Rennes en partance de Montparnasse à 7 heures 13.

Minuit. Je me couche tout en sachant que je ne dormirai pas. Dans mon lit, je vais continuer à affûter mes arguments, car tout à l'heure, je n'ai qu'un seul objectif : ramener Alex dans mes bagages.

\*\*\*

Les bocages, les champs défilent. Rennes se rapprochent. Dans une vingtaine de minutes, je serai juste en face de lui. Je suis certaine qu'il m'attend déjà à la gare. À la descente du train, je vais tomber sur lui. Mon cœur bat de plus en plus vite, plus vite que ce train.

Le train s'arrête en gare. Je descends. Il est là, juste en face de moi. Il savait que je me trouverais dans ce wagon, que je descendrais par cette porte. Je m'approche de lui, nous nous faisons la bise. Sa barbe de la veille me picote la joue. Non, ce n'est pas du masochisme mais je trouve ça agréable. Je ne sait pas comment entamer la conversion — je me rends compte que c'est bien plus facile lorsque l'on se trouve devant un écran d'ordinateur. Ma timidité me fait rougir comme une tomate, il s'en aperçoit forcément.

— Le voyage s'est bien passé, me demande-t-il.

J'essaye de jouer la carte de l'humour pour dégripper la situation.

— Oui. Je crois que c'est la première fois de ma vie que j'ai un train qui arrive à l'heure.

Il lâche un sourire.

— Alors, comme ça on revient du Japon ?

— Alors, comme ça on s'exile à Rennes ?

Un autre sourire.

— Malheureusement, ça va être difficile de t'accueillir dans ma chambre d'hôtel, car elle est toute petite. Moi, ce que je te propose, c'est que je te fasse découvrir un peu la ville, puis on se posera sur une terrasse.

— OK, ça marche !

Nous quittons la gare de Rennes. Un bâtiment moderne, tout en verre, sans charme particulier.

— Je pense que tu fais une erreur en revenant sur Paris.

Je m'étais douté que ce sujet reviendrait rapidement sur le tapis. Ça n'a pas loupé !

— Oui, tu me l'as déjà dit au téléphone. Mais c'est mon choix. Et je te fais remarquer que si je n'étais pas revenue, nous n'aurions pas pu nous voir.

Il se rend compte que ma décision est irrévocable, il n'insiste pas. Je garde le cap. Maintenant, c'est à mon tour de l'asticoter, afin d'arriver à mes fins :

— Si moi je fais une connerie en revenant à Paris, toi tu en fais une monumentale en t'expatriant à Rennes. Car je me suis intéressée au classement des facs, et celle de Rennes a une cotation très inférieure à Dauphine.

— Oui, mais ça, ce ne sont que des classements. C'est le taux d'embauche à la sortie qu'il faut prendre en compte.

— Je m'excuse de ce que je vais te dire, mais Alex, je te croyais beaucoup moins crédule que ça. Tu sais très bien que les chiffres, on peut en faire ce que l'on veut. Leur plaquette en papier glacé est certes très jolie, mais ce qu'il y a dessus ne reflète pas forcément la réalité.

» Et puis, je me suis renseignée à propos des étudiants de la promo passée, pour savoir où ils ont fait leur stage. Franchement, quand tu regardes le nom des entreprises, ça fait sourire. Toi, tu préfères te contenter d'une 2 CV quand tu peux t'offrir une Rolls Royce.

— Merci. C'est gentil de se tracasser pour mon avenir.

— De rien. Franchement, laisse tomber Rennes et reviens sur Paris. Cette fac, c'est une mauvaise affaire.

— Malheureusement, ça risque d'être difficile. J'ai déjà fait mon inscription. J'ai rendu mon appart sur

Paris. Et je viens d'en trouver un sur Rennes. Hier, j'avais une piste sérieuse chez un particulier, et ça c'est concrétisé ce matin-même. D'ailleurs, il m'a appelé juste avant que tu arrives. Il me remet les clefs demain matin.

Aïe ! Il est bloqué à Rennes ! Il ne faudra pas que je compte mes heures passées dans le train si je souhaite vivre avec lui.

\*\*\*

Nous sommes sur la terrasse d'une brasserie du Vieux Rennes en train de partager un café et un croissant. Nous parlons de tout et de rien. Il est aux alentours de 10 heures du matin. Auparavant, Alex m'a fait découvrir un peu la ville. Pour cela, nous avons marché une bonne heure. J'ai bien fait d'emporter mon parka rouge en plumes car aujourd'hui, il y a du vent. Tout à l'heure, le ciel était menaçant, à un moment, j'ai cru qu'il allait pleuvoir. Ce jugement ne regarde que moi, mais je trouve que Rennes n'est pas une ville très agréable. Il y a les mêmes enseignes que partout ailleurs : un Sephora, un H&M, un Zara... Aucun charme. Aucune originalité.

Les heures passent, nous ne décampons pas de la terrasse. Nous nous faisons servir le repas du midi, puis le quatre-heure. Alex est assis en face de moi. Nous échangeons des banalités, nous nous observons. Les rares fois où nous nous séparons, c'est pour aller aux toilettes. Notre présence sans fin commence visiblement à agacer le gérant.

La cathédrale sonne cinq coup. 17 heures. Il est temps pour moi de rejoindre de la gare, de réintégrer ma nouvelle coloc'.

Alex et moi sommes sur le quai du train pour Paris, qui part à 17 heures 27. C'est le moment de se dire au revoir. Une simple bise ne me suffit pas, j'ai envie de l'embrasser. Alors je m'approche de lui, mon parka en plumes s'enfonce dans sa veste en cuir, mon slim blanc effleure son jean bleu, je sens de l'humidité au niveau de mon entrejambes...

Il me repousse.

— Non, Laurence, je ne peux pas.

— Pourtant, tu te souviens bien de ce qu'il s'est passé entre nous l'année dernière ?

— Oui, mais disons que c'était un accident. Ce soir-là, l'alcool nous a fait faire un peu n'importe quoi.

— Tu veux dire quoi par là ? Que tu ne m'aimes pas ? Que c'était juste une histoire de cul ? Pour tant, tous les mails qu'on a échangé...

— Non. Sache que j'ai des sentiments pour toi. Mais je ne me sens pas prêt. Il faut que l'on attende un peu avant d'aller plus loin.

Je m'éloigne de Rennes en faisant un constat chargé d'amertume. Je n'ai pas réussi à faire revenir Alex sur Paris. Alex, visiblement encore puceau, ne veut pas s'engager. Les choses se compliquent pour parvenir à mes fins.

## Chapitre 6

Voilà maintenant plusieurs semaines que j'ai emménagé Avenue de Breteuil et une nouvelle routine commence peu à peu à s'installer. Contrairement à celui de Charlotte et de son Jules, mon quartier est particulièrement bien achalandé. Il y a notamment à deux pas de chez moi un supérette, un *Casino shop*, où je te trouve tout ce que je veux. Je fais d'ailleurs toute mes courses là. Plus besoin de prendre le métro et de traverser toute la ville comme avant pour faire le ravitaillement. Quant à mon colocataire, c'est vraiment l'homme invisible. Je l'ai juste croisé quelque fois en courant d'air de porte. En tout cas, toujours le sourire et un mot gentil. Visiblement, il ne vient ici que pour dormir... le jour. Il ne mange pas là, car les placards de la cuisine sont vides. Les seules denrées comestibles qui sont en sa possession sont des packs de Coca. Il y a en toujours trois ou quatre, entassés sous son bureau, dans le coin droit. Au départ, je me disais qu'il avait bien du courage pour propulser ces packs de neuf kilos au cinquième, mais en fait c'est un malin. Il ne monte rien, c'est un livreur qui se charge de la sale besogne. Sachant que la plupart des immeubles de ce quartier sont construits de la même façon — c'est-à-dire dépourvus d'ascenseur —, le pauvre employé doit avoir le dos pété à la fin de la journée. D'ailleurs, la prochaine fois que je me rendrai au *Casino Shop*, je leur demanderai combien de leurs magasiniers sont en arrêt maladie pour cause de lumbagos. À mon avis, le nombre doit être important. Pour ce qui est question du rangement de mes fringues, j'ai réussi à négocier avec Benjamin l'installation de deux vestiaires à roulettes d'un mètre de long chacun. Pour le moment, nous les avons disposés devant la fenêtre dans l'attente de trouver une solution plus esthétique.

Quant à Alex, il hante toujours autant mon esprit. Nous communiquons par mail, mais depuis que je lui ai rendu visite à Rennes, je le trouve un poil moins sympa, un peu plus distant. J'ai l'impression que je suis en train le perdre. J'ai l'impression qu'il faut que je réagisse rapidement si je le veux, sinon il risque de me filer sous les doigts. Je n'ai pas le choix, il faut que je me jette à l'eau. Que j'aie le voir et que je lui avoue ce que j'ai vraiment sur le cœur. Lui dire que je suis amoureuse de lui et que je ne peux pas imaginer mon avenir autrement qu'à ses côtés.

Maintenant, il faut que je trouve une raison expliquant le pourquoi d'une visite impromptue à Rennes. Mais j'ai déjà une petite idée à ce sujet-là...

\*\*\*

Ce soir, j'ai envie de manger une soupe aux poireaux. Alors, en sortant de la fac, je fais un détour par le *Casino shop* pour acheter une botte de poireaux et de la crème fraîche. Je passe en caisse. Rien à dire quant à l'amabilité du personnel. Le gars à la caisse, un poil plus jeune que moi, me rend la monnaie avec le sourire. Je quitte le magasin, prend la direction de mon appartement...

Alex ?

Ce n'est pas possible ! Non, ça ne pas être lui !

*Non, Laurence, tu ne rêves pas. Les cheveux châtain. Le teint bronzé. Le visage en général. La taille...*

Ce ne peut pas être lui. Pour deux raisons. À cette heure-ci, il est à la fac, à Rennes. Et s'il avait été sur Paris, il me l'aurait dit.

*Non, Laurence, c'est bien lui. Regarde bien son visage. Ses traits. La pupille de ses yeux. Ce ne peut*

*être personne d'autre. Même s'il avait un frère jumeau, il ne pourrait pas lui ressembler autant.*

Mes sens me trompent. En réalité, ce type ne lui ressemble pas du tout. J'ai tellement envie qu'il soit à mes côtés que je deviens folle. Mes yeux tordent la réalité. Il suffit que quelqu'un lui ressemble légèrement pour que je crois que c'est lui.

*Non, Laurence, tu vois très bien. Tu n'as pas besoin de consulter un psy, ni d'aller chez Optic 2000.*

Pour me vider la tête, je vais jouer à un jeu. Quand j'étais gamine, il m'arrivait de suivre des gens au hasard dans la rue. Tiens ! Le quadragénaire brun qui passe devant moi, je le suis !

*Non, Laurence, ton jeu, ce n'est pas drôle.*

Vingt minutes de métro émaillés d'un correspondance. Puis cinq minutes de marche à pieds... Je découvre que cet inconnu se rend dans le quartier Pigalle et entre dans le *Sexodrome*.

Constat : une hallucination visuelle et un jeu de psychopathe, je suis vraiment une malade mentale.

\*\*\*

Trois jours plus tard. Le soir en revenant de la fac. Je sors du *Casino shop*... Non, là, c'est du comique de répétition. Le « sosie » se trouve sur le trottoir d'en face.

*Laurence, si tu as un doute, tu sais très bien qu'il existe un moyen simple pour en avoir le cœur net...*

Je ne peux plus me contrôler. Je laisse mon inconscient me piloter. Je sors mon portable et essaie d'appeler Alex...

*C'est bien, Laurence. Tu devrais m'écouter plus souvent.*

Mon cœur cesse de battre. Je ne peux plus respirer. Je suis paralysée, je me sens aussi rigide qu'une statue. Et aussi fragile...

— Laurence ? Laurence ?

*Tu vois Laurence, qui c'est qu'avait raison ?*

Je ne peux pas lui répondre. Dans ma tétanie, ma main s'est ouverte et mon cellulaire s'est fracassé contre le goudron.

Qu'est-ce que je fais ? Je traverse la rue pour aller le voir ? Non, on va jouer à un jeu. Ça va être plus drôle...

Métro Saint François-Xavier — Ligne 13 (Ma station de métro)

Correspondance à Denfert-Rocherou. Ligne 4 direction Mairie de Montrouge.

Descente à Alésia.

Mais Alésia, c'est la station de Charlotte et de son Jules. Il ne se rend quand même pas chez eux.

Non, il doit se rendre chez quelqu'un qui habite dans le même quartier.

*Bah si, Laurence, il se rend chez Charlotte. Tu veux qu'il aille où dans cette direction ?*

Je poursuis ma filature. Le cercle se ressert autour de chez Charlotte et son Jules. Merde ! Il rentre chez Charlotte. Qu'est-ce qu'il va foutre chez elle à cette heure-ci ?

Qu'est-ce que je fais ? Je sonne chez eux et je vais les voir ? Non, il est hors de question que je revoie Charlotte de mon vivant.

Qu'est-ce qu'il fait chez Charlotte à cette heure-ci ? Et pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il était de passage sur Paris aujourd'hui ?

*Laurence, tu n'aurais pas une petite idée ? Juste une toute petite ?*

Non, pas ça !

Afin d'évacuer toutes pensées nauséabondes, il faut que je téléphone le plus vite possible à Alex pour m'assurer de sa sincérité. Mon cœur bat la chamade, j'ai horreur de vivre dans le doute.

Mais je n'ai plus de téléphone. J'ai pulvérisé celui que j'avais sur le trottoir devant la supérette, inutile de dire qu'il ne fonctionne plus.

« Pouvez-vous me prêter votre téléphone ? » Je parcours la rue, questionne tout les passants, et la réponse est toujours la même : « non ».

Un téléphone, vite !

*Orange.*

C'est quand la solution se trouve sous nos yeux qu'on ne la voit pas.

Il y a une boutique où ils vendent des téléphones juste en face de chez Charlotte et son Jules.

Je regarde dans mon porte-monnaie. Un billet de 20. Est-ce qu'on peut avoir un téléphone avec 20 euros ? J'en doute mais allons voir quand même. *Il faut que je sache.*

J'ai de la chance, la boutique est déserte. Le vendeur est un jeune brun du même âge que moi. Il me saute dessus dès que je franchis le pas de porte.

— Bonjour, vous venez pour quoi ?

— Pour remplacer mon téléphone. J'ai eu un petit souci avec le mien.

Je lui présente mon téléphone détruit. Il rit :

— Ah oui, ça s'impose.

Il m'oriente vers les vitrines où sont exposés les téléphones.

— Alors vous vous orientez vers quelle offre ? Un mobile nu ? Ou une offre avec abonnement ? Actuellement, il faut savoir qu'avec le lancement du nouvel *iPhone*, nous proposons une offre « série limitée » très intéressante. 20% de réduction sur le prix de l'abonnement les deux premières années.

Vite, vite ! Je m'en moque de sa réclame. Un téléphone, je te demande !

— Je cherche juste un téléphone qui ne fasse que téléphone.

— Et vous avez un budget de combien ?

— Vingt euros.

Quand je lui annonce la somme, je me rends compte qu'il se moque de moi. Mais il arrive particulièrement bien à le camoufler. Une jeune comme moi doit en principe être branchée 4G, pas avoir un téléphone pour personne de plus de 75 ans.

— Vous avez ce modèle à 19 euros 99, à écran cristaux liquides, noir et blanc.

— Parfait.

Il sort le téléphone d'un placard se trouvant en dessous de la vitrine. Je passe en caisse. Il me rend le un centime.

— Vous voulez que je vous fasse une facture ?

— Non, ça ira. Merci, au revoir.

— C'est moi qui vous remercie. Au revoir, Madame.

Je sors du magasin. Extrais le cellulaire de son carton. Insère la carte SIM.

Mon cœur bat de plus en plus vite. Patience, dans une seconde, je serai rassurée.

*Ou hors de tes gonds, Laurence. Si tu lui téléphones, c'est que tu as quand même un doute.*

— Allô Alex, c'est Laurence.

— Oui, j'ai vu que tu avais essayé de m'appeler tout à l'heure.

— Actuellement, tu es où ?

— Bah, à Rennes. Pourquoi cette question ?

# Chapitre 7

— Madame, vous m'entendez ?

Autour de moi, la brume se dissipe peu à peu. Le vendeur de la boutique de télécom se matérialise lentement. Je me rend compte que j'ai perdu connaissance, que je suis allongée sur le trottoir, que je suis tombée. Apprendre qu'Alex était le petit copain de Laurence m'a mise hors de moi. Mon esprit n'a pas pu encaisser ce violent choc émotionnel. Mon cerveau s'est déconnecté quelques instants. L'homme est accroupi à côté de moi, il est à mon chevet.

— Ne vous inquiétez pas ! Les secours sont en route. J'ai appelé une ambulance, elle ne va pas tarder à arriver.

Une ambulance qui va m'emmener aux urgences... Je n'ai pas envie d'aller à l'hôpital, surtout que je ne ressens aucune douleur. J'amorce mon élévation quand le mec d'Orange pose brusquement sa main sur mon bras pour interrompre mon mouvement.

— Je n'ai pas besoin d'aller à l'hôpital, lui dis-je. Je n'ai mal nulle part.

— Vous n'avez pas encore mal car pour le moment, votre corps sécrète des endorphines. Mais très bientôt, croyez-moi, vous allez hurler de douleur. Car vous avez une sacrée plaie derrière la tête. Pratiquement dix centimètres. Il va falloir vous recoudre.

Bon, il va y avoir un passage par la case hôpital. Pas le choix.

Pendant que j'attends l'ambulance, le vendeur ramasse mon téléphone. Enfin, ce qu'il en reste. Bouts de plastique noirs. Circuits imprimés en miettes. Un écran cristaux liquides qui fuit... La scène se répète. Me voilà revenue dans la situation qui était la mienne deux heures plus tôt. Il faut que je remplace mon cellulaire. Une telle histoire relève du comique de répétition, cela me fait sourire. Cela fait aussi sourire le vendeur. En regardant son visage, je comprends ses pensées : « Pas de pot, ce téléphone à eu une vie courte. Il va falloir encore le remplacer. »

Une scène qui se répète, mais avec un petit bémol, toutefois. Contrairement à deux heures plus tôt, je n'ai pas d'argent.

L'effet des endorphines se dissipe et je commence à avoir mal derrière la tête. Je ne suis pas d'une nature douillette, aussi, cette douleur est tout à fait supportable. Les pompiers arrivent, m'applique aussitôt des compresses homéostatiques sur le crâne afin de calmer l'épanchement de sang. Puis ils m'installent sur un brancard et me chargent dans l'ambulance. Alors qu'ils s'apprêtent à m'enfermer dans le véhicule, le gars d'Orange tente de rentrer.

— J'ai quelque chose à lui donner avant que vous l'embarquiez à l'hôpital, dit-il aux pompiers.

Je n'ai aucune idée de ce qu'il veut m'offrir, mais je ne vais pas tarder à le savoir... Un ambulancier s'approche de moi et me remet un carton en tout point semblable à celui que j'avais en sortant de la boutique. Un téléphone neuf.

— C'est gentil, mais je ne peux pas accepter, je n'ai pas d'argent, dis-je suffisamment fort afin de couvrir le bruit du moteur.

— Ça ne vous coûtera rien. C'est juste un échange. Je vais renvoyer à l'usine le modèle que vous avez détruit en leur expliquant qu'il y a eu un problème dans le transport.

Belle combine. Nous échangeons un sourire.

— Merci. Merci pour tout ce que vous faites pour moi.

— Vous n'avez pas à me remercier. Ça ne me coûte rien. Si je peux rendre service, je le fais volontiers.

Pas le temps de lui dire « au revoir », puisqu'il disparaît brutalement derrière deux portes en acier imposantes. L'ambulance part en trombe vers l'hôpital, sirène hurlante.

Une fois arrivée aux urgences, on me prend en charge presque aussitôt. Une infirmière s'arme d'une tondeuse et crée une entaille dans ma chevelure blonde. Une bande rectiligne d'un centimètres et demi de large de part et d'autre de la plaie et de dix centimètres de long. Je ne dramatiser pas trop. Vu que j'ai les cheveux longs, il me sera facile de camoufler cette encoche en laissant mes cheveux détachés. Puis un médecin me fait huit points de suture. Et c'est là que je déguste le plus.

*Alex, regarde dans quelle situation je me mets pour t'avoir dans mes bras. N'est-ce pas une preuve d'amour ? Malheureusement, tu aimes une autre...*

\*\*\*

Du vert, du vert partout. Ça fait tout drôle de revenir ici. Me voilà chez mes parents, plus d'un an que je ne les avais pas vus. Mes darons habitent en Normandie, au sud du Mont-Saint-Michel, dans un hameau de quelques maisons perdu dans les prés. Autour de leur bâtisse, des pâturages et des vaches à perte de vue. Pour venir ici, j'ai pris le train ce matin à 7 heures 13 à Saint-Lazare et je suis arrivée à Avranches à 12 heures 05. Ma mère est venue me chercher pour faire en voiture les cinquante kilomètres restants. À présent, je me trouve chez eux. Je viens de m'asseoir dans le canapé du salon.

Je balaie des yeux la pièce. Poutres et meubles en chênes vieillots. Papiers peints défraîchis. Aucun changement. La déco est rustique. D'ailleurs, c'est toute la maison qui est à cette image.

Je regarde mon père, qui est assis dans le fauteuil en face de moi. Il approche de la cinquantaine et son visage est déjà bien ridé. Ses cheveux sont tout blancs, coupés à ras. Cet avis n'engage que moi, mais je ne trouve pas que cette coupe de cheveux le mette en valeur. Coiffé de la sorte, il fait « bourru »... ce qui n'est pas loin d'être le reflet de lui-même puisqu'il ne tarde à me sermonner.

— Alors, comme ça, on abandonne le Japon ?

— Oui, là-bas, je me sens seule, je déprime. Un an sans vous voir, tu ne peux pas te rendre compte à quel point ç'a pu être long.

— Tu te rends compte de la connerie que tu as faite ? Nous, on se saigne les veines pour pouvoir te payer des études, que tu es un avenir meilleur que le nôtre, et toi, tu me dis, un an sans nous voir, c'est trop long ? Une vie sans boulot, à vivre sous les ponts, ça risque d'être long.

— Mais, il n'y a pas besoin d'aller au Japon pour avoir un travail...

— Qu'est-ce que tu entends par « travail » ? Finir caissière dans un supermarché, pour toi, c'est un travail ? Tu as eu la chance d'intégrer une université de renom, de pouvoir viser un boulot haut placé, et toi, tu mets tout à la poubelle, sur un coup de tête. Tu préfères te contenter une place ras des pâquerettes.

Ça y est ! La locomotive est lancée. Mon père fait un peu de modélisme ferroviaire à ses heures perdues, et quand le train est en marche, il n'est plus possible de l'arrêter. Son visage devient de plus en plus rouge. Sa tête ne tarde pas à devenir un boulet de charbon incandescent. J'essaie de le raisonner :

— Tu dis n'importe quoi. Le master de la fac Dauphine est très bien, ce n'est pas une formation pour

faire caissière.

— Peut-être, mais tu avais la possibilité de faire encore mieux, donc je ne te comprends pas.

— L'essentiel dans la vie, c'est d'être heureux.

— Ceux qui disent que l'argent ne fait pas le bonheur ont faux sur toute la ligne. Regarde-nous, moi et Maman, dans quelle situation on se trouve. Tu veux peut-être reprendre notre exploitation, regarder en fin de mois s'il te reste un centime pour t'acheter à bouffer ? Avec les aides de l'Europe qui sont de plus en plus faible, je ne sais même pas si je vais pouvoir encore tenir dix ans, jusqu'à la retraite. Laurence, tu viens de faire une sacrée connerie. Je pensais que ma fille était suffisamment intelligente pour comprendre ça, mais visiblement, je me suis trompé.

Après ce remontage de bretelles en bonne et due forme, je pars rejoindre Clémentine, ma petite sœur de huit ans — ma vraie sœur. Il y a quatorze années d'écart entre nous deux. Ma mère m'a eu à vingt ans. À trente-quatre, elle s'est laissée tenter par une nouvelle maternité.

Je rentre dans sa chambre, chambre qui était la mienne quand j'étais petite. Aujourd'hui, vu que je ne viens plus souvent à la maison, je me suis expatriée sur le convertible du salon.

Du papier peint à fleurs suranné. Un tout petit lit blanc. De la moquette poussiéreuse... ce lieu n'a pas changé d'un pouce. Cette pièce est chargée de souvenirs. De bons comme de moins bons. Je pense à tous ces moments de solitudes — des après-midi entières ! — où j'étais seule à me battre contre le temps, avec comme unique arme, mes poupées. Qu'est-ce que l'on peut se sentir seul quand on est enfant. Mes parents m'abandonnaient dans cet endroit, une sorte de boîte à chaussures de 8 m<sup>2</sup>, à moi de tuer le temps.

Ma sœur est assise en tailleur au milieu de la pièce. Elle joue à la poupée, je me m'assieds à côté d'elle. J'observe la scène. Barbie « agent secret » et Ken sont collés l'un contre l'autre...

— Ken est en train de lui faire du bouche-à-bouche à Barbie pour la réanimer. Mais en fait, ce n'est pas vrai. Elle n'a rien. Elle fait semblant d'avoir eu un accident pour qu'il lui fasse plein de bisous.

Coquine !

— Dis donc, c'est un truc de grand, ça. Tu es drôlement en avance sur ton temps.

J'ai envie de jouer un peu avec elle.

— Tiens, prête-moi tes amoureux !

Elle me donne le couple avec un peu de réticence. Que va-t-il leur arriver ?

Je fouille dans la caisse de poupées qui se trouve par terre à côté de nous et je sors une Barbie arborant une tenue de soirée.

— Elle, nous l'appellerons Charlotte.

— Oui, me répond-elle timidement.

— Maintenant, imaginons que Charlotte ait volé Ken à Barbie « agent secret ». (Je rapproche Ken de Charlotte. Éloigne l'agent secret.) Que ferait Barbie « agent secret » ?

— Bah, elle ferait tout pour récupérer Ken.

— Et elle s'y prendrait comment ?

— Charlotte est une voleuse. Il faut qu'elle la tue.

— La tuer ? Tu sais très bien que si elle la tue, elle finira sa vie en prison. Non, il faut qu'elle trouve une autre solution...

— Si, elle peut la tuer. C'est un agent secret. La police ne pourra jamais la retrouver.

Pour le coup, ce n'est plus Barbie « agent secret », mais Barbie Turique qui empoisonne tous les gens qui se trouvent sur son passage. Ce que me raconte ma petite sœur m'émeut particulièrement. Je ne peux m'empêcher de lâcher une larme.

— Qu'est-ce que t'as grande sœur ? me demande-t-elle avec sa toute petite voix.

— Rien du tout. Mais en tout cas, tu as de la chance de voir les choses comme ça. Tu veux un conseil : reste jeune, ne vieillit pas. Aies toute ta vie six ans. Tu seras la plus heureuse des filles sur cette Terre.

Notre mère déboule dans la pièce, elle nous prend par surprise. Contrairement à Papa, le temps n'a aucune action sur elle. Depuis que je la connais, elle a toujours la même tête, toujours ses cheveux bruns bouclés qui encadrent son visage.

— Dis donc, tu n'es pas un peu grande pour jouer à la poupée. Heureusement, que ton père n'est pas là. S'il te voyait en train de t'amuser comme une gamine de huit ans, il risquerait d'avoir une crise cardiaque. Tu veux un conseil : si j'étais à ta place, j'irais dans ma chambre. Et fais un minimum semblant de travailler pour l'école. Je pense que ça vaudrait mieux pour toi.

## Chapitre 8

Quelques jours plus tard. À Paris, dans mon appartement. Aux alentours de 18 heures.

Alex n'a d'yeux que pour Charlotte, je l'ai bien compris. Je ne compte rien pour lui. Je sors de mon porte-feuilles l'unique photo que j'ai de lui, un briquet. Je mets le feu au cliché. Voir son portrait se consumer lentement me fait un bien fou. Notre histoire n'est à présent que plus tas de cendre, il faut que je passe à autre chose, le plus vite possible. C'est une urgence vitale.

J'ai besoin de me retrouver dans les bras d'un autre dès ce soir. Un resto bien arrosé. De l'alcool puis de sexe. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon qui me permettra de l'oublier, mais dans l'immédiat, je n'en vois pas d'autre.

Alors, je m'inscris sur Tinder. Je crée rapidement mon profil, avec comme photo de moi un selfie. J'appuie sur cœur sur une cinquantaine de photos d'hommes qui se présente à moi.

*It's a Match ! Vous et Joseph avait indiqué que vous vous plaisez.* La photo d'un homme de cinquante ans se trouve à côté de la mienne, le type me fait penser à l'acteur Pierre Arditi. Il a à peu près le même âge que mon père. Peu importe, je passerai ma soirée avec lui.

Nous chattons pendant quelques minutes, et nous convenons d'un dîner au restaurant. Il passera me chercher en voiture à mon appartement ce soir à 20 heures, soit dans deux petites heures.

Je me prépare. J'opte pour une petite robe noire assez légère. Le noir me semble un assez bon choix, car il va me permettre de dissimuler mes quelques kilos en trop. J'ai envie de rester naturelle, alors je me mets juste une petite touche de parfum et je me maquille avec parcimonie.

Je suis un peu stressée. Car c'est mon premier rendez-vous de la sorte et je ne sais pas trop bien comment cela va se passer.

20 heures. Je descends. Je n'ai pas besoin de l'attendre, car sa voiture — une Mercedes noire classe A — est arrêtée dans le couloir de bus.

Je monte à côté de lui. Il me jette un petit sourire, accompagné de ces mots :

— Vous êtes très sexy !

Il commence par me mettre en confiance, j'apprécie.

— Merci, c'est gentil.

— Pour le restaurant, vous souhaitez une adresse particulière ?

— Non, en fait, pour être franche et honnête avec vous, mis à part les pizzerias et les McDo, je ne connais pas trop de bon restos. Donc si vous connaissez une bonne table qu'il vous tient à cœur de me faire découvrir, n'hésitez pas.

Ce que je viens de lui dire le fait rire.

— Très bien, nous allons nous rendre au Danube Bleu, dans le IXe.

Au restaurant. Le Danube Bleu est un endroit très chic. Nous entrons dans une grande salle rectangulaire. Il y a une trentaine de tables, la moitié d'entre elles est déjà occupée. Sur la gauche, il y a des tables un peu plus à l'écart, séparées par des paravents. Nous optons pour l'une d'entre elles. Le serveur vient vers nous pour nous donner les cartes, nous regardons les menus. Je choisis de commencer

par un verre de vin rouge bien corsé pour me détendre. Lui choisit un whisky.

Il engage le premier la conversation. Il comprend que je suis un peu angoissée.

— Visiblement, c'est la première fois que vous participez à ce genre de rendez-vous ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qui vous a fait franchir le pas ?

— En fait, voilà, il y a moins d'une semaine, j'ai découvert que mon copain me trompait, et j'ai envie de tourner la page le plus vite possible. Il faut que je me retrouve dans les bras d'un autre, ne serait-ce qu'une soirée.

— Je vois.

Je regarde son annuaire gauche, histoire de vérifier quelque chose. Il a une alliance. Il s'est rendu compte de mon mouvement oculaire. Cela devrait l'indisposer, mais non.

— J'ai besoin de maîtresses, m'explique-t-il. Ma femme a le même âge que moi, et comment dire, avec les années, ses performances ne sont plus les mêmes. J'ai besoin de sang neuf. Pour être comblé physiquement mais pas que. À vrai dire, je ne recherche pas particulièrement l'orgasme. Là où j'éprouve le plus de plaisir, c'est quand une femme jouit, quand je constate que je suis arrivé à la rendre heureuse. Vous pouvez vous sentir rassurée. Contrairement à tous ces jeunots comme votre copain, je suis un homme d'expérience.

Foie gras de canard, confit de figues en entrée. Magret de canard au poivres verts avec ses pommes de terre sautées en plat. Crème à la vanille bourbon en dessert. Nous prenons tous les deux le même menu. Nous mangeons rapidement, l'esprit ailleurs. Nous n'avons qu'une seule idée en tête : se rendre à l'hôtel, attaquer la deuxième partie de la soirée.

J'hallucine. C'est l'hôtel dans lequel je me suis rendue il y a quelques semaines après que Charlotte m'est mise à la rue. Sacrée coïncidence, surtout que comme pour le resto, j'ai laissé carte blanche à Joseph pour l'hôtel. Mais ce choix s'explique simplement. Comme je l'avais constaté, ce lieu est bien le baisodrome de Paris, le point de chute pour les relations extra-conjugales.

— Bébé, laisse-toi aller, détends-toi... Tu n'auras rien à faire, je vais m'occuper de tout, je vais bien m'occuper de toi.... Tu as simplement à te laisser faire, et tout se passera bien.

Nous venons d'entrer dans la chambre, ou plutôt le chalet en pin, et ce n'est plus du tout le même homme ! Il a carrément changé de ton. Il a laissé tomber le vouvoiement pour un doux tutoiement. Normal, il se rend compte que je suis angoissée, que je ne sais pas du tout comment cela va se passer, alors il fait tout pour me tranquilliser. Mais pourquoi devrais-je avoir peur ? J'ai affaire à un homme mûr, un homme marié, qui a de nombreuses infidélités à son actif. Comme il me l'a dit plus tôt au restaurant, il sait comment s'y prendre avec les femmes, il sait les combler. Il va bien s'occuper de moi, je n'ai aucune crainte à avoir.

Il faut que je me laisse faire. Alors je ferme les yeux, m'abandonne à lui, à son souffle, à ses mains qui glissent sur ma robe pour atteindre ma taille. Je sens ses lèvres qui découvrent la douceur de ma peau, son nez qui hume mon parfum. En un mouvement, il passe l'une de ses mains sous ma robe. Je frissonne en sentant ses doigts remonter ma cuisse.

Il a envie d'aller plus loin, moi aussi. Alors jell'aide à défaire ma robe. Quand je suis en sous-vêtements, il s'approche à nouveau de moi. Visiblement, mes rondeurs dévoilées au grand jour ne le rebute pas. Je sens à nouveau sa main remonter ma cuisse. Un de ses doigts passe sous mon string, entre dans mon vagin, entame un mouvement de va-et-vient. Il se glisse dans mes chairs les plus intimes, aussi loin que possible. Un homme marié, d'expérience, du même âge que mon père est en train de me doigter. Le plaisir que je ressens est déroutant. C'est la première fois que je perçois une pareille humidité au niveau de mon entrejambes. Cela n'a strictement rien à voir avec mes plaisirs solitaires.

Il a envie d'aller encore plus loin, moi aussi. Alors il retire son doigt, enlève avec délicatesse mon string et mon soutien-gorge. Puis il s'écarte légèrement de moi. Il ôte sa chemise blanche, son pantalon en tergal noir.

Le sexe de la statue David de Michel Ange apparaît — enfin, un boxer sur lequel il est imprimé. Je trouve que cela lui va bien. Sa capacité à combler les femmes semble comparable à une œuvre d'art.

Il me prend une main. L'approche de son caleçon. M'invite à la rentrer dedans. J'hésite puis refuse. Je me désolidarise de lui et je recule d'un pas.

— Bébé, pourquoi tu as peur ? Il ne faut pas avoir peur. Tu es en sécurité avec moi...

Non, je n'ai pas à avoir peur. Alors je fais un pas en avant et je glisse ma main dans son boxer. Elle entre aussitôt en contact avec son membre doux, chaud, dressé, tendu de plaisir, gorgé de désir.

Puis, il reprend ma main, l'aide à descendre son boxer.

Maintenant, il est nu. Comme moi. 0 vêtement partout. Nous sommes à égalité.

— Bébé, tu veux que l'on continue.

J'ignore pourquoi mais je suis incapable de parler. Je hoche simplement la tête en guise d'acquiescement.

Alors il me prend dans ses bras et m'allonge sur le lit. Il écarte mes jambes avec délicatesse, je le laisse faire. Il se pose sur moi. Nous nous quittons pas des yeux tandis que son gland soyeux glisse millimètre après millimètre dans mes chairs intimes... Son membre arrive au fond, je ne peux m'empêcher de fermer les yeux et savourer cette sensation qui m'était jusque là encore inconnue.

— Je ne sais pas si on aurait dû faire ce que l'on vient de faire ?

— Bébé, pourquoi tu dis ça, je t'ai rendu heureuse, non ?

— Alex...

— Alex t'a trompée, c'est normal que tu passes à autre chose...

— En fait, je l'aime toujours. J'essaie de l'effacer de mon esprit, mais je n'y arrive pas. Je n'envisage pas passer ma vie avec quelqu'un d'autre que lui. Charlotte me l'a volé mais il est à moi. J'ai envie de tout faire pour le récupérer. Mais je ne sais pas comment m'y prendre.

— Je vois.

Silence. Il réfléchit. Visiblement, mes aléas sentimentaux le touchent.

— Je connais une psychologue — hypnothérapeute. Nathalie Hautois. C'est une amie à moi. Elle pratique la thérapie de couple. Raconte-lui ton histoire, peut-être pourra-t-elle t'aider. Je n'ai pas son numéro sur moi. Cherche sur les Pages Jaunes, tu la trouveras.

## Chapitre 9

Je suis dans mon appartement, allongée sur mon lit. Le soleil est là, il est aux alentours de dix heures du matin, et je n'ai pas envie de me lever.

Je regrette franchement ce que j'ai fait hier avec Joseph. Cela était dénué de sens. Je me suis fait sauter par un type qui aurait très bien pu être mon père. En y repensant, je me dis que c'est dégoûtant. J'ai vraiment l'impression d'être une pute. Une pute qui recherchait un gigolo, car pour moi, Joseph n'avait pas plus de valeur que ça. Je ne recherchais qu'à satisfaire un besoin physique, tout comme lui. Je me déteste en constant que je suis tombée si bas. Pourrais-je encore me regarder dans un miroir ? Je n'en sais rien. En tout cas, ce qui est certain, c'est que mon entrejambes est souillé à tout jamais. Il en portera les stigmates jusqu'à la fin de mes jours.

Maintenant, quel va être mon avenir ? J'en ai pas la moindre idée. Je regarde sur ma gauche, je vois tout le matériel informatique de Benjamin. Je me dis que je devrais peut-être faire comme lui. Me lancer dans les jeux vidéos, m'abrutir, ne plus penser à rien. Mon cerveau serait dévitalisé, mon corps ne serait plus qu'une carcasse vide, ce serait peut-être mieux ainsi. Je regarde le volant et la paire de pédales. Je me vois en train de rouler pendant des heures, sur des circuits de Formule 1 virtuels, l'esprit hagard. Devenir une *no life*, c'est peut-être ça la solution.

Alex. C'est de ma faute si cela n'a pas marché entre nous. Pire encore, j'ai l'impression qu'il s'éloigne chaque seconde davantage de moi. Pas plus tard qu'hier, j'ai brûlé la seule photo que j'avais de lui. Sa représentation physique que j'ai dans mon esprit s'évapore peu à peu. Son portrait ne va pas tarder à sombrer dans le néant. Le point final de notre histoire est proche.

Ai-je encore une chance de pouvoir renouer un jour avec Alex ? Mon gigolo m'a conseillée de me faire aider pour l'une de ses connaissances, Nathalie Hautois, mais je me tâte. Je n'ai jamais eu confiance dans le corps médical, encore moins dans les psys.

# Chapitre 10

Bah d'accord ! Je risque de passer ma soirée dans la salle d'attente ! Peut-être serai-je ressortie avant minuit ?

Je regarde ma montre. 17 heures 55. Nathalie Hautois doit me recevoir à 18 heures, et il y a une dizaine de personnes qui attendent leur tour. Il va falloir que je me montre patiente !

Je m'avance dans la salle. Je constate qu'il n'y a que des seniors autour de moi. C'est à croire que je suis la seule jeune femme sur Terre qui ait des problèmes. Une exemplaire unique.

Je vais avoir le temps d'apprécier le décorum de la pièce. Une salle rectangulaire. Boiseries à mi-hauteur. Peinture blanche crasseuse. Des fauteuils en mousse noirs qui ont du vécu. Une halogène flanquée dans un coin. De l'autre côté, une table avec posées dessus des revus, qui, vu leur état, ont souffert d'un passage intensif. Je m'approche de la table afin de trouver un catalogue à me mettre sous la dent, histoire de meubler l'attente. Mais ce que je craignais se confirme : les magazines les plus récents ont deux ans !

Qu'ois-je ? Une femme vient d'appeler mon nom. Je me retourne. Je suppose qu'il s'agit de Madame Hautois, puisqu'elle me fait signe de la suivre. Ouf ! On ne m'infligera pas à lire pendant plusieurs heures des news people périmées. Je fais l'hypothèse que cette salle d'attente doit être partagée par plusieurs praticiens, c'est pour cela qu'il y a tant de monde.

La psychologue a la soixantaine. Elle est bronzée, ses rides sont marquées. Elle porte des demi-lunes bleues sur le bout de son nez. Ses incisives avant me font penser à celles d'un lapin. Ses cheveux attirent mon attention. Elle est blonde, mais son carré est très particulier. Elle a ajouté à cette coupe classique une frange incertaine qui semble avoir été coupée à la va-vite. En effet, les mèches de sa frange ne sont pas de la même longueur. Intentionnel ou abus de ciseaux ? Il faudrait que je pose la question à elle ou à son coiffeur pour en avoir la réponse.

J'entre dans son cabinet. Elle m'invite à m'asseoir face à elle, devant son bureau.

— Alors, je vous écoute.

Cela n'a jamais été l'amour fou entre moi les gens en blouses blanches. Mais au point où j'en suis, j'ai décidé de laisser une chance à cette psy. De toute façon, dans la situation dans laquelle je me trouve, il serait difficile pour moi de tomber plus. Il va maintenant que je lui raconte mon histoire, et je ne sais pas trop comment m'y prendre. Je me lance en mettant directement les pieds dans le plat.

— Voici le pourquoi de ma venue. Je suis amoureuse d'un homme, et il se trouve que ma meilleure amie me l'a volé. J'aimerais que vous me donniez des clés afin que je puisse le récupérer.

— Je comprends que cette situation est particulièrement douloureuse pour vous. Parlez-moi un peu de votre amoureux. Son nom, son âge, ce qu'il fait.

— Il s'appelle Alexandre Couturier, mais tout le monde l'appelle Alex. Il a le même âge que moi, 22 ans. Il est étudiant, en master de droit. Moi, je suis en master d'économie.

— Et vous vous êtes rencontrés comment ? Depuis combien de temps dure votre relation.

— C'était au mois de juin de l'année dernière, lors de la soirée de désintégration. On s'est rencontrés sur le dancefloor. Lui cherchait une danseuse, moi un cavalier : ça était aussitôt le coup de foudre.

— Et comment a évolué votre relation depuis ce « premier jour » ?

— Malheureusement, nos études nous ont éloignés. Dans le cadre d'un plan d'échange, je partais trois

jours plus tard pour le Japon afin de faire mon master là-bas. Notre relation s'est poursuivie par internet, nous avons échangé des mails.

— Mais vous vous êtes quand même revus pendant l'année ? Il vous est arrivé de faire des sauts en France, où que lui soit venu au Japon ?

— Non, nous n'avons communiqué uniquement pas internet. Au delà du prix, revenir en France pour ne serait-ce passer que quelques jours, c'est très difficile à organiser. Car il y a des contraintes d'emploi du temps et il faut réussir à caser les quarante heures de voyage, si on prend en compte l'aller-retour.

— Je vois. Et quelle était la « teneur » de vos mails ?

— Il y avait de la complicité entre nous, c'est certain, mais je sentais qu'il avait du mal à me dire ce qu'il avait vraiment sur le cœur. Quant à moi, j'ai fait en sorte de ne pas trop le brusquer. J'ai préféré lui laisser du temps, il n'était pas prêt.

— Je vois. Vous êtes revenus en France depuis quand ?

— Cela fait un mois.

— Et vous vous êtes revus depuis ?

— Non. En fait, oui. Je l'ai croisé par hasard, c'est à ce moment-là que j'ai découvert que mon amie me l'avait volé.

— Et votre amie, quelle genre de relation entretenez-vous ensemble ? C'est une amie proche, ou c'est juste une simple connaissance ?

— Elle s'appelle Charlotte. Mais vous pouvez dire que c'est ma sœur — en tout cas que c'était ma sœur — tellement c'était fusionnel entre nous. Mais depuis qu'il y a eu ce clash, nous ne nous sommes plus jamais adressé la parole.

— Le dialogue ! Le dialogue ! Le dialogue ! me dit-elle en prenant une intonation lyrique. Laurence, le dialogue, c'est la clef de tout ! Avec Charlotte, vous entretenez une relation conflictuelle. Ce n'est pas à moi de dire ce que vous devez faire pour que ça aille mieux, car vous le savez. Moi, je suis juste là pour vous aidez.

Elle veut que je rende visite à Charlotte pour je m'explique avec elle ? Elle est folle ! Jamais de la vie !

— Vous voulez que j'aille la voir. Non, jamais je ne le pourrais. Après ce qu'elle m'a fait, c'est tout bonnement impossible.

— Laurence, rien n'est insurmontable, me dit-il d'un ton rassurant. Je suis sûre que vous avez déjà affronter des choses bien pires dans votre vie. Allez la voir ! Quel risque prenez-vous en lui rendant visite ? Aucun. De toute façon, si vous ne le faites pas, je ne pourrais pas vous aider davantage. Vous devez remporter cette première étape si vous souhaitez récupérer Alex.

# Chapitre 11

Élaborer une stratégie. Présenter des excuses à Charlotte quant à mon comportement lors de mon retour de l'aéroport. Rendre visite à Charlotte sans tomber dans les pieds d'Alex. Réussir à contenir la haine que j'ai envers cette voleuse. Le défi que me propose de relever Madame Hautois est de taille. Mais il faut en passer par là, c'est sur la route que je dois suivre pour récupérer Alex.

Première étape : trouver un créneau durant lequel je serai certaine de ne pas rencontrer Alex.

Là, c'est du boulot de détective. Je me connecte sur le site de la fac et j'étudie avec précision son emploi du temps. Je reste postée discrètement devant l'entrée de leur appartement afin de contrôler leur allers et venus. À certains moments, je me dis que je suis un psychopathe... ce qui n'est pas loin d'être le cas. Ce travail d'observation requiert plusieurs semaines, et j'en arrive à la conclusion que le meilleur moment pour lui rendre visite se situe le vendredi après-midi entre 14 et 17 heures. Pendant ce créneau Alex est en cours et Charlotte se retrouve seule chez elle.

Deuxième étape : le coup de téléphone, afin de fixer le rendez-vous.

— Allô, je t'appelle parce que je m'en veux terriblement de m'être comportée de la sorte en revenant de l'aéroport. Tu as raison, nous ne pouvons pas vivre ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Aujourd'hui, c'est une nouvelle page de notre vie qui s'écrit. Un nouveau cap à franchir. En tout cas, sache que je regrette vraiment d'avoir réagi comme ça, on n'a pas le droit de parler à sa sœur de la sorte. Tu resteras toujours ma sœur siamoise, même si on habite plus ensemble.

J'espère avoir été convaincante, car je ne pense pas le quart de ce que je viens de lui dire. Ce rôle de composition me rappelle l'atelier théâtre auquel je participais à l'école primaire.

Je l'entends tousser dans son combiné. Elle a la voix enrouée. Visiblement, elle a dû encore attraper la crève.

— Tu n'as pas à t'excuser, car j'aurais réagi de la même façon que toi si j'avais été à ta place. Et puis, c'est de ma faute. J'aurais dû te dire plus tôt que j'avais un petit copain. Mais je n'ai pas su comment faire. Je suis une dégonflée.

— Est-ce que tu as cours vendredi après-midi ?

— Non, pourquoi ?

— Faudrait qu'on se voit ! On a tellement de chose à dire. Quant on y réfléchit, ça fait pratiquement un an et demi que l'on ne sait pas vu. Pendant tout ce temps, il s'en est passé des trucs. Donc si ça ne te déranges pas, je passerai chez toi vendredi en début d'après-midi, ça te va ?

— Tu ne préfères plutôt pas passer samedi. Non, parce qu'Alex sera là, ce sera plus convivial.

Le coup du week-end : j'avais anticipé...

— Non, samedi, je ne peux pas. J'ai promis à mes parents d'aller leur rendre visite ce week-end. Pour Alex, ce n'est pas grave, je le verrais une autre fois. Ce ne sont pas les occasions qui nous manqueront. Donc vendredi en début d'après-midi, ça te va ?

— OK, ça marche !

— D'ici là, soigne ta gorge !

— Ne t'inquiète pas ! J'ai plusieurs boîtes d'Actifed d'avance.

Tonalité.

Comme dans du beurre.

Troisième étape : la visite.

Ça me fait tout drôle de devoir sonner à l'interphone pour pouvoir entrer chez moi. Enfin, quand je dis chez moi... il faut que j'arrête de dire que c'est ici chez moi, parce que maintenant, c'est *leur* appartement, plus le mien.

Mon ex-colocataire m'ouvre. Le trois pièces se trouve au premier étage, je grimpe l'escalier. (En y repensant, c'est vrai que c'était plus simple pour monter les courses. Hélas, il s'agit d'un temps révolu. *Ne sois pas nostalgique, Laurence !*) Charlotte me fait entrer dans l'appartement. Je lui fais une bise de convenance. Elle m'invite à m'asseoir dans le canapé. Pas de changement notoire dans la pièce principale qui fait office de salon, de cuisine et de salle à manger. Les portes des chambres sont entr'ouvertes, j'en profite pour reluquer. Et là, il y a du changement ! Ma chambre est devenue leur chambre, ils y ont installé leur lit double. Une raison simple explique cette nouvelle disposition : ma chambre était la plus grande. Quant à l'ancienne chambre de Charlotte, elle est devenue... une salle de sport ! Tapis roulant, presse oblique, banc d'haltérophilie... c'est une salle de fitness format poche, puisque la pièce ne fait que 8 m<sup>2</sup>. Ce n'est pas Charlotte qui se sert de tout ce matériel, puisque du temps où on vivait ensemble, elle ne pratiquait aucune activité physique. Non, c'est Alex qui a installé tout cet équipement. Je viens d'apprendre quelque chose. J'ignorais qu'il pratiquait la musculation. Il a dû commencer à pratiquer récemment, car à l'heure actuelle, il n'a pas vraiment le physique d'un bodybuilder.

Elle entame la conversation :

— Alors, contente d'être de retour en France ?

— Oui, comme je te l'ai déjà dit, cette année m'a semblé une éternité. Être éloigné de sa famille de ses proches, des gens qu'on aime, ç'a été mortel. Certes, il y a des moyens de communication comme internet, Skype, mais ça ne fait pas pareil, ça ne remplacera jamais un contact physique. Certains arrivent à s'accommoder du fait d'être séparés par une pareille distance, moi pas. J'en suis incapable.

— Je vois. C'est sûr qu'avant de partir, c'était difficile pour toi d'anticiper, de savoir comment cela allait se passer. L'éloignement. Le fait de se retrouver tout seul. Jusqu'à présent, c'était quelque chose que tu ignorais totalement. Pour moi aussi, ç'aurait été un saut dans l'inconnu.

Notre conversation se poursuit. Nous échangeons quelques banalités sur ma vie au Japon — leur bouffe infâme, le fait d'être compris par personne. Une fois que j'estime avoir fait le tour de mon aventure nipponne — l'entrée — , je décide de commander le plat de résistance. Ça va maintenant être à son tour de prendre la parole, de me parler d'Alex. Et ça va devenir plus intéressant.

— Alors, comme ça, tu es amoureuse d'Alex ?

— Oui, il s'appelle Alexandre Couturier, il a le même âge que nous, 22 ans. Il est en master de droit à Dauphine. Vu que j'avais une UE commune avec le master de droit l'année dernière, je l'ai rencontré sur les bords de l'amphi. Voilà, voilà. C'est dommage que tu n'aies pas pu venir demain, sinon je te l'aurais présenté.

*Je te l'aurais présenté.* Le choc. Je me lève et lui informe que je me rends aux toilettes. Car j'ai le souffle coupé, je viens d'apprendre quelque chose de surréaliste. *Je te l'aurais présenté.* Cela signifie qu'Alex ne sait pas que Charlotte a été ma colocataire. Comment est-ce possible ? Elle a dû forcément lui

parler de moi, et il reste encore quelques photos où nous sommes toutes les deux dans l'appartement. Au delà de ça, cela voudrait dire qu'Alex n'aurait pas rencontré Charlotte à cause de moi, du fait que je fusse sa colocataire. Non, ce ne serait que le fruit d'une fâcheuse coïncidence. Les bras m'en tombent.

Quand j'estime être calmée, je retourne m'asseoir sur le canapé à côté de Charlotte, avec une question qui m'occupe tout l'esprit : comment est-ce possible ?

En face du canapé, il y a un enchevêtrement des poutres formant une sorte de bar qui sépare le coin cuisine du reste de la pièce. Mon regard butte sur le cadre format photo aux bords dorés qui est accroché à l'une de ces poutres. Moi et Charlotte. Quand Alex est assis sur le canapé, il m'a en permanence sous les yeux. S'il ne me reconnaît pas, c'est qu'il en fait vraiment exprès.

Clark Kent. Il y a un détail que je n'avais pas remarqué. Sur cette photo qui date de deux ans — c'était lors d'une excursion avec Charlotte au Mont-Saint-Michel —, j'ai des lunettes, une monture en plastique rouge translucide. Depuis, je suis passé aux verres de contact. (Pour la petite histoire, je trouvais que je ressemblais un peu à une débile avec mes culs de bouteilles de myopes. C'est pour cette raison que j'ai opté pour des lentilles, il y a voici maintenant un an.) Je suis devenue Superman et il ne m'a pas reconnue ! En tout cas, cette explication me semble surréaliste bien qu'il y ait de fortes chances pour que ce soit celle-là.

De plus, depuis que le cliché a eu lieu, j'ai perdu quelques kilos, et j'ai également deux années de plus. Ma physionomie a donc légèrement évolué. En y ajoutant les lunettes, cela confirme l'hypothèse Superman.

Mais il reste un dernier point d'achoppement. Quand Charlotte lui a parlé de moi, elle lui a dit que je m'appelais Laurence... Mais là aussi, il y a peut-être une explication.

Déjà, des Laurence, il y en a des tonnes, et ce qu'il faut savoir, c'est que je déteste plus que tout mon patronyme. De ce fait, je ne l'ai jamais divulgué à Alex.

Mon nom complet est Laurence Legros. Il n'y a que Charlotte qui le connaît.

J'ai toujours eu des kilos en trop, y compris quand j'étais gamine. Et vous savez très bien comment ça se passe dans les cours de récré, j'étais la risée de mes camarades. Il prenait malin à détourner mon nom. Laurence Legros, c'est Laurence *la grosse* ! Vous comprenez maintenant pourquoi je déteste mon nom de famille, et que j'essaie de le communiquer à un minimum de gens.

La photo de nous deux au Mont-Saint-Michel, qu'Alex a en permanence sous les yeux, n'est pour moi pas anodine. À chaque fois que je la vois, elle réveille en moi un souvenir très particulier. Elle a été prise tout en haut du Mont, sur un balcon de l'Abbaye. On peut apercevoir toute la baie qui s'ouvre derrière. En cette fin de moi de mai, le soleil était très généreux. Tout aurait pu aller pour le mieux si je n'avais pas eu mes règles. Toujours là quand il ne le faut pas, celle-là ! Mais le plus terrible, c'est que jusqu'à ce jour-là, je ne les avais jamais connues aussi douloureuses. J'avais tellement mal au ventre que je me tordais en deux. Moi et Charlotte avons payé des « Pass visite » pour toute la journée. Alors, pour lui faire plaisir et ne pas faire capoter notre sortie, je ne me suis pas plain, j'ai souffert dans le silence. Les trois cent cinquante marches qui montent à l'abbaye ont été plus difficile les unes que les autres à gravir. Alors qu'il n'en restait plus que dix, j'ai failli m'écrouler. Mais j'ai tenu bon, ça s'est joué au mental. Cela me tenait particulièrement à cœur de ne pas décevoir ma siamoise, et c'est probablement l'amour qui me liait à elle qui m'a permis de relever le défi. Je ne suis pas baptisé, mais vu que tout le monde mettait des cierges, sans trop savoir pourquoi, j'en ai mis un. La chose la plus étrange fut lors de la descente, la douleur avait pratiquement disparu. Ai-je voulu inconsciemment me tourner vers la foi en m'infligeant cette souffrance et en déposant un cierge ? Je n'en sais rien. En tout cas, ce qui est sûr, c'est

que pour moi qui ne suis pas croyante, cette expérience m'a troublée.

Je vois bien que Charlotte n'a pas trop envie de s'attarder sur le « cas Alex », alors nous poursuivons la conversation en parlant de tout et de rien.

16 heures. Elle sort un goûter. Du Coca rouge avec des Petits Écoliers chocolat noir. Elle n'a pas changé ses habitudes. Cela fait quatre ans que je la connais, et elle a toujours mangé la même chose à quatre heures. Je suis certaine que c'était le même goûter que lui préparer sa mère quand elle revenait de l'école. Ça ne la lasse pas à la longue ? Il semblerait que non.

Je surveille l'heure. Il faut que je reparte avant que la petite aiguille de ma montre ne se retrouve pleinement sur le 5.

16 heures 45. Il est temps de lever le camp. Elle m'invite à rester un peu plus longtemps, afin qu'elle puisse me présenter Alex. Une prochaine fois ! Je prétexte un rendez-vous chez le dentiste pour pouvoir m'éclipser.

Mission réussie, mais avec une très grosse surprise : Alex ne sait pas que Clark Kent est Superman. Je suis un super-héros.

## Chapitre 12

— J'ai été lui rendre visite, et cela c'est très bien passé !

Me voilà de retour chez la psy pour une deuxième consultation.

— Le dialogue ! Vous voyez : vous venez de vous rendre compte par vous même que le dialogue, c'est la clef de tout. Maintenant que cette première étape est franchie, nous allons pouvoir passer à la deuxième. Renouer avec Alex. Et je vous laisse deviner comment vous aller devoir vous y prendre.

— Le dialogue.

— Oui, le dialogue ! Toujours lui. La communication, c'est la base de tout. S'il n'y a aucun échange entre vous, ça ne marchera pas. Il faut com-mu-ni-quer ! Maintenant, il va falloir reprendre contact avec Alex. Pour cela, j'aimerais savoir si cette tâche vous semble aisée ou au contraire hors de portée. Évaluer le niveau de difficulté en me donnant un chiffre entre zéro et dix.

— Dix. Le problème, ce n'est pas de lui rendre visite. (Vu qu'il ne sait pas que je connais Charlotte, il suffit que je me rende à Rennes pour le voir, pensé-je.) C'est de lui dire ce que j'ai sur le cœur. Que j'ai découvert qu'il me trompait.

— Dix ? Moi, à mon avis, le niveau de difficulté est nul. Car une nouvelle fois...

— Oui, le dialogue ! lui dis-je en soupirant.

Elle commence à m'agacer avec son « dialogue ». À cet instant, j'ai envie de tout arrêter et de me barrer de son cabinet...

— Pourquoi ça vous agace ? Si vous réagissez de la sorte, c'est parce que je suis en train de toucher une corde sensible. Et que ça vous fait mal. Vous voulez mon ressenti : vous avez de très grandes difficultés pour communiquer avec les autres. Il y a un blocage, qui est probablement très ancien. Il va falloir que vous me racontiez votre passé pour que je puisse le trouver. (Elle prend une grande inspiration.) Vous savez, dans l'existence de chacun d'entre nous, il y a des moments charnières, qui font de nous quelqu'un d'autre. Je ne sais si cela va être facile pour vous, mais... j'aimerais que vous me racontiez votre première fois.

Je n'ai pas envie de lui parler de ça. C'est tellement glauque.

*Le dialogue, Laurence ! Le dialogue, c'est la clef de tout ! Si tu veux récupérer Alex, il faut en passer par là.*

— Si vous ne vous en sentez pas capable, nous pourrions revenir sur ce point une prochaine fois. Mais...

— Le dialogue, vous avez raison. Je vais vous raconter.

» C'était au lycée, quand j'étais en terminale. Dans la classe, il y avait un certain Thibault, j'étais attirée par lui. Et c'était réciproque, car lui aussi était attiré par moi. Mais on a eu énormément de mal à se dire que l'on s'aimait.

» C'est assez facile à comprendre Quand on a cet âge-là, ce n'est pas évident d'exprimer ses sentiments. Car il y a la sexualité qui entre en jeu, et c'est tout de suite plus compliqué. Ça ne se limite plus comme au collège à un « Je t'aime » et à un smack.

» Et puis, il y a une pression supplémentaire. Quand vous voyez autour de vous que plus en plus de gens « l'ont fait », on n'a pas envie d'être le dernier puceau de la classe.

» Vers la fin du moi de mai, peu avant le bac, j'ai décidé de faire le premier pas en lui proposant travailler avec moi pour un exposé d'histoire-géo. Bien sûr, il a accepté.

» Un après-midi, je me suis rendue chez lui, afin que l'on taffe ensemble. Mais la veille, quand nous nous sommes donné rendez-vous, sans se l'avouer, nous savions très bien que ce serait pour faire autre chose que travailler.

» La maison était vide, ses parents étaient partis au travail. Peu de temps après que je sois arrivée, nous nous sommes regardé. Sans le moindre mot, nous nous sommes compris. Nous sommes montés dans sa chambre et nous avons couchés ensemble.

— Vu la façon dont vous me racontez ça, ce dépucelage me fait plutôt penser à une exécution qu'à autre chose. Une mise à mort de votre virginité, en quelque sorte. Sinon, à part ça, ce premier rapport s'est-il bien passé ?

— Non. Il est entré brutalement en moi. Ce n'est pas son absence d'expérience qui pouvait justifier un comportement pareil. Ce type-là est un malade. Même un animal y aurait mis plus de douceur. Quand mon hymen s'est déchiré, je me suis retenue de crier. J'étais à deux doigts de hurler, mais j'ai réussi à ne rien laisser transparaître. Je voulais me montrer forte devant lui. Ensuite, j'ai eu mal au niveau de mon entrejambes pendant les quatre mois qui ont suivi. J'en n'ai jamais parlé à personne. Ni à mes parents. Ni à lui. Vous êtes par conséquent la première personne à l'apprendre.

— Un lourd secret, effectivement. D'un point de vue physiologique, la douleur liée à la défloration ne dure pas si longtemps. Juste une poignée de minutes, si c'est fait correctement. À mon avis, c'est une douleur psychologique. Votre corps a simulé cette douleur jusqu'à temps que votre esprit réussisse à encaisser le choc psychologique, à l'enfouir. Mais attention, enfouir ne veut pas dire effacer. Aujourd'hui, je viens de déterrer cet instant brûlant de votre existence. Il faut que vous réussissiez à éteindre le rideau de flammes qui se trouve face à vous si vous voulez continuer à avancer. Et encore une fois...

— Le dialogue.

— Oui, vous avez tout compris.

Douleur psychologique, je n'avais jamais encore entendu parler de ça...

— Ce n'est pas possible d'avoir eu mal pendant quatre mois si je n'avais rien ?

— Vous savez que le corps humain est capable de beaucoup de choses. Regardez les cas de dénis de grossesses, par exemple. Le corps de ces femmes enceintes arrivent même à simuler des règles afin qu'elles ne se rendent de rien. Il est donc tout à fait possible que votre corps est simulé cette douleur durant tout ce temps.

— OK.

— Sinon, votre relation avec Thibault, elle s'est poursuivie comment ?

— Je lui ai dit que je regrettais d'avoir fait ça. Lui, visiblement non. Après, il y a eu le bac, l'année s'est terminée. Il est parti à l'université de Strasbourg, nous nous sommes perdus de vue.

— Ensuite, vous avez croisé d'autres garçons ?

— Non, personne d'autre avant Alex.

— Et vos rapports intimes avec Alex...

— Juste une seule relation. Une fellation. Le soir où je l'ai rencontré.

— Vous n'avez donc jamais eu d'autres rapports vaginaux depuis votre première fois avec Thibault.

— Si. Il y a trois semaines. Avec un certain Joseph. C'est lui qui m'a conseillée de venir vous voir...

— Je sais, il m'a tout raconté.

Le salaud ! J'imagine trop la scène. Il est là, avec elle, autour d'un café, en train de lui raconter sa performance de la veille. Rien que d'y penser, ça me donne la gerbe, mais curieusement, je ne lui en veux pas.

Elle reprend :

— Et ça s'est passé comment avec... disons, cet homme « mûr » ?

— Ça s'est très bien passé. C'est quelqu'un de doux, d'attentionné. Il met à l'aise. On sent tout de suite qu'il est habile, chevronnée. Il a de l'expérience, beaucoup d'expérience. C'est lui qui m'a véritablement initiée aux plaisirs d'adultes, qui m'a vraiment dépucelée. Je regrette de ne pas l'avoir remercié. Si vous le croisez, dites-lui merci de ma part.

— Je n'y manquerai pas.

Elle tape dans ses mains, arbore un large sourire.

— Bon, maintenant que vous vous êtes libérée de ce fardeau, parlons d'Alex. Je vous repose la même question que tout à l'heure : vous sentez-vous capable de renouer le contact avec lui ?

— Oui.

— Je préfère cette réponse. Et toujours une fois, le dialogue ! Allez le voir, dites lui tout ce que vous avez sur le cœur, que vous l'aimez. Vous verrez, tout se passera bien.

## Chapitre 13

— Alex, c'est Charlotte. Je t'appelle car je compte passer le week-end en Normandie, pour rendre visite à mes parents. J'avais envisagé de faire un crochet par Rennes afin que l'on puisse se voir. Nous passerions le dimanche ensemble, enfin, si ça ne te dérange pas.

Le dialogue. Dès que je suis sortie de chez la psy, j'ai dégainé mon téléphone en plastique noir conçu pour cerveaux séniles. J'étais chaude pour appeler Alex, alors j'ai décidé de passer à l'action avant que mon courage ne s'évanouisse.

— Tu sais, j'ai beaucoup de travail en ce moment. C'est une fac où les cours sont très denses, il y a beaucoup de travail personnel. Mais c'est le prix à payer pour avoir un bon boulot..

— Si je viens, je ne serai pas là très longtemps. Je ne t'amuserai pas plus de deux heures. Car je compte arriver à 10 heures 03 pour repartir à midi sur Avranches.

— Bon, d'accord, viens ! Mais je n'ai pas plus de deux heures à te consacrer, me dit-il en riant.

*D'accord, viens !* S'il accepte de participer à ce petit jeu des allers-retours entre Paris et Rennes, c'est parce qu'il a envie de me voir. Sinon, il n'aurait aucun intérêt à passer son dimanche dans le train. Cela me prouve une nouvelle fois que je l'attire. Mais à présent, il est coincé. Entre moi et Charlotte, il va falloir qu'il fasse un choix. Il fera le bon, j'en suis certaine.

Nous poursuivons notre conversation téléphonique en échangeant deux trois banalités puis nous nous disons : « À dimanche ! »

\*\*\*

Je suis excitée. H moins 3 heures 41 avant que je me retrouve face à Alex. J'aimerais pouvoir accélérer le cours du temps, mais pour le moment, j'en suis incapable. Alors, je prends mon mal en patience.

Je viens de quitter mon chez moi. La première étape de mon trajet consiste à rejoindre à pied la station de métro qui se trouve la plus proche de l'appartement — Saint François-Xavier. J'arpente les trottoirs de la capitale quand mon regard bute sur la devanture d'une boulangerie. Il s'agit d'une boulangerie à l'ancienne. La façade en bois rose est ornée de moulures dorées. Je m'approche de la vitrine et découvre des pâtisseries à profusion. C'est simple, j'ai envie de tout manger.

Je craque pour l'un de ces délices, alors j'entre dans la boutique. Bruit de cloche.

La boulangère qui se trouve derrière la caisse est assez forte, ce qui est plutôt de bonne augure. Cela veut dire que ce qui est vendu doit être bon.

— Bonjour Mademoiselle, vous voulez quoi ?

— Un Paris-Rennes.

— Quoi ?

— Un Paris-Brest, mais vu que je m'arrête avant, c'est un Paris-Rennes.

Elle ne décroche pas un sourire. Elle n'a visiblement pas été réceptive à ma petite touche d'humour. Je suis déçue.

Je paie. 2 euros 80. Prix correct. J'emporte la marchandise. « Au revoir » avec un écho.

Dehors, j'engloutis la merveille d'une traite. Rudement bon !

Puis je culpabilise. Cette excès va être suivi de longues journées de privation.

\*\*\*

Fichu train ! Pourquoi tu ne vas pas assez vite ? J'ai l'impression que le Malin s'amuse avec moi, qu'il en fait exprès de dilater les secondes. Ces dernières me semblent être des minutes. Je suis impatiente de me trouver devant Alex. Mon excitation a pour fâcheuse conséquence de me provoquer une envie permanente d'uriner, le roulis du train n'arrangeant bien évidemment rien à ma situation. Je multiplie les allers-retours aux toilettes. Les autres passagers me dévisagent avec inquiétude. Pourquoi me regardez-vous comme ça ? J'ai quand même le droit d'aller aux chiottes si j'ai envie de pisser. J'ai payé mon billet, et l'accès aux WC est compris dedans, non ?

Rennes approche. Le train creuse son sillon dans les champs. Lentement. Trop lentement.

\*\*\*

Alex. J'aperçois son visage au travers du troupeau de passagers qui quitte le train. Nous nous rapprochons l'un de l'autre en fendant la foule. Quand je me trouve face à lui, il lâche un sourire crispé. Je sens tout de suite que quelque chose ne va pas. C'est sûr que cela ne doit pas être simple pour lui, car à l'heure actuelle, il est ligoté à Charlotte. Et mener une double vie n'a rien d'évident. Nous nous faisons la bise. Pourquoi ne puis-je pas échanger un baiser avec lui ? Dépêche-toi de lui dire ce que tu as sur le cœur. Une fois qu'il saura que tu l'aimes, tu pourras l'embrasser. Le dialogue, Laurence ! Le dialogue, c'est la clef de tout !

Je ne trouve rien de romantique à déclarer sa flamme au milieu d'une foule qui vous bouscule. Alors, je préfère attendre de me retrouver chez lui pour lui dire que je l'aime. Et en plus, cela sera plus propice aux rapprochements corporels, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vu que nous sommes dimanche et qu'il n'y a pas de bus, il va y avoir pas mal de marche à pied, me prévient-il.

Sur ces mots, nous partons à l'assaut de la ville en échangeant des banalités. Il me dit qu'à la fac, il a beaucoup de boulot... Du toc.

Nous traversons le vieux Rennes. Contrairement à ma première venue, il me fait davantage pénétrer dans le cœur de la ville ancienne. Et je révise mon jugement. À première vue, ce quartier me semble très agréable, avec ses rues pavées, ses vieilles bâtisses et ses bars. Le seul bémol, c'est que ce matin, il y a une légère bruine. Cela nous empêche d'apprécier pleinement l'endroit.

Cela fait un certain temps que nous marchons, et j'imagine qu'il a dû réussir à se faire prêter un appartement dans ce quartier le temps d'une journée... En tout cas, je ne pouvais pas rêver d'endroit plus romantique pour lui déclarer ma flamme.

Quelque pas plus tard. Je suis déçue. Les belles maisons se font de plus en plus rares. Nous ne tardons pas à quitter le beau quartier pour rejoindre un habitat plus quelconque.

Des pas, encore des pas... et toujours pas d'appartement en vue. Pire, nous atteignons maintenant les franges de l'agglomération. Les trottoirs se font de plus en plus rares. La circulation se densifie. Les maisons commencent à céder leur place aux magasins de sorties de ville. Les murs sont noircis par la

pollution des camions. Sur notre gauche, il y a des voies ferrées perchées sur un remblais, le trafic des trains est élevé. À présent, nous sommes obligés de hurler pour pouvoir nous entendre.

— C'est encore loin ? lui demandé-je.

— Non, on est pratiquement arrivés. Je suis désolé. C'est la première fois que je fais le trajet à pied. D'habitude, j'y vais en bus. Je pensais que c'était possible à faire en marchant. Sinon, on aurait pris un taxi. Je te paierai le taxi pour retourner à la gare.

Nous tournons à droite, nous engageons dans un tunnel étroit, qui passe sous les voies de chemin de fer. Dans ce chas d'aiguille, la circulation est alternée à l'aide de feux. Les trottoirs sont quasi inexistantes. Nous marchons l'un derrière l'autre en faisant attention aux véhicules.

Après le noir et le jaune des lampes aux sodium, la lumière du jour. La pluie s'est arrêtée de tomber. Le ciel est redevenu bleu, avec quelques cumulus. Face à nous, une forêt de barres d'immeuble blanches. Nous nous approchons d'un grand tableau rectangulaire :

#### RÉSIDENCE LES ROSIERS

En dessous, un plan où est associé une lettre à chacun des bâtiments.

— Je vérifie où se trouve le bâtiment I, car cela ne fait pas longtemps que j'habite ici. Il m'arrive encore quelques fois de me tromper, m'informe-t-il.

C'est la première fois qu'il vient ici, normal qu'il ne sache pas où cela se trouve. En tout cas, cette résidence semble très bien entretenue, les jardins extérieurs sont impeccable.

Alex a un bon sens de l'orientation puisque nous ne tournons pas cent sept ans pour trouver le bon bâtiment.

\*\*\*

— Voilà, voici mon chez-moi !

Nous venons d'entrer dans l'appartement, qui est situé au premier étage. La première chose qui m'interpelle, c'est la taille de l'appartement. J'essaie de le déstabiliser :

— C'est super grand !

— C'est une colocation, car j'imagine que le prix du loyer...

— Comme tu le sais, je m'y suis pris très tard pour chercher un appart'. J'ai surtout pris ce qu'il restait. Après, pour le prix du loyer, c'est sûr que ça coûte une blinde. Mais bon, pas le choix. Je vais voir pour travailler quelques heures, un gars de la fac m'a dit que McDo cherchait encore des étudiants.

Le mythomane ! Il devrait écrire des romans, ce type-là !

J'enlève mon manteau, garde mon écharpe rose.

— Je garde mon écharpe, car j'ai un peu mal à la gorge.

— Ah ! Bienvenue au club ! Moi aussi, j'ai été enrhumé la semaine dernière. Donne-moi ton manteau, je vais le ranger.

Je lui donne mon parka. Il regagne le couloir, en prenant bien soin de refermer la porte du salon derrière lui. Je ne suis pas sourde : j'entends de nombreux bruits de portes, il est en train de repérer

l'emplacement des pièces. Même s'il essaye de le faire discrètement, j'entends quand même.

Il revient vers moi, me jette ses mots :

— Je vais te préparer un café, ça va nous réchauffer un peu.

Puis il s'éclipse.

Je l'entends farfouiller dans les placards, puis deux fois le bruit d'une machine à café à capsules. Pendant ce temps-là, je prends l'initiative de m'asseoir sur le canapé en cuir blanc.

Il est de retour en tenant dans ses mains un plateau, qu'il pose sur la table basse qui se trouve à mes pieds. Puis il s'assoit dans le fauteuil placé en face de moi.

À côté des deux tasses, une boîte de Canderel. Il n'a pas trop la tête à prendre des édulcorants. Je vais essayer de le piéger.

— Tu prends de l'aspartame ?

— Heu... Oui, en fait j'ai lu que c'était moins mauvais que le sucre.

J'ai réussi à le déstabiliser. Il n'a dû rien trouver d'autre dans les placards que de l'édulcorant...

— L'aspartame, ce n'est pas non plus réputé d'être bon pour la santé. Le sucre, c'est naturel...

— Oui, mais des études montrent que c'est moins pire.

Maintenant, il faut que je me lance. Si je suis venue ici, ce n'est pas pour parler de l'aspartame, c'est pour lui dire : « Je suis amoureuse de toi. » Aujourd'hui, j'ai une fenêtre de tir, il ne faut pas la rater. Il ne sera pas possible de trouver des prétextes tous les dimanches pour pouvoir me retrouver seule avec lui, en tête-à-tête.

*Le dialogue, Laurence. Le dialogue, c'est la clef de tout.*

Non, je n'y arrive pas. Je décide de lancer un sujet de conversation, histoire de meubler le silence qui s'installe. Je sens une certaine forme de pesanteur qui commence à nous englober. Ce n'est pas bon.

— Alors, c'est intéressant, ce que tu fais à la fac ?

— Oui, mais j'ai beaucoup de boulot, c'est d'ailleurs pour ça que je n'ai que deux heures à te consacrer. Quand tu me disais que ce n'était pas une bonne fac, tu te trompais. Le problème, c'est que beaucoup de personnes font le même raisonnement que toi. Les facs de provinces souffrent d'un déficit de notoriété, et les étudiants ont tendance à les bouder. Mais les chefs d'entreprises ne font pas cette erreur, ils savent très bien où se trouve le meilleur vivier de futurs diplômés.

Un discours bien huilé. Je sens une certaine forme d'aigreur dans ce qu'il vient de me sortir. À présent, j'ai l'impression qu'il fait en sorte de me repousser. Je n'arrive pas à le comprendre, parce Rennes, tout ce petit cinéma, c'est bien lui qui l'a inventé pour me voir, non ?

*Le dialogue, Laurence. Le dialogue...*

Non, il n'est pas prêt, c'est pour cela qu'il reste sur ses gardes.

Cette situation m'énerve, me donne envie d'uriner. Je lui demande où se trouve les toilettes. Il me les indique sans aucun problème grâce à son petit repérage préalable.

Après ma commission, je jette par curiosité un coup d'œil dans les autres pièces de l'appartement. Je tombe notamment sur une chambre d'enfant avec un lit voiture Flash McQueen de Cars. Sur le lit sont entassés des cadres formats photos, des bibelots... bref, tout ce qui personnalise un appartement. J'aperçois furtivement la photo d'un père avec un enfant de 10 ans, son fils — il s'agit probablement ici de sa chambre. Je fais l'hypothèse qu'il s'agit d'un homme divorcé car je n'ai pas trop trouvé de touche

féminine dans la déco. Ce Papa est peut-être une connaissance d'Alex, ou quelqu'un avec qui il est entré en contact sur un réseau social et qui lui a prêté son appart' pour quelques euros.

Je retourne m'asseoir en face d'Alex. Nous poursuivons notre conversation en échangeant des banalités. Encore et toujours des banalités.

« Le dialogue, Laurence ! Le dialogue, c'est la clef de tout ! Allez le voir, dites lui tout ce que vous avez sur le cœur, que vous l'aimez. Vous verrez, tout se passera bien. » Non, Madame Hautois, tout n'est pas si simple. Quand vous avez en face de vous quelqu'un qui n'est pas prêt, ça ne sert à rien de lui forcer la main. Il va se braquer, et vous ferez tout capoter. Il faut que j'attende encore un peu. Ce sera la prochaine fois, lors de notre troisième tête-à-tête à Rennes.

Midi moins le quart. Je lui avais dit que mon train était à midi, il est donc temps de se quitter. Il m'appelle un taxi, me donne un billet de 20, de quoi payer la note. Puis on se fait la bise. Il me sourit, mais je sens dans son regard plus de distance que quand je suis arrivée. L'ai-je déçu ? Je n'ai pourtant pas l'impression de lui avoir dit quelque chose de mal. Ou peut-être s'attendait-il à ce que je lui déclare ma flamme ? Ou est-ce Charlotte qui le met dans l'embarras ? Je n'en sais rien, mais de toute façon, la prochaine fois que nous nous verrons, nous nous parlerons à cœur ouvert.

Je quitte l'appart', en me disant que je ne tarderai pas à revenir ici.

— Au revoir !

— Bonne route !

Le taxi arrive. Je me fais déposer en centre-ville. Je vais passer l'après-midi à traîner dans les rues. Je compte prendre le train de 20 heures 06 afin de ne pas tomber dans ses pattes.

\*\*\*

Je ne suis pas folle, je vois bien dans ses yeux qu'il est amoureux de moi. Mais pourquoi est-ce si compliqué avec lui ? Pourquoi dois-je patienter ? Qu'attends-t-il pour laisser tomber Charlotte ? Des tonnes de questions mais pas l'embryon d'une réponse. L'état dans lequel se trouve notre relation m'agace. Et quand je suis agacée, je me venge sur la nourriture. Tant pis pour le tour de taille !

Je rentre dans le premier resto que je croise, une pizzeria.

Je commande un pizza Beef & Pepper quatre personnes et une glace à l'italienne saveur fraise.

Je dévore la pizza, avale la glace.

Nous sommes aux alentours de 15 heures et le restaurant est désert. Le gars derrière la caisse me regarde avec inquiétude : visiblement, c'est la première fois de sa vie qu'il voit quelqu'un manger aussi vite une telle quantité.

\*\*\*

Gare de Rennes. J'attends mon train, il ne va pas tarder à arriver. La nuit est tombée sur la ville, le froid arrive. Je vais rejoindre Paris avec le sentiment que cette journée a un goût d'inachevé. La nourriture, il n'y a qu'elle qui me permet de canaliser mes émotions. Je vise le distributeur rouge *Selecta* que j'entrevois. J'atteins ma cible. Me fais tomber une barre chocolatée. *Mars, et ça repart.*

« Salut, ça va ? Tu as fait bon voyage ? »

« Alex ! J'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu ! »

« Ne restons pas là, avec tous les gens qui nous bouscule... »

« Oui, on a l'impression d'être au milieu d'un troupeau d'éléphants. »

Pause.

J'ai en face de moi en très gros plan le visage d'Alex qui arbore un sourire des plus généreux. Cela contraste avec le caractère oppressant de la boîte à chaussures blanche dans laquelle je me trouve, seule et enfermée. Je suis allongée dans mon lit, mon ordinateur portable est devant moi, et je ne me lasse pas de regarder la vidéo de mon aventure d'aujourd'hui.

Car j'ai réalisé une captation. Si j'ai gardé en permanence mon écharpe rose, ce n'est pas parce que j'avais la gorge prise. Non, c'est parce que j'avais mis en place un dispositif digne des plus grands agents secrets. C'est une écharpe en polaire très épaisse. Avec quelques travaux de couture, j'ai réussi à incorporer dedans une GoPro. Alex n'en a vu que du feu. Il a au pire aperçu un petit trou — celui de l'objectif — qu'il a assimilé à un défaut.

Maintenant, je peux revivre à loisir cette journée et analyser ses paroles, décortiquer chacune des expressions de son visage, le cerner en profondeur.

# Chapitre 14

— Je ne suis pas contente. Qu'est-ce que je vous avais dit ?

Madame Hautois commence par un reproche. Génial !

— Le dialogue, mais je n'ai pas pu. Il n'était pas prêt.

— S'il ne fait pas le premier pas, et vous non plus, ça n'avancera pas. Les années passeront, les sentiments disparaîtront. Juste une seule question : Alex, l'aimez-vous vraiment ?

— Oui, je suis folle amoureuse de lui.

— Eh bien, allez le voir, et dites-lui : « Je suis folle amoureuse de toi ». Ce n'est pas plus compliqué que cela. Comme je ne cesse de le répéter, le dialogue, c'est la clé de tout.

— Mais, je m'en sens incapable. Jamais je ne pourrais.

— Vous voulez mon point de vue : vous manquez sincèrement de confiance en vous. Mais ce n'est pas une fatalité. Avoir confiance en soi n'est pas inné, c'est quelque chose qui s'apprend. En tant qu'hypnothérapeute, je suis très bien placée pour le savoir. Car beaucoup de mes patients viennent pour travailler leur confiance en eux, et l'hypnose offre de très bons résultats. Si vous êtes intéressée, je peux vous dispenser quelques séances.

— Et cela me permettrait de dire à Alex que je l'aime ?

— Oui. La confiance en soi est l'une des rivières qui alimentent le dialogue. Le dialogue, toujours lui.

\*\*\*

Les volets sont entrebâillés. Le cabinet de l'hypnothérapeute est placé dans la pénombre. Je suis allongée sur un sofa en tissu noir, et je ne sais pas du tout ce qu'il va m'arriver. Madame Hautois, qui se trouve debout à côté de moi, entend mon inquiétude et tente de me rassurer.

— Ne vous inquiétez pas ! En tant que praticienne, j'ai signé une charte de déontologie. Ma profession est très bien encadrée. N'ayez crainte, je ne vais pas me servir de vous comme un pantin.

Si vous êtes prête, nous allons pouvoir commencer.

— Je suis prête.

— Très bien.

Elle prend une voix douce, ralentit son débit de paroles :

— Fermez les yeux. Maintenant que vous êtes installée bien confortablement, vous allez pouvoir vous laisser entraîner dans cet état de détente, agréable.

» Vous pouvez sentir, vos pieds, placés là où ils sont, à cet instant.

» Vous sentez votre dos, sur tout sa longueur. Il est là où il est, allongé sur le sofa.

» Vous sentez le contact de vos mains, elles sont là où elles sont.

» Maintenant, vous allez pouvoir commencer à vous relâcher, et quand vous le voudrez, nous pourrons commencer à entrer à l'intérieur de vous.

Je suis impatiente d'entrer dans le vif du sujet, alors sans m'accorder la moindre seconde de réflexion,

je donne mon aval :

— Je suis prête. Vous pouvez entrer en moi.

Ensuite, c'est le trou noir.

Quand je reprends mes esprits, je constate sur ma montre qu'un quart d'heure s'est volatilisé. Que m'a-t-elle fait endurer pendant tout ce temps ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je croise juste les doigts pour que ce soit efficace. Mais j'ai peur que sa thérapie n'ait qu'un impact limité. Cela me permettra tout au plus d'aborder Alex plus facilement, d'avoir davantage confiance en moi, de surmonter ma timidité. Non, le mieux serait d'hypnotiser directement Alex. Malheureusement, je ne sais pas comment m'y prendre, et Messmer ne peut pas venir me donner un coup de main, car je n'ai pas ses coordonnées dans mon carnet d'adresses.

\*\*\*

Je suis debout, un pied posé sur la vitrine de la boutique de télécom. La porte d'entrée de l'immeuble d'Alex, qui se trouve sur le trottoir d'en face est dans mon viseur. Ce rectangle de bois vert foncé dont la peinture est écaillée s'ouvre toujours à la même heure. 7 heures 43. Je le sais car depuis maintenant près de deux mois, je fais de nombreux repérages afin de connaître en détail ses habitudes. Je consulte ma montre. 7 heures 42 minutes et 47 secondes. Il va sortir d'un moment à l'autre...

Go ! Le battant en bois pivote, son visage apparaît. Je cours à sa rencontre. À cet instant, j'ai l'impression d'être un colosse de la BAC qui procède à l'arrestation d'un trafiquant de sentiments.

« Je suis amoureuse de toi ! » hurlé-je.

Il n'a pas le temps de réagir. Je lui saute dessus, l'embrasse sur la bouche...

Et là, ça ne se passe pas comme prévu. Il pose ses mains sur mes épaules et m'écarte violemment de lui. Puis il me gifle. Je fonds en larmes et m'écarte de lui en faisant deux grands pas en arrière. Il me hure dessus :

— Ça ne va pas ! Qu'est-ce qui t'a pris de faire de ça ?

— T'es un malade ! Tu ne comprends rien ! J'ai fait ça parce que je suis amoureuse de toi. Tout comme toi, tu es amoureux de moi. Mais le problème, c'est que tu ne veux pas l'avouer. Car Charlotte te ligote, tu es sous son emprise.

— N'importe quoi, je n'ai jamais été amoureux de toi.

— La désintégration. Tous les mails qu'on a échangés. Et, pas plus tard qu'hier, cette petite comédie avec Rennes, ce ne sont pas des preuves d'amour, par hasard.

— La désintégration, c'était juste un pipe, comme ça, car on était bourrés. Après, les mails, c'est juste parce que depuis ce soir-là, on a sympathisé, on est devenus de bons amis. Relis-les, et tu te rendras compte qu'il n'y a aucune goutte d'amour dedans. Sache que si j'avais été amoureux de toi, je n'aurais pas attendu si longtemps pour te déclarer ma flamme.

— Mais dimanche, si tu es allé à Rennes, c'était pour que l'on se voit ? Que l'on soit seuls tous les deux ?

— Pour ce qui est de Rennes, j'ai fait ça pour te protéger. Déjà, tu as eu un mal fou à encaisser le fait que ta sœur ait le droit de vivre avec un homme, alors si tu avais su que c'était moi son petit copain, ça se

trouve, à l'heure actuelle, tu ne pourrais plus me parler. Je te le répète, j'ai fait ça uniquement pour que tu ailles bien. Franchement, tu crois que c'était marrant pour moi d'aller faire le guignol deux dimanches à Rennes. D'entrer en contact avec des pauvres types sur internet pour réussir à se faire prêter un appartement pour quelques heures.

— Je ne te crois pas, Alex. Tu es amoureux de moi. Charlotte a une emprise sur toi, elle te manipule, prends-en conscience tant qu'il t'est encore possible d'agir.

— Enferme-toi dans tes délires, mais je te demande juste une seule chose : de te tenir éloigner de moi et de Charlotte. Que tu nous fiches la paix à tous les deux. Ça vaudrait mieux pour toi.

— Ne t'inquiète pas, je resterai à bonne distance. De toute façon, c'est toi qui viendras me voir d'ici quelques temps.

## Chapitre 15

— Ça s'est très mal passé. Il m'a giflé. Il m'a dit qu'il ne m'aimait pas.

Il est environ 17 heures. Me voilà devant madame Hautois pour faire le débriefing de ce qu'il s'est passé ce matin.

— Au moins, vous avez franchi le pas. Et s'il a réagi de la sorte, c'est peut-être tout simplement parce que vous n'êtes pas fait l'un pour l'autre.

— Si. Il est amoureux de moi, je le lis dans ses yeux.

— Bon, dans ce cas-là, peut-être n'arrive-t-il pas à dire à Charlotte qu'il ne veut plus d'elle. Ce n'est pas non plus quelque chose d'évident pour lui. Sinon, essayez de le revoir. Dans une situation comme la vôtre, il faudrait plutôt s'orienter vers une thérapie de couple. Le mieux, ce serait que vous veniez me voir avec lui.

— Il ne voudra jamais.

— Essayez quand même ! Tâchez de vous de vous montrer convaincante. Le dialogue, Laurence ! Le dialogue, c'est la clé de tout !

— Ça ne sert à rien. Le mieux, c'est que je l'oublie.

# Chapitre 16

Non, je ne pourrais jamais l'oublier.

Son visage est une drogue. Je suis obligée de le voir.

Quand j'y réfléchis, je me dis que je suis une psychopathe. Je passe une bonne partie de mon temps libre postée devant chez lui. Je me cache derrière un poteau électrique, qui se trouve à cinq mètres de sa porte d'entrée, afin de contrôler ses sorties. Quand il est dehors, il m'arrive régulièrement de le suivre à bonne distance, afin de savoir où il se rend.

J'ai découvert notamment que depuis quelque temps, il avait un nouveau job étudiant. Il est serveur dans une brasserie du XIII<sup>e</sup>, Le pralin. Il fait le service du soir, entre 20 heures et minuit.

La chance me sourit, car en vitrine, il y a une annonce comme quoi le resto cherche quelqu'un pour le service du soir. Une idée germe aussitôt dans mon esprit. Je vais poser ma candidature pour ce poste. Si j'ai la chance d'être prise, cela me permettra de le voir tous les soirs, une malencontreuse coïncidence fera en sorte que nous avons été embauchés dans le même restaurant.

Avant de poser ma candidature, et afin de mettre toutes les chances de mon côté, je me rends plusieurs fois au restaurant en journée. Cela me permet d'observer le patron, et surtout, d'appréhender quel genre de serveuse il recherche. Car si j'ai envie d'être retenue, je n'ai pas le droit de me louper.

Voici son profil du gérant : la cinquantaine, gros comme une barrique et les cheveux blancs coupés courts. Vu la façon dont il parle, il est du genre gros cochon qui aime bien se taper des petites jeunes.

Lors de mon entretien d'embauche, ma tenue sera donc déterminante. Elle devra être aguichante au possible, si je veux lui taper dans l'œil.

Une chose me fait peur : c'est la façon dont Alex va réagir lorsqu'il va me voir débouler dans le restaurant. La coïncidence est plausible, mais il risque de ne pas m'adresser la parole, pire, de m'effacer de son champ de vision. Faire comme si je n'étais pas là. Ce n'est pas tout à fait le but de la manœuvre. Je préférerais que ce lieu où il est éloigné de Charlotte soit propice un rapprochement entre nous deux.

Alors, ce n'est pas moi, mais Isabelle Autissier qui ira travailler au restaurant. Et elle, elle sera capable de tout, car il ne la connaîtra pas.

Isabelle Autissier, c'est quelqu'un que je vais inventer de toute pièce. Pourquoi ce nom, un homonyme de la célèbre navigatrice ? Je n'en sais rien. C'est tout simplement le premier qui m'est venu à l'esprit.

Maintenant, il va falloir que j'invente une vie à cette femme et, chose moins aisée, il va falloir que je lui attribue un visage.

Un nouveau look pour une autre vie. La transformation est en marche ! Je me rends chez le coiffeur et change radicalement de coupe. J'opte pour un carré court et une couleur teinte acajou. Je pousse la porte d'un opticien afin de me faire faire de grandes lunettes noires, qui couvriront une très grande partie de mon visage. J'investis aussi dans des lentilles marron, afin de changer la couleur de mes yeux, qui sont bleus. Je fais un détour par le *Casino Shop* afin d'acheter du fond de teint peau mat. J'ai la peau très claire, mon aspect sera plus du tout le même. En ce qui concerne ma tenue, c'est assez simple. Pour convenir au patron du resto, je vais dans une friperie et achète une jupe noire ras-la-moule, ainsi qu'un corsage noir, au décolleté des plus plongeants.

De retour chez moi, j'effectue ma mue, puis je me regarde dans un miroir, et là, j'ai un choc. Personne ne me reconnaîtra, car moi non plus, je n'arrive pas à me reconnaître. À présent, je ne suis plus Laurence Legros mais Isabelle Autissier.

La distance me séparant d'Alex commence à se réduire, puisque mon entretien d'embauche fut un succès. Inutile de vous dire qu'avec mes habits de pute, Hervé Richard, le patron du Pralin, m'a matée sur toutes les coutures. Mais ce ne fut qu'un mauvais quart d'heure à passer. De toute façon, c'était le prix à payer pour pouvoir me rapprocher d'Alex.

Cela fait maintenant plusieurs jours que je bosse au Pralin et je suis un peu déçue. Nos postes respectifs nous empêchent de faire connaissance. Moi, je suis flanquée derrière le bar et lui enchaîne les allers-retours entre la salle et la cuisine, nous nous adressons par conséquent jamais la parole. Le seul privilège que j'ai, c'est de pouvoir l'apercevoir entre deux poivrots que je sers. Il est là, en train de se mouvoir, un plateau à la main. Je ne me lasse pas de le regarder, mais ça ne me suffit pas, je préférerais que les choses aillent plus loin.

Un soir. Il faut que je tente quelque chose. Deux mamies viennent de s'asseoir à la table qui se trouve juste devant le bar. Je fonce vers elle, armée d'un post-it et d'un stylo que je trouve à côté de la caisse.

— Alors, Mesdames, vous voulez quoi ?

— On aimerait commencer pas des coquilles Saint-Jacques.

Je note rapidement leur commande sur le bout de papier, puis saute sur Alex, qui s'apprête à rentrer en cuisine avec un plateau. Je modifie ma voix, en la rendant un peu plus aiguë :

— Vu que le restaurant est archi-bondé et que le bar était désert, je me suis permis de prendre la commande de Mesdames pour te faire gagner du temps.

Je lui indique les deux femmes avec ma main. Lui donne délicatement le post-it.

— Tu es nouvelle dans le restaurant ?

— Oui, j'ai commencé lundi. D'ailleurs, je viens tout juste de m'installer à Paris pour mes études, et à vrai dire, je suis un peu perdue. Je ne connais pas grand monde...

— Je comprends, ce ne doit pas être facile pour toi. Tu finis à minuit, comme moi ?

— Oui.

— Si tu veux, reste un peu après la fermeture, on pourra faire connaissance.

Comme une lettre à la poste.

Il est à peine 21 heures. Les minutes qui nous séparent de minuit vont être longues, très longues...

Les derniers clients viennent de quitter le resto. Moi et Alex sommes assis à une table, l'un en face de l'autre. C'est très étrange de se retrouver seul dans un endroit qui, il y a encore quelques instants, grouillait de monde. Soudain, on a l'impression d'être sourd. Et l'éclairage qui remplit maintenant complètement l'espace crée une sensation très particulière.

Sans lui demander quoi que ce soit, j'ai pris l'initiative de lui servir un verre de vodka, un truc costaud

afin qu'il perde un peu pied. Quant à moi, je me suis versé de l'eau. Même couleur mais pas les mêmes effets.

— Moi, c'est Alex.

— Moi, Isabelle. Mais tu peux m'appeler Isa.

— Comme tu voudras, Isa. Donc, si je comprends bien, tu viens d'arriver sur Paris.

— Oui, je suis étudiante-stagiaire en arts plastiques. Et le rectorat m'a parachutée là où il y avait de la place, c'est-à-dire ici.

— Je vois.

— Et toi, tu fais quoi ? Tu es aussi étudiant ?

— Oui, en Master de droit. À Paris Dauphine.

— Tu vis seul ?

— Non, j'ai une petite amie. On vit en couple. Et toi ?

— Seule. Mon mec s'est barré. Pour une autre. Ma colocataire. Celle qui était ma sœur siamoise.

— Je vois.

— Je suis une paumée, Alex. Si j'ai atterri ici, c'est parce que ma sœur siamoise m'a foutue à la rue, pour emménager avec son Jules...

Je laisse mes larmes exploser. Ça fait du bien de vider son sac. Heureusement que mon maquillage est water-proof.

Il me tend un mouchoir en papier. J'ôte mon humidité avec le plus de délicatesse possible afin de ne pas altérer mon fond de teint.

— Je comprends, ça ne doit pas être facile à encaisser.

Je sens que ce que je viens de lui raconter le touche, il a reçu le signal de détresse que Isabelle vient de lui envoyer. Pourtant, Laurence se trouve exactement dans la même situation, mais pour elle, rien, aucune émotion.

— Maintenant, il faut que tu te montres forte, que tu arrives à tourner la page. Le plus vite possible. Et ne t'inquiète pas. Bientôt, tu rencontreras quelqu'un d'autre, digne de confiance. En attendant, je vais te donner mon 06. Comme ça, s'il y a quoi que soit, tu pourras m'appeler.

— Qu'est-ce que vous attendez, les deux tourtereaux, dites-vous que vous vous aimez !

Un ordre sorti de la voix roque de notre patron. Monsieur Richard vient à mon secours. Une aide aussi précieuse qu'inattendue.

Ces paroles mettent mal à l'aise Alex.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

Je profite de cette brèche pour me lancer. Je lui parle d'une voix douce, sans quitter un instant son regard. Je sais très bien ce que je vais lui raconter, j'ai préparé mon texte à l'avance. Le piège va se refermer.

— Regarde un peu ma gueule ! Des putes comme moi, ça court les rues ! Personne n'a envie de moi ! Si tu as envie de m'aider, ce n'est pas par hasard. Depuis que nous sommes assis à cette table, tes yeux ne savent pas mentir. Tu ressens quelque chose pour moi. De la compassion. Une envie irrationnelle de m'aider... pour faire simple, de l'amour. Sache que c'est réciproque.

— Alex, tu es un homme ! Il faut faire le premier pas, sinon tu finiras ta vie seul.

Il en rajoute une couche. Yes ! Alex perd pied.

— Le problème, c'est que je n'ai pas le droit de faire ça. Je regrette.

Il se lève pour prendre la fuite. Heureusement, le patron revient à la charge.

— Tu vois bien que cette gamine a besoin d'amour ! Je veux vous voir vous embrasser avant que vous ne partiez, sinon je baisse le rideau de fer, et je vous laisse enfermer dans mon restaurant jusqu'à demain matin.

Et là, Alex perd tout contrôle. Moi aussi.

Je me lève à mon tour, nous nous enlaçons. Quand il passe ses mains sur mon deux, je reçois une véritable décharge électrique. Nos visages sont à quelques centimètres, nos regards se noient l'un dans l'autre. Ses lèvres effleurent les miennes, son souffle se mélange au mien. Maintenant, nos bouches sont collées, rien ne semble pouvoir nous séparer. Nos langues se cherchent, se mêlent, s'enroulent... Cette danse linguale semble sans fin.

# Chapitre 17

« Tu as été cabossée par la vie. Ce soir, j'ai envie de t'aider à oublier, à passer à autre chose. Alors, je suis à toi. Tu peux me faire faire tout ce dont tu as envie. Je suis ton pantin. »

Nous sommes dans un chalet. Après le baiser, le baisodrôme ! Nous cherchions un hôtel où passer la nuit. Alex n'en connaissait pas, moi un seul. Alors nous nous sommes rendu Porte de la Chapelle, ce qui m'arrange puisque je trouve que cet endroit est traversé par un courant positif.

Je m'assois au bord du lit.

Je sors mon téléphone.

Ouvre l'application Lecteur audio.

Lance le tube Ghosts'n'Stuff, un tube du DJ canadien deadmau5.

Et actionne le mode haut-parleur.

*It's been so long, I've been out of my body with you*

*I feel alone, feel at home, feel like nothing is true...*

« Fais-moi un striptease »

Debout devant moi, il commence à déboutonner sa chemise en ondulant du bassin au rythme de la musique. Lorsque sa chemise est entièrement ouverte sur son torse, il la retire et la jette sensuellement par terre. Sur son torse bronzé, je peux déjà remarquer les premiers effets de ses séances de musculation. Des pectoraux naissants.

*Take it back when she knows that you're doing it right*

*'Cause everybody else knows what they're taking tonight*

Puis il retire ses chaussures et son pantalon. Il pose sa main sur son boxer.

« Ne te précipite pas, fait durer... »

Il se met à mimer un mouvement masturbatoire. Après un refrain nerveux, le rythme de la musique ralentit.

*But I just wanna play it right*

*We, we're gonna get there tonight*

*I just wanna take you down*

*We, we're gonna bring you 'round*

Il baisse lentement son caleçon, le jette au sol d'un geste élané.

Il est nu. Je me déshabille, afin d'être à l'égal de lui

Entre ses jambes, une érection est en train de naître.

Je me lève, m'approche de lui, le prends par la main.

« Maintenant, laisse-toi faire »

Je l'invite à s'allonger dans le lit, il m'obéit.

À présent, mon homme est à moi. Je me pose sur lui. Je fais doucement glisser en moi sa verge devenue

longue et dure. Afin de recevoir le maximum de plaisir de sa part, j'exerce d'habiles mouvements de bassin. Je m'aide de mes hanches, de mes fesses, de mes cuisses.

Alors, il déplace lentement son bras gauche et me caresse timidement le bas de mon dos avec quelques doigts.

Il se détend, prend de l'assurance. Ce sont maintenant ses deux mains qui parcourent tout mon corps. Elles marquent une pause sur mes hanches arrondies, les caressent, les enveloppent, se glissent en dessous d'elles, à la frontière de nos deux corps qui se trouvent toujours l'un contre l'autre. Je sens le plaisir de plus en plus monter en moi. La musique devient de plus en plus endiablée, les mouvements de va-et-vient qu'effectuent nos deux bassins s'accélèrent. Nous atteignons le Nirvana. Je sens sa semence se répandre au plus profond de mon corps. Il m'est impossible de contenir ma jouissance.

Je me réveille, il n'est plus là. Je regarde l'heure sur mon téléphone : 8 heures 34. Il est probablement parti rejoindre Charlotte. Chose loin d'être évidente pour lui, car il va maintenant falloir qu'il trouve une excuse pour lui expliquer pourquoi il a découché. Mais un autre problème va se poser à plus long terme. S'il est vraiment amoureux de moi, il va falloir qu'il largue Charlotte. Et là, ça risque d'être le crash du Boeing, car, tel que je la connais, mon ex-sœur siamoise est vraiment, vraiment très possessive.

Aujourd'hui, c'est samedi. Et le samedi, nous commençons tous les deux à 18 heures. Cela me fera deux heures de moins à attendre pour le revoir. La journée va me paraître déjà si longue...

# Chapitre 18

17 heures 55. Le restaurant est vide. J'attends derrière le bar. D'ici, je vois la vitrine dans son intégralité. Je distingue avec précision les gens qui passent dans la rue. Depuis ce point de vue panoramique, je guette l'arrivée d'Alex, il va se manifester d'un instant à l'autre...

Il pénètre dans la brasserie. Avance vers le bar. Se rapproche de plus en plus de moi. Il est amoureux de moi, je le sais. Il va me donner un baiser, je suis sûre qu'il va le faire...

Une gifle violente, à deux doigts de me perforer le tympan.

— Faut que tu te fasses interner, Laurence ! T'es vraiment une malade mentale ! Fous le camp tout de suite ou sinon j'appelle les flics ! Moi et Charlotte, nous ne voulons plus jamais te revoir, c'est compris ?

Mon sang ne fait qu'un tour. Je me retourne, saisis une bouteille, puis la fracasse contre son crâne. Il s'écroule. J'entends sa tête percuter violemment le sol, tout comme j'entends le bruit du verre volé en éclats. Le temps est à présent suspendu. Les secondes ne passent plus. Je suis paralysée.

Un certain temps me fut nécessaire pour constater pleinement l'horreur de mon geste. Je l'ai tué. Cela fait de moi une meurtrière.

Je décide de m'enfuir, de courir le plus vite que je peux, de m'éloigner le plus loin possible du lieu du massacre.

Où aller ? La première idée qui me vient en tête, c'est de me rendre dans un chalet Porte de la Chapelle. C'est dans ce refuge que j'attendrai que la police vienne me cueillir.

Au préalable, je fais un détour chez Flunch. Je prends une formule « buffet à volonté ». Je me sers, me ressers... jusqu'à l'épuisement de leur stock, ou presque. Je ne compte pas le nombre d'allers-retours que je fais à la zone des plats. Je ne me sens pas bien. Je n'ai pas trouvé d'autre solution que de noyer mon mal-être en me vengeant sur la nourriture. Des kilos de graisses en plus dans mon cul.

\*\*\*

— Bébé, ne t'inquiète pas ! Je sais que tu vas aimer ça.

Joseph se trouve dans mon dos, il est en train de me sodomiser.

Je suis vraiment une ordure. Une merde ambulante. Je viens de tuer quelqu'un, et je n'ai rien de trouver de mieux que de me bourrer et de baiser avec un mec qui a pratiquement le même âge que mon père.

Quand je suis arrivée dans le chalet, j'étais pommée, alors j'ai pensé à Joseph et je me suis dit qu'il pourrait me venir en aide. Je ne lui ai bien évidemment pas dit que je venais de tuer quelqu'un, je lui ai juste dit que mon mec m'avait giflée, et que j'étais actuellement en pleine détresse amoureuse.

Il a accepté de venir m'aider, mais je pensais pas du tout qu'il me secourrait de cette façon-là. Il est arrivé avec plusieurs bouteilles d'alcool, puis tout a été très vite. Nous avons picolé et maintenant, nous sommes en pleine partie de jambes en l'air.

Il s'agit de ma première expérience anale. À mon avis, c'est loin d'être le meilleur moment pour essayer ça. Son mouvement est mécanique. J'ai mal. Et c'est bien fait pour moi, car ai-je le droit de jouir après ce

que je viens de faire ?

## Chapitre 19

Je suis de retour chez mes darons pour les fêtes de fin d'année.

Comme depuis déjà plusieurs années, nous allons passer Noël en équipe réduite. Mes grands-parents sont tous sous la tombe. Le reste de la famille habite trop loin pour venir nous voir — ou à mon avis, ne souhaite pas nous voir, la distance étant un formidable prétexte. Alors nous ne serons que quatre : moi, ma sœur, et mes parents.

Pour les cadeaux, c'est assez simple. Ce sont tous les ans les mêmes. Mon père collectionne les bouteilles de whisky, ma mère les tasses et ma petite sœur les poupées Barbie. Quant à moi, je reçois de l'argent. Le cadeau le plus simple quand on ne sait pas quoi offrir.

Mon père ne me fait plus la tronche, contrairement à la dernière fois que je l'ai vu. Il a visiblement réussi à digérer le fait que j'abandonne le Japon. Je pense que c'est ma mère qui a réussi à lui faire avaler la pilule, puisque sans me l'avouer, elle est bien contente que je sois de retour en France. Elle peut me voir plus souvent, c'était dur pour elle de ne me voir qu'une seule fois par an.

— Tu es moche, comme ça ? Qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ?

J'entre dans la chambre de ma petite sœur. Elle joue à la poupée. Je m'assois à côté d'elle.

Après mon père et ma mère, elle est la troisième personne à me dire que je ressemble à rien. Et comme la vérité sort toujours de la bouche des enfants, la parole de Clémentine compte double. C'est sûr, ma couleur de cheveux ne me va pas trop, même pas du tout. L'acajou rouge profond jure avec mon teint de lune. Ça me fait une toute petite tête. Qu'est-ce que je suis moche !

Pourquoi me suis-je mise dans un telle merde ? Aujourd'hui, quand je me regarde dans un miroir, je ne suis plus Laurence Legros mais Isabelle Autissier. Isabelle Autissier, la tueuse.

Je ne me suis bien sûr pas venter de mes exploits auprès de mes parents, sinon mon père aurait fait une crise cardiaque. De toute façon, ils l'apprendront bien assez tôt. Je suis actuellement en sursis, la police peut débouler à tout instant. Il faut que je savoure dans la mesure du possible ce Noël, puisqu'il s'agit du dernier en famille avant un longue série en prison.

Laurence Legros, la femme aux deux visages. Un jour, je passerai dans *Faites entrer l'accusé*. Quelle gloire !

Ma culpabilité m'écrase comme une chape de plomb. Je fonds en larmes.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, grande sœur ?

Je fouille dans la boîte de poupées qui se trouve à côté de moi et sors Ken.

— Imagine que Barbie tue Ken. Qu'est-ce que tu ferais si tu étais à la place de Barbie.

— Eh bien, j'irai voir la police et je dirais aux policiers que c'est moi qui l'ai tué. Mais Barbie, elle est gentille, ce n'est pas possible qu'elle ait tué quelqu'un.

— C'est vrai qu'elle est gentille, mais l'amour rend inconscient. Et Barbie aussi est inconsciente quand elle est amoureuse. Tu comprendras ça quand tu seras grande.

Clémentine a raison. Il faut que je me rende à la police. Que je paie pour ce que j'ai fait. Mais j'ai envie de commencer par appeler Charlotte, pour lui dire que je suis une merde, que je suis pleinement responsable de mes actes.

Afin de m'isoler, je me rends dans les toilettes. Une cabine téléphonique improvisée.

Je compose le numéro de Charlotte, qui me répond tout de suite

— Laurence ? Je suppose que tu appelles pour Alex ? Eh ben, ce n'est pas trop tôt de s'inquiéter pour lui ! Tu aurais très bien pu le tuer. Tu as eu de la chance, ce sont ses genoux qui ont morflé. Les deux rotules cassées. Six semaines à marcher avec des béquilles, sans compter la rééducation derrière. Il voulait porter plainte, mais c'est moi qui lui en ai dissuadé. Tu devrais me remercier.

— Merci.

— Bah plutôt. Juste un conseil, tiens-toi très très éloignée de nous, car si Alex te croisait, je ne sais pas ce qu'il se passerait.

— Merci. Encore une fois, merci.

Grand ouf de soulagement. Pour le coup, j'ai eu une chance inouïe.

Je me dis que je dois quand même avoir une bonne étoile là-haut.

*Tiens-toi très très éloignée de nous.* Ne vous inquiétez pas, Alex et Charlotte, nous ne risquons pas de nous croiser. Puisque je vais partir à l'autre bout de la Terre. Vu que personne ne veut de moi sur Paris, eh bien, je vais retourner à Tokyo. Là-bas, il y aura au moins une heureuse. Hujito. Personne non plus ne veut d'elle. Lors d'un exposé à faire en binôme, nous étions les deux seules étudiantes dont personne ne voulait travailler avec, c'est comme ça que nous nous sommes rencontrées.

Au niveau du calendrier universitaire, ça ne posera pas trop de problèmes. Je ferai ma rentrée au mois de février, pour finir l'année en janvier N+1. Il n'y aura juste qu'un semestre de décalage.

Et puis, il y aura aussi quelqu'un qui sera content. Mon père. Malgré tous les efforts de ma mère, il n'a pas encore complètement digérer le fait que j'abandonne le Japon.

Le seul souci avec Hujito, c'est la barrière de la langue. Nous échangeons en anglais. Contrairement à moi dont la maîtrise de la langue de Shakespeare est plus qu'approximative, son anglais est impeccable. Cela nous impose des fois de faire de longues périphrases et de longs détours pour pouvoir réussir à se comprendre, mais nous y arrivons toujours.

Libre comme l'air.

J'efface de mon répertoire téléphonique les numéros de Charlotte et d'Alex.

Puis je compose celui de Hujito.

+81 3 69 54 78 14

Elle répond à la troisième sonnerie.

— Salut Hujito, c'est Lo qui t'appelle !

— *Moshimoshi*, Lo !

— J'ai une super bonne nouvelle à t'annoncer. Je reviens au Japon.

— Tu plaisantes ?

— Non, ma colocataire ne veut plus de moi. Je n'ai plus rien à faire sur Paris.

— Lo, sache que tu es pour moi comme le Messie, car on a un exposé à faire, et il faut que je trouve quelqu'un d'ici demain soir.

— Je veux bien travailler avec toi, mais à une condition. Que tu m'apprennes le japonais.

— *Haï.*

— Je suppose que ça veut dire oui ?

Je l'entends pouffer de rire de l'autre côté du téléphone.

— *Haï.*

— Je réserve tout de suite un billet d'avion et je serai là demain. D'ici là, j'ai une petite mission à te confier. J'aimerais que tu me retiennes trois nuits dans un hôtel bon marché, le temps de trouver une solution d'hébergement. Enfin, si ça ne te dérange pas.

— Non, aucun souci.

— Merci Hujito.

— À demain, Lo! me dit-elle en français, avec son accent très marqué.

— Comment dit-on « à demain » en japonais ?

— *Mata ashita.*

— *Mata ashita.*

\*\*\*

CDG, Terminal 2E.

*Tu es moche, comme ça ? Qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ?*

Ma petite sœur a raison.

Je suis arrivée un peu en avance à l'aéroport, alors j'en profite pour faire un saut chez le coiffeur.

Retour au fondamentaux.

Je redeviens blonde.

Mes cheveux se rallongent, avec la pose de rajouts.

Isabelle Autissier reste à Paris.

Laurence Legros s'envole.

**Tokyo**

## Chapitre 20

*Konnichiwa Tokyo !* Mon vol Air France arrive à l'aéroport de Narita. Il est environ 21 heures, heure locale, et la ville est plongée dans l'obscurité.

Arrivée dans l'aérogare, Hujito m'accueille avec un grand sourire.

— Heureuse de te revoir.

Ce sont ces premiers mots.

— Moi aussi, je suis contente d'être de retour ici. En fait, j'aime bien le Japon.

Comme toutes les Japonaises, Hujito est très coquette. Elle prête une grande attention à son apparence, de par ses habits et son maquillage. Je parcours son corps. Collant noir. Jupe drapée bleu marine. Veste courte noire, sous laquelle on peut entrevoir un chemisier avec des motifs floraux. Une tête toute blanche avec des yeux bridés. Elle est sûrement plus élégante que moi, avec mon jean baggy et mon K-way rose, cela me met franchement mal à l'aise.

Nous nous dirigeons vers un comptoir spécial pour visiteurs étrangers, afin d'effectuer les démarches nécessaires à l'entrée sur le territoire. Une jolie Japonaise nous accueille avec le sourire. Tout va très vite. Dix minutes à peine suffisent. L'efficacité japonaise commence dès l'arrivée à l'aéroport.

Afin de pouvoir rejoindre mon hôtel, j'en profite pour demander un billet pour le Skyline, le métro aérien ultra-moderne la mégapole de Tokyo.

Hujito, qui habite à l'autre bout de la ville ne m'accompagnera pas. Elle m'explique qu'elle voulait trouver une chambre plus proche de chez elle, mais qu'elle n'a pas réussi. Les hôtels sont archi-bondés sur Tokyo, et quand on s'y prend au dernier moment, on n'est pas en droit de faire les difficiles.

Hujito a pris le soin de me préparer un plan m'expliquant avec précision où se trouve l'hôtel. De plus, j'ai un bon sens de l'orientation, je devrais donc trouver l'adresse assez facilement.

Le Skyline s'élance dans le ciel tokyoïte. C'est parti pour une heure de trajet dans les méandres de la ville. Depuis les fenêtres, on aperçoit du noir perforé par une infinité de petits trous jaunes, les lumières de la ville.

Je descends à la station de métro Akihabara, celle que m'a indiquée Hujito. Avec mon gros sac de randonneur sur le dos, je rejoins l'hôtel à pied en trois minutes. Sur la façade du bâtiment, pas un seul panneau en anglais, juste de nombreuses enseignes multicolores incompréhensibles qui scintillent sous le crachin nippon. La foule d'idéogrammes qui se présente à moi n'a aucune signification, juste une beauté énigmatique de par leur dessin.

Extérieurement, la bâtisse en acier et en verre domine la circulation du haut de ses neuf étages. Cela me fait penser à un vulgaire immeuble de bureaux.

Vu la gueule de l'immeuble, je m'attends à être accueillie comme au baisodrôme. C'est-à-dire récupérer la clef de la chambre après avoir introduit sa Carte Bleue dans un automate parlant. Mais ce n'est pas du tout le cas. J'arrive à la réception, et je trouve assis derrière un grand comptoir un couple de Japonais. L'homme et la femme sont entourés d'une ribambelle d'appareils électroniques, de mini-écrans assurant le retour des caméras de surveillance. Un peu plus loin sur la droite, une télé diffuse les images d'un film d'action.

Je baragouine à l'homme assis derrière le comptoir quelques mots en anglais.

Il me remet une plaquette, le mode d'emploi... du capsule-hôtel !

J'avais demandé à Hujito de me réserver un hôtel bon marché, mais cela ne m'était pas venu à l'esprit qu'elle opterait pour ce mode d'hébergement, qui pour le coup est vraiment *low cost*. Je m'attendais à quelque chose d'un peu plus confortable.

Il va s'agir pour moi d'un baptême, puisque je n'ai jusqu'à présent encore jamais expérimenté ce type d'hébergement. Je n'en avais juste entendu vaguement parler.

Une cabine de pilotage de capsule spatiale. C'est la première chose à laquelle j'ai pensé lorsque j'ai vu le dessin de la capsule sur la brochure. Quelle chance ! Je vais passer la nuit dans un bijou technologique résumant à lui seul toute la modernité japonaise. Il risque d'y avoir des envieux !

Comme à la piscine, le réceptionniste me remet un bracelet numéroté en caoutchouc auquel pend une petite clef. 923. Le numéro de ma capsule.

Première règle : se déchausser. Je range mes chaussures dans une sorte de grand boîtier à chaussures collectif, juste à côté de la porte d'entrée. Par souci de propreté, les hôtes se déplacent pieds nus ou en chaussettes.

J'extirpe de mon sac de randonneur un pyjama. Mon bagage faisant la moitié de la taille de la capsule, je le donne à la femme du comptoir, qui le range sur une étagère derrière elle.

Je monte dans l'ascenseur. Le bâtiment fait dix étages. J'ignore à quel niveau où se trouve ma capsule. Le numéro commençant par neuf, je suppose qu'il s'agit du 9ème. En route pour le 9ème.

923 se trouve bien au 9ème étage. Ma déduction était la bonne.

Le choc ! En descendant de l'ascenseur, je tombe sur un étroit couloir. Du sol jusqu'au plafond, les capsules forment un mur d'une hauteur de trois boîtiers rectangulaires empilés. On accède aux capsules du haut à l'aide d'une petite échelle. Chaque capsule mesure 80 centimètres de haut, 80 centimètres de large, et environ 2 mètres de profondeur.

Côté intimité, c'est plus que rudimentaire. Car il n'y pas de porte. Seul un store en bambou assure la séparation entre la « chambre » et le couloir. Le bambou est le seul matériau naturel, puisque le reste de l'habitable est en plastique. Ma capsule se trouve au niveau du sol : facile d'y entrer, je me baisse et y pénètre à quatre pattes, comme un chien dans sa niche. Ouaf ! Ouaf ! À l'intérieur de l'habitable, impossible de se mettre debout, ni même en position du lotus pour méditer. Allongée, Perdita ! C'est un ordre ! Je reste étendue sur le dos à contempler la beauté des lieux. Mon corps repose sur un matelas de quelques centimètres d'épaisseur, guère plus confortable qu'une planche en bois. Ma tête est allongée sur une sorte d'oreiller couvert d'un tissu en coton et rempli de boulettes en je-ne-sais-quoi. Probablement un matériau révolutionnaire inventé par les cerveaux du Soleil Levant.

Maintenant, il va falloir dormir. Ou en tous ça, essayer de dormir.

J'ai de la chance, je ne suis pas claustrophobe.

Niche à chien ou casier pour poules élevés en batteries. Ou encore mort-vivant coincé dans un tiroir de morgue. Je ne sais pas vraiment dans quel endroit je me trouve. En tout cas, appeler ça une chambre d'hôtel serait une très grossière erreur de vocabulaire. Merci Hujito pour cette expérience unique !

La seule ouverture sur le monde extérieur est un petit écran de neuf pouces encastré dans le plafond qui diffuse des chaînes nippones... et parfois friponnes ! En l'échange de quelques yens, il est possible de voir du porno made in Japan. J'ai passé une année au Japon et d'ailleurs, je n'ai jamais eu la curiosité de regarder comment jouissaient les Japonaises. Il faudra qu'un jour je me renseigne, mais pas ce soir. Mater ça sur un écran d'une si petite taille ne me tente pas trop.

Ici, il n'y a pas de chambre double. Les ébats érotiques sont proscrits. Vous pouvez vous adonner aux plaisirs solitaires, et encore, il faut veiller à la promiscuité.

6 heures 34. Tokyo est déjà bien réveillée. Je décide de décamper. J'ai très mal dormi. À vrai dire, je ne sais même pas si j'ai fermé l'œil une seule fois dans la nuit. Aujourd'hui, je me mets en quête d'un hébergement « durable ». Je n'ai pas envie de passer une deuxième nuit enfermée dans un cercueil — si Dieu le veut, j'aimerais vivre encore quelques années. Malheureusement, je suis consciente que la tâche va être difficile. Nous sommes en milieu d'années. L'auberge de jeunesse où j'étais l'an dernier affiche complet. Ce n'est pas gagné.

Je reprends le Skyline, cette fois-ci dans l'autre sens. Avec Hujito, nous nous sommes fixé comme point de rassemblement la station de métro desservant l'université. Elle va m'aider dans ma prospection.

Le train file en direction de la fac. Sur mon chemin, pas de verdure, peu d'espaces vierges, juste la ville qui se déroule sous mes yeux. Dans cet enchevêtrement anarchique de poteaux électriques, de voies de chemin de fer, de complexes industriels et d'habitations, le train arrive à se frayer un passage étroit, cela revêt de l'exploit. Et il y a aussi sur les trottoirs, les gens, par centaines, par milliers qui marchent, se croisent et s'entrecroisent, sans s'apercevoir.

Et puis, au détour d'un virage, j'aperçois au loin la Tour de Tokyo. Tout comme Paris, la capitale nipponne a son pénis.

Je n'ai rien mangé depuis mon arrivée à l'aéroport, hier soir. Alors, je décide de faire un détour chez McDo. Je commande un McMuffin Bacon & Egg, des pancakes et un café. En quelques minutes, tout se retrouve dans mon estomac.

Je me sens mieux.

Quoi de plus réconfortant que de manger quelque chose qui a le même goût dans toutes les villes du monde ?

— Tu as bien dormi ?

— Oui, ç'a été, mens-je à Hujito.

# Chapitre 21

Comme je m'en étais douté, nous avons fait chou blanc dans notre recherche d'appartement. Trop cher, trop éloigné de la fac, trop loin des commerces. Je n'ai rien trouvé qui correspondait pleinement à mes critères. Nous sommes en plein milieu d'année, rien d'étonnant à cela.

Il me faut une solution dans l'immédiat. Il n'est pas question d'attendre une journée de plus, le temps que Stéphane Plaza se déplace au Japon. Alors, Hujito m'a proposé de m'héberger provisoirement chez elle. Elle me prêtera le canapé du salon — un convertible —, ce sera toujours mieux qu'une niche à chien.

— Voilà mon chez moi !

J'entre dans son appartement. Je suis impressionnée par la taille des lieux. La porte d'entrée débouche sur un salon énorme qui paraît bien vide. Un canapé orange, sur lequel je dormirai. Une table basse blanche. Un meuble télé blanc, avec un écran Sony 103 cm posé dessus. C'est tout. Côté déco, de la peinture noire au sol, et de la toile de verre blanche sur les murs. Au fond du mur, une grande baie vitrée donne sur un immeuble.

Son appartement se trouve en plein centre de Tokyo, le prix du loyer doit coûter une bagatelle. Mais son père doit avoir les moyens. J'ai cru comprendre qu'il avait de hautes responsabilités dans une raffinerie pétrolière située au sud-est de l'archipel, dans le Japon de l'endroit.

\*\*\*

Mes recherches d'appartement s'enlisent. Cela fait maintenant plusieurs semaines que je cherche et que je ne trouve rien. En attendant, je squatte le canapé de Hujito, sous sa bienveillance.

D'ailleurs, des liens sont en train de se tisser entre nous deux, et vu qu'elle a un grand appartement, je me dis que je pourrais très bien devenir sa colocataire « titulaire ». Mais à mon avis, il est encore un peu trop tôt avant de lui formuler ma demande. Il faut attendre que nous soyons davantage soudées avant de le faire.

Hujito a remis en cause mes préjugés sur la nourriture nipponne. À vrai dire, mes connaissances en cuisine japonaise étaient très limitées. Voire inexistantes. Elles se cantonnaient aux plats proposés par le self de l'université. De la bouffe industrielle, sans saveurs.

Hujito m'initie aux plats typiquement Japonnais, cuisinés par elle. Et ça n'a absolument rien à voir !

Voici mon top 3 :

Médaille de bronze. L'*agedashi* tofu, un tofu soyeux ferme coupé en cube, puis enveloppé dans de la féculé de pomme terre et frit dans de l'huile. Ensuite, il est déposé dans de la sauce à base de *dashi*, de soja *shoyu* et de *mirin*.

Médaille d'argent. Le *tamagoyaki*, une omelette sucrée roulée sur elle-même grâce à une poêle carrée appelée *makiyaki nabe*. Il se mange froid ou tiède.

Et enfin, médaille d'or. Le *sakura mochi*, une petite pâtisserie traditionnelle composée d'un *mochi* — boule de riz gluante — rose sucré fourré à la pâte de haricots rouges *anko*. Il est entouré d'une feuille de cerisier de *sakura* légèrement salée.

Je me suis aussi mis à l'apprentissage du Japonais. C'est Hujito qui me donne des cours. Semaine après semaine, je fais d'énormes progrès, et Hujito est contente, car maintenant, on peut avoir ensemble un embryon de conversation dans sa langue natale.

## Chapitre 22

Premier avril.

— Je vais te faire une surprise, me dit Hujito, qui essaie de garder son sérieux, malgré son irréductible envie de rire.

Quel genre de poisson d'avril va-t-elle me faire ? Je suis impatiente le découvrir.

— Suis moi !

— On va où ?

Elle fait chut en posant son index sur les lèvres. Elle me prend par la main pour que je la suive. J'ignore complètement où nous allons.

\*\*\*

Trois pénis énormes, de dix mètres de long chacun. Debout. En érection. Un en bronze. Un en bois. Et un autre, peint en rose.

Après une heure de train et deux correspondances, c'est la première chose qui nous perfore les yeux une fois franchies les portes de la gare de Kawasaki Daiichi. Nous arrivons sur une grande place pavée, sur laquelle le soleil se reflète, et ses « sexes d'homme » se trouvent à une cinquantaine de mètres de nous. Chacun d'entre eux est posé sur un palanquin, prêt à défiler.

— C'est le Kanamara Matsuri, m'informe-t-elle, sourire aux lèvres.

— C'est quoi le kamana... le kamananarasuri ?

Mes problèmes d'élocution la font rire.

— Non, le Kanamara Matsuri. Appelle ça le festival du pénis de fer si tu préfères...

— Le festival de quoi ?

— Du pénis de fer !

Elle me regarde avec un énorme sourire, puis reprend :

— Je vais t'expliquer. Une légende ancienne raconte qu'un démon eut l'idée de se cacher dans le vagin d'une prostituée. Il s'amusait à mordre les pénis qui entraient en elle. Alors un jour, un forgeron eut l'idée de façonner un pénis de fer afin de détruire les dents du démon et de mettre fin à la malédiction. C'est ainsi que, depuis lors, nous célébrons tous les ans le Kanamara Matsuri, ici à Kawasaki.

Des pénis, encore des pénis et rien que des pénis. Voilà à peu près ce qui résume cette fête.

Nous obliquons sur la gauche et nous engageons dans une rue noire de monde. Nous nous retrouverons soudain dans une sorte de foire. De chaque côté de la voie, des stands sont installés. Sont en vente une myriade de souvenirs qui ont tous pour point commun une représentation du sexe masculin. Stylo. Bougies. Sculpture sur bois, sur radis. Chocolats. Jouets pour adultes. Ou encore sucettes.

Hujito flashe pour une paire de lunettes avec attaché dessus, un nez en caoutchouc rose en forme de pénis. Elle fonce vers le stand et en achète deux. J'éprouve une certaine réticence avant de chausser les lunettes, mais je me dis : « Arrête d'être coincée, Laurence ! Tu as fait pire que ça ! » Alors, tout comme Hujito, je mets mes lunettes et, en pouffant de rire, nous nous lançons dans une séance de selfies débridés.

La présence de nombreux enfants m'interpelle. Ce festival ne me semble pas des plus adaptés. J'en touche mot à Hujito. Elle me rassure aussitôt en me disant qu'il ne s'agit en aucun cas d'un festival à caractère sexuel mais avant tout un festival pour célébrer la fertilité et permettre aux familles d'avoir plus d'enfants.

Et puis vient l'heure du défilé, le point d'orgue du festival. Les pénis géants, soulevés par des hommes déguisés, se faufilent dans la foule.

## Chapitre 23

Aux alentours de minuit. Quelqu'un entre dans l'appartement, c'est Hujito. Il lui arrive de temps en temps de donner des cours de Japonais le soir, c'est pour cela qu'elle revient tard. En temps ordinaire, j'attends son retour pour me coucher, mais aujourd'hui, j'ai chopé un sacré rhume. Impossible de tenir jusqu'à minuit. Pensant que je dors, elle n'allume pas la lumière afin de ne pas me réveiller.

— Tu peux allumer, lui dis-je. Je ne dors pas. Il ne manquerait plus que tu te casses la binette.

Je me lève pour l'accueillir, je porte une nuisette blanche assez légère.

Hujito, toujours très élégante, est habillée tout en noir. Jupe courte s'arrêtant à la moitié de la cuisse. Veste tailleur.

Ce soir, quelque chose de très étrange est en train de se produire.

Cela fait quatre mois que je vis avec elle, et pour la première fois, mon inconscient s'exprime.

Ma raison m'a jusque présent empêchée de constater ce qui est une évidence.

Cette fille n'est pas qu'une simple amie, non, cette jeune femme m'attire.

Les mots sont difficiles à prononcer, mais je crois bien que je suis amoureuse d'elle.

Je ne veux plus me cacher derrière un mur, ni m'empêcher de la contempler.

Alors, je la regarde avec des yeux coquins, la dévisage du regard et porte mes yeux sur l'ouverture de son chemisier. Un plongeant joli et profond. Je constate que mon entrejambes commence à devenir humide. Le désir monte en moi.

J'ai envie d'aller plus loin avec elle. Je lui fais comprendre que depuis le jour où j'ai décidé de revenir au Japon, mon inconscient avait compris que je la désirais.

Elle ne me repousse pas.

J'en déduis qu'elle aussi, elle aime les femmes.

Que de temps de perdu ! Quatre mois !

Elle ôte sa veste, la jette sur le lit.

Je m'approche d'elle. Ma main droite caresse son dos, atteint sa nuque, passe dans ses jolis cheveux bruns. Un baiser furtif vient se poser sur cette nuque. Mes doigts effleurent maintenant ses cuisses dénudées, elle pousse un petit gémissement à peine audible. Mes yeux se fixent sur les siens et nous échangeons un premier baiser, tendre et délicat. Puis d'autres baisers plus intenses, plus longs, plus passionnés se succèdent sur un rythme effréné. Nos mains se déchaînent sur nos corps, pétrissant nos poitrines, caressant nos cuisses, les remontant pour atteindre nos intimités. Elle me procure davantage de plaisir que celui dont je suis en mesure de lui en rendre. Car ses vêtements sont pour moi un obstacle. Elle, elle peut passer ses mains sous ma nuisette, ses doigts agiles sont en contact direct avec ma chair, ils peuvent actionner sans aucune difficulté mon bouton du désir...

Un spasme. Je sursaute. Hujito ? Où est-elle ? Elle a disparu ! Je regarde autour de moi. Non, il n'y a personne. La pièce est placée dans la pénombre. Il n'y a pas de volets, ce sont des stores qui font office de fermetures. On voit tout autour une sorte de cadre en lumière blanche, généré par l'éclairage de la rue. Un peu comme si des fantômes s'apprêtaient à entrer dans l'appartement.

Le radio réveil à cristaux liquides rouges indique 0 : 32. Le calme plat règne en maître dans

l'appartement. Hujito ne donnait pas de cours ce soir-là. Elle se trouve dans la pièce d'à côté, bien sagement allongée dans son lit, en train de dormir.

Une fois mes esprits totalement retrouvés, je me rends compte rapidement que je viens de faire un rêve chelou, et qui me met bien dans l'embarras.

Mon inconscient vient de s'exprimer, et à présent, rien ne sera plus jamais pareil.

À partir de demain matin, quand Hujito se lèvera, il ne me sera plus jamais possible de la regarder de la même façon.

Il faut que je réussisse à assumer mon homosexualité, que je me montre suffisamment forte pour pouvoir la dévoiler au grand jour.

Il va aussi falloir que je me prépare à la réaction des mes parents, et surtout à celle de mon père quand il apprendra que je suis gouine et qu'il me dira : « Tu n'es plus ma fille ! ».

En conclusion, il faut que je n'ai plus peur de personne.

Maintenant, il va falloir que je réussisse à convaincre Hujito de m'aimer, et cela risque d'être un tout petit peu plus difficile que dans mon rêve.

Surtout qu'elle semble plutôt attirer par les hommes. Se rendre dans un festival où il y a des pénis partout est quand même la preuve d'un grand intérêt pour le sexe fort.

Je ne sais pas du tout comment m'y prendre.

J'ai besoin d'être aidé.

Pourquoi la vie est-elle aussi compliquée ?

\*\*\*

— Madame Hautois, je vous remercie d'avoir accepté cette consultation par Skype.

— Vous n'avez pas à me remercier. C'est moi qui vous suis, c'est tout à fait légitime que je m'occupe de vous. Le contraire serait aberrant. A l'heure actuelle, avec les nouveaux moyens de communication, la distance n'existe plus. (Court silence.) Donc, si j'ai bien compris votre mail, vous me dites que vous avez coupé les ponts avec Charlotte et Alex et vous vous êtes réfugiée au Japon, c'est bien ça ?

— Tout à fait ! J'ai appliqué votre précepte. Le dialogue. Quand je lui ai dit que je l'aimais, il y a un clash. Il m'a dit qu'il ne voulait plus jamais me revoir.

— Au moins, vous savez à quoi vous en tenir, mais c'est vrai que sa réaction est peut-être un peu excessive. (Court silence.) Et donc, de ce pas, vous vous êtes réfugié chez une amie au Japon...

— Oui, auprès d'une fille comme quoi. Une âme dont personne ne veut. Mais, il y a un souci : je crois que je suis en train de tomber amoureuse d'elle. Et je suis loin d'être certain qu'elle aime les femmes.

— Je vois. Une nouvelle fois, le dialogue... Essayez de lui exprimer vos sentiments...

— Oui, mais j'ai peur de précipiter les choses. Je n'ai pas envie de la perdre...

— Rassurez-moi, il y a quand même de la complicité entre vous, il vous arrive de faire des choses ensemble...

— Oui, on partage tout ou presque.

— À ce moment-là, prenez le temps de l'observer, de disséquer son comportement, d'analyser le

moins de ses gestes, ce afin de pouvoir peser vos mots le jour où vous vous sentirez prête à déclarer votre flamme. Le dialogue, ce ne sont pas forcément des mots. Ce sont aussi des mouvements, des expressions du visage. Le dialogue. Toujours lui. Sous toutes ses formes. Il est la clef de tout.

## Chapitre 24

Aujourd'hui sera une journée à marquer d'une pierre blanche. C'est la première fois depuis que je suis au Japon — année dernière comprise — que je converse par Skype avec mes parents. Il faut dire que ces derniers ne sont pas du tout branchés nouvelles technologies.

— Une nouvelle fois, je suis content que tu aies décidé de retourner au Japon, me complimente mon père.

Papa a le sourire aux lèvres. Il est content que sa fille soit rentrée dans le rang. Et moi aussi, je suis heureuse d'être retournée au Japon. Aucun nuage à l'horizon pour la famille Legros.

— Tu avais raison. J'ai fait une grosse connerie en voulant abonner le Japon. J'aurais dû t'écouter davantage. Mais bon, cette erreur va être réparée, c'est ça l'essentiel.

— Heureux que tu t'en sois rendu compte quand il était encore possible de faire marche arrière, me fait mon père. Car tu joues quand même ton avenir. Tu as la chance de faire des études dans une grande université, d'avoir un bon métier derrière, ç'aurait vraiment été dommage de tout gâcher. Encore une fois, je suis fier de ta décision.

Mon père s'empare de la webcam et la tourne sur la gauche afin que je puisse voir ma mère, qui entame la conversation avec moi :

— Alors, ça se passe bien au Japon ?

— Comme je te l'ai expliqué, j'ai monté une coloc' avec une amie que je me suis fait à la fac. Une Japonaise. On s'entend à merveille.

— Sinon, les cours, ça se passe bien ?

— Oui, tout se passe à merveille. Les profs sont sympas, les cours sont super-intéressants. En ce qui concerne la barrière de la langue, j'avoue que l'année dernière, j'ai fait preuve de mauvaise volonté. Car quand on s'y met sérieusement, le Japonais, ça s'apprend facilement.

— Tant mieux pour toi.

— D'ailleurs, par la suite, c'est pas impossible que je reste au Japon pour travailler. Car il y a quand même des opportunités d'emploi qui n'ont rien à voir avec celles que l'on peut trouver en France.

Tout d'un coup, elle me regarde d'un sale œil. Ne voir pratiquement plus jamais sa fille, une chose difficilement envisageable pour elle. Pourtant, il faudra qu'elle s'y fasse.

La caméra bouge à nouveau, elle vole.

— Clémentine !

— Laurence ! Tes cheveux sont redevenus comme avant, ils se sont rallongés !

— Oui, tu avais raison. Avec les cheveux acajou, je ne ressemblais à rien.

— Quand est-ce que tu viens jouer avec moi ?

— Bientôt ! Dis de ma part à Barbie et Ken que je viendrais leur rendre visite début Juillet.

— D'accord.

## Chapitre 25

*Prenez le temps de l'observer, de disséquer son comportement, d'analyser le moindre de ses gestes.* Pour mieux la cerner, il faut que je la vois en permanence. Y compris dans les lieux où je n'ai pas accès, comme sa chambre et la salle de bains. Alors, j'ai décidé de truffier notre chez-nous de caméras. J'ai acheté un stock de GoPro, qu'il m'a été assez facile de dissimuler vu que l'appartement possède un faux plafond. Pour sa chambre, j'ai opté pour une caméra infrarouge afin de pouvoir l'observer la nuit dans son lit.

Les vidéos vont me permettre de mieux la connaître de jour en jour. Aujourd'hui, j'en suis à ma deuxième journée de captation et je viens de découvrir quelque chose de particulièrement intéressant : c'était hier soir alors qu'elle se trouvait sous la douche. Avec ma caméra, je l'ai prise en flagrant délit d'onanisme. Je me repasse le film afin de pouvoir disséquer chacun de ses gestes.

Sous l'eau ruisselante, Hujito s'agitait. Son gant de toilette parcourait tout son corps, avec comme points de passages ses cuisses fuselées, son ventre plat, ses fesses presque inexistantes et ses petits seins. Puis elle posa l'un de ses pieds sur le petit tabouret qui servait à s'asseoir dans la douche. Elle écarta les cuisses et se lava l'entrejambes avec une petite éponge. L'humidité ambiante m'empêche d'observer avec précision ses mouvements, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle prit énormément de temps pour laver cette partie du corps. Malgré le bruit de l'eau, on entend très clairement de petits bruits aigus. Elle était en train de jouir. À un moment, elle saisit le pommeau de douche et en dirigea le jet puissant sur ses parties sensibles. Elle resta dans cette position pendant au moins cinq bonnes minutes, ses petits cris ne cessaient de s'intensifier.

Les jours passent, et la seule chose que je constate, c'est qu'elle se masturbe beaucoup. Par exemple, la caméra infrarouge me révèle que chaque soir avant de s'endormir, elle passe plusieurs heures dans son lit à jouer avec des godemichets. Visiblement, chez elle, il y a un grave déficit sentimental à combler. J'ai une solution à lui proposer. Elle s'appelle Moi.

\*\*\*

— J'ai fait comme vous m'avez dit. J'ai pris le temps de l'observer, et j'ai découvert qu'elle se masturbait beaucoup. C'est un peu comme si avoir une vie sexuelle avec quelqu'un ne l'intéressait pas. C'est très étrange de dire ça, mais on dirait qu'elle se suffit à elle-même.

L'internet ne passe pas très bien aujourd'hui. Sur mon écran d'ordinateur, Madame Hautois ressemble à une bouillie de pixels.

— Non, il ne faut pas dire ça. Deux raisons peuvent expliquer son autosexualité. Soit elle n'a aucune expérience, car elle n'a pas encore trouvé la bonne personne. Ou alors, elle a eu une mauvaise expérience, et elle n'a pas réussi à la surmonter, ce qui expliquerait son refuge dans l'onanisme.

— Et comment je peux faire pour la faire « évoluer » sur cette question-là ?

Je l'entends souffler dans le micro. Visiblement, elle semble être un peu à court d'arguments. C'est première fois que je la vois lutter pour trouver une solution à mon problème.

— Écoutez, l'idéal pour résoudre ce genre de blocage, ce serait d'avoir la personne en face... Moi, le

seul conseil que je puisse vous donner, c'est d'essayer d'aborder le sujet, bien que visiblement, ce soit assez tabou. Ce que vous pouvez faire, c'est de commencer par sonder son passé. Vous trouverez peut-être les rails qui vous conduiront à la question. Le dialogue, encore lui. Il est la clef de tout.

\*\*\*

*Commencez du moins par sonder son passé.* J'ai appris qu'elle a eu une enfance douloureuse, puisqu'elle a perdu sa mère à l'âge de quatre ans, celle-ci est décédée d'un cancer généralisé. Elle a donc été élevée seule par son père. Quand je l'interroge sur ses amours passés, elle fait mine de ne pas comprendre mon anglais, et s'empresse de changer de sujet. Ses antécédents sentimentaux demeurent un mystère.

## Chapitre 26

Quelque chose me surprend. Hujito s'absente maintenant pratiquement tous les soirs pour donner des cours de Japonais. Elle part vers 20 heures pour revenir aux alentours de minuit. Il y a quelques semaines, ce n'était qu'un seul soir par semaine — généralement le mardi soir — qu'elle m'était ses compétences linguistiques à disposition. Un tel changement m'étonne, car elle est loin d'avoir besoin de travailler pour pouvoir financer ses études. Elle est fille unique et son père touche un confortable salaire, ce dernier peut très bien la soutenir financièrement. L'explication est peut-être à chercher de ce côté, dans les relations qu'entretient Hujito avec son papa. Peut-être y a-t-il eu une brouille entre eux deux, et qu'il a décidé de couper la vanne d'alimentation ? Cela expliquerait pourquoi aujourd'hui, elle est obligée de travailler.

\*\*\*

Un samedi matin, aux alentours de 10 heures.

Hujito n'est toujours pas levée. Ce n'est pas dans ses habitudes de faire la grasse matinée. En règle générale, elle met tous les jours le pied par terre vers 7 heures, y compris le week-end.

Que se passe-t-il ? Est-elle malade ?

Je me permets de m'introduire dans sa chambre afin de m'assurer que tout va bien.

— Hujito ! Tu as décidé de ne pas te lever aujourd'hui ?

Je m'approche du lit.

Je constate que je viens de parler dans le vide, car il n'y a personne sous la couette.

Son lit n'est pas défait.

Hujito n'est pas là.

Elle n'a pas passé la nuit ici.

Elle n'est probablement jamais revenue de son cours d'hier soir.

Je regarde beaucoup d'émission de faits divers, dans la veine de « Faites entrer l'accusé », et c'est peut-être ça qui me rend un peu parano. Mais je me suis toujours dit qu'en se rendant chez n'importe qui à des heures si tardives, elle finirait par avoir des problèmes.

Aurait-elle fait une mauvaise rencontre ? Chez quelqu'un ? Sur son trajet ?

En tout cas, il n'y a pas une seconde à perdre. Je décide de partir à sa recherche sans plus tarder.

Dans sa chambre, il y a un tableau en liège où sont punaisées dessus des photos d'elle. On peut la voir seule, en compagnie de son père, ou encore fondue dans la masse des autres élèves de sa classe.

Je décroche une photo sur laquelle elle apparaît en grand plan, et je l'embarque avec moi.

Je sors de son appartement, qui débouche sur une rue commerçante.

Mon idée est de parcourir les échoppes, afin de demander aux gérants s'ils n'ont pas aperçu Hujito hier soir. Dans cette rue, les commerces ressemblent plus à des étals de marché qu'à de vrais magasins. Orange, jaune, bleu... les stores des boutiques forment un kaléidoscope de couleurs aussi magnifique que

déroutant. On peut également sentir l'odeur de bouffe. Une addition de toutes les spécialités japonaises en train de cuire. Cela nous rappelle que midi est dans seulement deux heures. Mais je ne suis là ni pour admirer le paysage, ni pour penser à me remplir le ventre. Mon but est de réussir à mettre la main sur Hujito, le plus vite possible.

Je zigzague dans la rue afin de montrer la photo de Hujito à tous les marchands de la rue. Avec mon anglais approximatif, j'essaie de leur expliquer la situation, s'ils ont vu passer Hujito aux alentours de 20 heures, ou bien alors, vers minuit. Tous me font « non » en battant la tête.

Changement de stratégie. Telle une chienne affolée, je saute maintenant sur tous les passants, afin de leur poser la même question. À chaque fois, la réponse est non.

J'arrive à un carrefour, au bout de la rue commerçante. Plus loin, plus de magasins, mais des immeubles modernes, aux vitres teintées. Je regarde à droite. Dans la rue transversale, il y a encore quelques boutiques traditionnelles, je tente ma chance.

C'est le témoignage d'un marchand de spécialités à base de poulet qui va faire avancer mon enquête. Depuis maintenant un mois, il aperçoit Hujito entrer dans l'immeuble d'en face chaque soir aux alentours de 20 heures. Et il est certain de l'avoir vu hier.

Je m'empresse aussitôt de traverser la rue, afin de pouvoir entrer dans le rectangle en verre de cinq étages et d'interroger les habitants.

Pour pouvoir accéder à la cage d'escalier, j'attends discrètement en bas de l'immeuble. J'emboîterai le pas à la première personne qui rentre. J'ai de la chance, je n'ai pas besoin de poiroter très longtemps.

Une fois dans la cage d'escalier, je monte en ascenseur jusqu'au cinquième. Je vais maintenant interroger les habitants un à un, en descendant les étages.

Y a-t-il des habitants dans cet immeuble ? Au cinquième, personne ne me répond.

Je tente ma chance au quatrième. Personne. Encore personne... Troisième porte, quelqu'un m'ouvre enfin. Un Japonais d'une cinquantaine années avec plus trop de cheveux sur la tête apparaît.

Je lui présente la photo de Hujito, tente de lui expliquer la situation avec mon anglais merdique. Visiblement, il ne parle pas un mot de la langue de Shakespeare, ce qui n'arrange pas les choses.

Il me parle, mais seulement en Japonais, je ne comprends donc absolument rien à ce qu'il raconte. Son monologue est interminable, et surtout, il cause de plus en plus vite. J'ai l'impression qu'il est en train de s'énerver. Visiblement, quelque chose le dérange, et j'ai bien peur que ce soit ma présence.

Alors je m'écarte de la porte, tourne les talons, et comme par magie, le silence.

Je poursuis ma prospection. Beaucoup d'appartements vides. Les rares personnes qui daignent m'ouvrir sont guère plus aimables que l'homme du quatrième. Et ceux qui sont anglophones sont incapables de me renseigner.

Arrivée au deuxième étage, je commence à désespérer.

Je sonne à une énième porte. Un jeune caucasien de vingt ans à peine m'ouvre. Il est torse nu, arbore une belle musculature. Il porte simplement un caleçon blanc Dim.

Je faufile mes yeux entre le jeune homme et l'huisserie pour voir comment est foutu l'appartement. Il s'agit d'une toute petite surface, une pièce unique. Côté déco, le monochrome règne en maître. Le sol, les murs, le plafond, tout est blanc.

Soudain, j'ai le souffle coupé. Au fond à gauche, j'aperçois un lit double avec qui dedans ? Hujito !

Je dégaine mon arme, mon fameux couteau à huîtres, et la pointe vers lui. Il fait aussitôt un pas en

arrière, et la peur inonde instantanément son regard.

— Tu l'as violée ? Hein, c'est ça ? Tu te l'es tapé ?

— Elle était consentante !

— menteur ! Tu te l'es tapé alors qu'elle ne le voulait pas. T'inquiète pas. Avec moi, tu paieras de tes actes. Jusqu'à ton dernier jour...

Hujito arrive, arborant un sourire radieux.

— Il n'a rien fait de mal. On a fait l'amour, juste parce que « *koi shiteru* » ! (Court silence durant lequel elle me jette un sourire plein de malice.) *Koi shiteru* ! Je suis amoureuse de lui, si tu préfères.

\*\*\*

Le visage de Hujito se transforme lentement en suie, il va falloir que je l'oublie. Dès que j'ai appris qu'elle avait un « copain », je suis retournée chez elle pour faire mes bagages. Je n'avais plus rien à faire dans cet appartement, alors j'ai trouvé refuge dans une valise, le temps de trouver mieux.

Finalement, je me dis que ce n'est pas si mal que ça le capsule-hôtel. Seule recroquevillée dans cette sorte de bulle, j'y vois comme une forme de retour aux sources. J'ai retrouvé la position fœtale que j'avais dans le ventre de ma maman, avec autour de moi, la poche des eaux.

La photo de Hujito est maintenant complètement partie en fumée, tout comme l'amour que j'avais pour elle. Je rentre aussitôt mon Zippo — les capsules doivent être équipées de détecteurs incendies, je n'ai pas envie de me retrouver dans un lave-linge.

Je fais à présent l'amer constat que ma vie sentimentale est un champ de ruines.

Charlotte s'est barré avec Alex.

Hujito ne veut pas de moi.

Et moi, je suis en route pour une destination inconnue.

À défaut d'avoir un avenir balisé, je me réfugie dans mon passé, et je suis en proie à la nostalgie d'un temps révolu.

Alex. Je n'ai jamais vraiment réussi à l'oublier.

En y réfléchissant bien, je me rends compte que Hujito n'a été qu'un casse-croûte pour moi. Elle m'a permis de me rassasier, de combler temporairement mon vide sentimental. Il n'y avait rien de bien gastronomique dans ce que je ressentais pour elle. Alex, lui, je l'aimais vraiment.

*Prenez le temps de l'observer, de disséquer son comportement, d'analyser le moindre de ses gestes.* J'ai mon ordinateur sous les yeux et je me repasse la vidéo d'Alex que j'avais réalisé à son insu lors de notre deuxième voyage Rennes. C'est la première fois que je la revois depuis mon arrivée à Tokyo, il y a maintenant quatre mois.

« Salut, ça va ? Tu as fait bon voyage ? »

« Alex ! J'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu ! »

« Ne restons pas là, avec tous les gens qui nous bouscule... »

« Oui, on a l'impression d'être au milieu d'un troupeau d'éléphants. »

Pause. Zoom sur son visage.

Non, je ne suis pas folle. En regardant attentivement son visage, je vois qu'il y a quelque chose dans ses yeux qui me prouve que je ne lui suis pas indifférente. Pour pouvoir le mettre dans son lit, Charlotte a dû réussir à l'envoûter, ce n'est pas possible autrement.

Ce qu'il y a de pire dans cette histoire, c'est que c'est grâce à moi qu'ils sont entrés en contact. (Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment trop su de quelle façon ils ont été amenés à se croiser, c'est pour ça que j'ai crû pendant très longtemps qu'il s'agissait d'une fâcheuse coïncidence, qu'il ne m'avait pas reconnue, que j'étais à la fois Clark Kent et Superman. L'histoire aurait pu être jolie, mais malheureusement, je n'ai rien d'un super-héros.)

Si elle n'avait pas été ma colocataire, je serais très probablement à cette heure-ci dans les bras d'Alex.

Une chose est sûre, je ne dirai jamais pardon à cette voleuse.

Alex. Toujours lui. J'ai envie de savoir ce qu'il devient, alors il me vient à l'idée de me connecter à sa page Facebook. Je l'ai chassé de ma liste d'amis par colère, juste avant mon départ pour Tokyo, je n'aurai donc accès qu'à la partie publique de son profil. Certainement peu d'informations, mais ce sera toujours ça à glaner.

Une photo de profil où il est en train d'échanger un baiser avec Charlotte. Cela me file la nausée.

Et la première chose qui apparaît sur son journal :

Le 27 avril, à 10:03. Alexandre Couturier est à Venise, avec Charlotte Legrand.

En dessous un plan Google, avec une petite punaise rose pointée sur le mot Venise.

Bah d'accord ! Comme ça, on se prend de petites vacances dans la Ville des Amoureux. C'est la meilleure !

Combien de temps faudra-t-il encore à Alex pour qu'il se rende compte que les sentiments que Charlotte à pour lui sont du toc ? Il faut qu'il comprenne que cette fille-là a jeté son grappin sur lui uniquement pour ne pas être seule, c'est tout.

Le 27 avril, c'est hier. Ils viennent tout juste d'arriver.

Je suis bien décidé à faire entendre raison à Alex.

Alors, je vais me rendre à Venise. Une fâcheuse coïncidence fera en sorte que nous nous trouvons au même endroit au même moment. Le trajet pour me rendre à Venise durera une journée, je serais donc là-bas dans deux jours.

Pour trouver leur hôtel, rien de plus simple.

Je me connecte au site TripAdvisor. Je classe les hôtels par ordre croissant de prix.

Vu que Charlotte est radine, il doit s'agir de l'un des premiers de la liste. Me reste plus qu'à appeler la réception de ces hôtels pour savoir s'il y a une chambre réservée au nom de Couturier ou de Legrand. Trois coup de fils me suffisent pour trouver leur établissement.

Je compte bien ramener Alex dans mes filets. Je ne m'appelle pas Charlotte, et s'il termine son escapade vénitienne à mes côtés, j'ai envie de lui offrir la Rolls Royce des hôtels, pas un truc low cost.

Je casse donc le nourrain et réserve une chambre pour après-demain au *Danieli*, l'un des plus luxueux hôtels de la Sérénissime. Toutes les plus grandes stars y ont séjourné.

Je choisis une suite de luxe. 400 euros la nuit, en plein cœur de Venise et avec vue sur la lagune. Oui, c'est hors de prix, mais ce ne sera que l'affaire d'une nuit. J'ai envie de lui montrer que l'argent, c'est fait pour être dépensé, qu'il faut s'accorder de temps en temps de petits plaisirs. La vraie vie, ce n'est pas de donner ses noisettes à l'écureuil, c'est de les manger.

Ne me reste plus qu'à réserver mes billets d'avion, et dès mon arrivée, je suis bien décidée à récupérer mon dû, il s'appelle Alex.

# Venise

## Chapitre 27

*Buongiorno Venezia !* 22 heures 45. La nuit est tombée sur Venise. Mon vaporetto fonce sur la lagune, avec dans son viseur le Grand Canal. On aperçoit déjà la Place Saint-Marc, et son fameux campanile, éclairé de mille feux. Une tour carrée, en briques, de 12 mètres de largeur et de 50 mètres de hauteur. C'est l'édifice le plus élevé de la ville. 50 mètres, les Vénitiens sont modestes. Ce clocher fait figure de micropénis devant la tour d'un kilomètre de haut qui est construction à Djeddah. Visiblement, les Italiens sont bien moins complexés par la taille de leur sexe que les Saoudiens.

Résumé de mon voyage.

J'ai pris mon vol avant-hier à Narita à sept heures du matin, heure locale.

Je me suis posé à Roissy en début de soirée, à 19 heures. J'ai attendu 45 minutes avant d'embarquer pour Venise, juste le temps d'avalier un jambon beurre, de prendre un peu l'air et de fumer une clope.

Cela fait un quart d'heure que j'ai atterri à Venise, et je navigue actuellement en direction de mon hôtel. Un trajet qui va durer tout au plus une poignée de minutes.

Dans un premier temps, je pensais rendre visite à Alex dès mon arrivée. Mais vu l'heure tardive, je me suis dit qu'il serait plus opportun d'attendre le lendemain. Je le cueillerai dès son réveil, comme ça, nous aurons devant nous toute la journée pour pouvoir nous expliquer.

Le vaporetto s'arrête à la station S. Zaccaria, là où je dois descendre pour rejoindre le Danieli.

Le bateau se colle le long du quai, un matelot enroule la corde autour du plot d'amarrage, nous avons l'autorisation de descendre.

Je n'ai pas besoin de chercher pendant bien longtemps l'hôtel, puisqu'il se trouve juste sous mon nez, à vingt pas de moi.

Je passe le tourniquet, et là, le malaise ! Tous les gens qui se trouvent de hall d'accueil se retournent et leurs yeux se fichent en moi telles des flèches.

Un peu normal. Avec mon K-way rose, mon gros sac de rando beige, mon jean baggy et mes rajouts capillaires blonds grossièrement collés, c'est sûr que je « jure » parmi tout ce beau monde qui arbore des costumes impeccables. Je n'ai vraiment pas ma place dans ce lieu où le luxe règne en maître. Le décor ne se prête pas non plus à ma présence. Moulures dorées aux murs et aux plafonds. Escalier en marbre. Moquette rouge moelleuse. Qu'est-ce que je fais ici ?

Le vigile me dévisage d'un sale œil. À un moment, j'ai l'impression qu'il va me foutre dehors. Alors, je sors mon billet de réservation. Il me fait un hochement de tête pour me dire : « Très bien, vous pouvez rentrer. »

Les gens assistent à la scène, quand ils comprennent que j'ai payé mon droit d'entrée au select club, que j'ai hélas pleinement ma place parmi eux, il se retourne et reprenne leur conversation comme si de rien n'était.

Je poursuis ma progression en direction de l'accueil. Un groom — un jeune brun bien mis de vingt ans — me conduit dans ma chambre, qui se situe au premier étage. Il me propose de prendre l'ascenseur. Je lui dis que non, que ce n'est pas la peine, que ça ne me dérange pas de monter un étage à pied. « Comme vous voulez, Madame ! »

Le hall d'entrée n'a été qu'une mise en bouche du luxe qui règne dans ma chambre. C'est sûr, ça fait choc. Il faut se souvenir qu'il n'y a pas plus tard que 48 heures, je dormais dans une valise en plastique. Ici, place aux grands espaces, même aux très grands espaces.

Ma suite est composée d'une grande chambre à coucher avec un coin salon séparé, qui offre une vue imprenable sur le Grand Canal. Un dressing privé, bien trop vaste pour ce que j'ai à rangé dedans, est attenant à la salle de bains carrelée de marbre. La décoration est de style baroque. Des tapisseries brodées de fleurs rose et bleu habillent tous les murs. De somptueux tapis recouvrent les sols. Des bibelots en verre de Murano soufflé de façon artisanale sont disposés un peu partout. Voilà pour le tour du propriétaire.

Cela fait 48 heures que je ne me suis pas lavée, et même bien plus longtemps que je n'ai pas fait de vraies toilettes. Les douches du capsule-hôtel, pourtant très propres, avaient un côté glauque qui ne m'ont pas donné envie de m'attarder longtemps sous l'eau.

Je remplis l'immense baignoire de 4 m<sup>2</sup> en marbre avec de l'eau tiède. Je regarde dans le placard de la salle de bains : il y a tellement l'embarras du choix parmi les gels douche et les sels de bain que je ne sais pas quoi prendre. Je me décide pour un bain douche relaxant lavandin mûre. J'en mets deux bonnes pressions dans l'eau...

J'en ai peut-être mis un peu trop, car maintenant, il y a une quantité impressionnante de mousse qui se forme. Tellement de mousse qu'à présent elle déborde. La femme de ménage va avoir du travail ! Vu que la chambre est quand même à 400 euros la nuit, cela me déculpabilise. Le service nettoyage est largement compris dans le prix.

La baignoire est pleine.

Je me dessape en un éclair.

Je saute littéralement dans la baignoire. De la mousse éclabousse partout, je m'en fous.

L'ensemble de ma peau est à présent encerclé par une eau tiède, revigorante. Sa chaleur me fait circuler des frissons de bien-être dans tout mon corps. Qu'est-ce que ça fait du bien ! Qu'est-ce que c'est revigorant ! Et qu'est-ce que ça sent bon ! Cela fait longtemps que je n'ai pas ressenti une pareille plénitude.

Quand je m'estime propre, je sors du bain et enfile un peignoir en éponge bordeaux mis à disposition gracieusement. Maintenant, il va falloir songer à se restaurer.

Je consulte leur carte. Comme pour les gels douches dans la salle de bains, il y a l'embarras du choix.

Je me décide et passe par téléphone ma commande à la réception.

Ce sera :

*Carpaccio di pesce del giorno, pomodoro marinato fresco*

*Battuta di manzo all'veneziana, cuore di lattuga e balsamico*

*Frutti di bosco e panna montata alla vaniglia*

Vingt minutes plus tard, le groom qui m'a conduit tout à l'heure dans ma chambre arrive avec une desserte à roulettes. Les plats sont posés dessus. Il dresse ma table. « La *battuta di manzo all'veneziana* est un plat imaginé par le chef en personne. Il s'agit d'une réinterprétation du traditionnel tartare de bœuf : il espère que cela vous plaira. (Il ôte le couvre-assiette.) Bon appétit, Madame ! »

Bien sûr que ça me plaira !

Quelques minutes me suffisent pour tout manger.

Le problème, en règle générale, c'est que les grands chefs proposent des portions taillées pour des oiseaux. Mais bon, quand on pousse la porte de ce genre d'établissement, on s'y attend, il faut juste demander à être servi plusieurs fois... à condition d'en avoir les moyens. Mon budget n'étant pas élastique, ce soir, je resterai raisonnable. Je n'appellerai pas la réception pour avoir du rab. Après, si on veut être rassasié à moindre coût, il faut plutôt s'orienter vers le plat familial de hachis parmentier premier prix vendu en supermarché, comme le fait Charlotte. Dedans, on trouve de la viande séparée mécaniquement, dont la définition légale est la suivante : « enlèvement de la viande des os couverts de chair, après le désossage des carcasses de volailles, à l'aide de moyens mécaniques entraînant la destruction de la structure fibreuse des muscles ». En d'autres termes, une machine racle les carcasses pour récupérer les petits morceaux de viande restés collés aux os par ci, par là. C'est sûr, c'est tout de suite moins appétissant que les petits plats raffinés d'un restaurant étoilé.

Maintenant, il va falloir songer à dormir, car demain, une longue journée m'attend.

Je rejoins le lit king size que je trouve bien trop vaste pour moi. J'aimerais tant qu'il y ait quelqu'un à mes côtés.

\*\*\*

*Prenez le temps de l'observer, de disséquer son comportement, d'analyser le moindre de ses gestes.* On dit que la nuit porte conseil, et c'est la vérité. Pendant mes heures de réflexions nocturnes, je me suis dit que ce n'était peut-être pas la meilleure solution de vouloir provoquer dès ce matin un choc frontal avec Alex. Madame Hautois a raison : il faut prendre le temps d'analyser les choses, de les observer, de les disséquer. Agir comme ça sur coup de tête, ce serait trop dangereux. Tout pourrait capoter. Non, il faut que mon acte soit mûrement réfléchi. Je suis consciente que je joue là ma dernière cartouche. Si je rate ma cible, Alex m'échappera à tout jamais.

Alors, avant de l'aborder, j'ai envie d'en savoir plus sur la façon dont laquelle il se comporte, notamment lorsqu'il se trouve en compagnie de Charlotte. Il faut que je repère une faille dans leur couple, un angle d'attaque. Une fissure dans laquelle je pourrais introduire mon burin afin de les désolidariser.

Il est environ dix heures. Je fais le guet, leur hôtel se trouve à cinq mètres de moi. J'attends qu'ils apparaissent. Ils ne pourront pas me voir : seuls mes yeux dépassent du renforcement derrière lequel je me suis cachée. J'ignore le moment précis où ils sortiront, mais ils ne devraient pas tarder à débouler. Quand on vient en vacances à Venise, ce n'est pas pour rester cloîtré dans une chambre d'hôtel, c'est pour visiter la ville — sinon, il y a les monastères. Nous sommes à l'heure à laquelle la ville se réveille, ce matin, le soleil est généreux, ils vont très bientôt quitter les lieux.

Ça sort ! Ils partent dans la direction opposée à la mienne, j'ai de la chance.

Maintenant, place à l'action !

Je me précipite en direction de l'hôtel. C'est sûr, l'immeuble paraît tout de suite insalubre si on le compare au Danieli. Le crépi s'effrite. La peinture des portes et des fenêtres tombe en lambeaux. Au troisième et dernier étage, un carreau est cassé. C'est l'un des pires maux qui touche actuellement Venise. Les propriétaires doivent avoir les moyens pour entretenir leur patrimoine. Les vagues des bateaux rongent les pilotis sur lesquels reposent les maisons. L'eau arrive à s'infiltrer, elle remonte les murs par

capillarité, et tout est esquiné. Il faut alors entreprendre de lourds travaux de consolidations des fondations pour éviter l'effondrement. Malheureusement beaucoup de propriétaires ne peuvent pas se les payer.

J'entre dans l'établissement. L'intérieur me paraît bien sombre — probablement à cause de mes yeux qui viennent d'être percutés par les violents rayons de soleil qu'il y a dehors. Une dame rustre attend derrière un comptoir en formica déglingué.

— Bonjour, je cherche Alexandre Couturier.

— Chambre 24.

Même pas bonjour, seulement deux mots, visiblement il ne faut pas la déranger davantage.

Il n'y a apparemment pas de chambre au rez-de-chaussée, alors sans lui poser de question, je prends l'initiative de m'engager dans l'escalier qui se trouve à droite. La cage d'escalier est un lieu sombre, intégralement recouvert de bois foncé, l'ambiance est oppressante.

Premier étage : une plaque en émail jauni par les années indique en noir :

Chambre de 1 à 13

Ce n'est pas ici. Je poursuis mon ascension. Deuxième étage.

Chambre de 14 à 25

C'est ici. J'accède à un étroit couloir. Les murs sont de couleur verdâtre. Les portes sont en bois, même finition que la cage d'escalier. Une violente odeur de détergent attaque mes bronches.

Chambre 24

Comme je m'y attendais un peu, la porte est fermée à clef.

Maintenant, il va falloir que je trouve un moyen de rentrer.

J'aperçois au fond du couloir le chariot à roulettes double seau du service de nettoyage, la femme de ménage doit être dans les parages. Elle, elle à les clés.

La porte qui se trouve tout au fond à droite est entr'ouverte — c'est d'ailleurs de par là que provient la lumière du couloir. Je me faufile discrètement jusqu'au bout de l'allée. Le trousseau de clés se trouve sur la serrure. Je l'enlève délicatement, veille à ce que les clés ne s'entrechoquent pas trop. La femme de ménage aura égaré son trousseau, ce sont des choses qui arrivent...

Je retourne vers la chambre de Charlotte et d'Alex. Ce sont de grosses clés à l'ancienne. Il n'y a aucun numéro dessus, alors c'est un peu comme Fort Boyard, je les insère une à une pour trouver la bonne.

Après neuf tentatives, la porte s'ouvre enfin.

J'entre dans la chambre, ferme la porte derrière moi.

La déco est dépouillée. Papier peint à fleurs délavé. Meubles en formica du même acabit que le comptoir de l'entrée. Petite table riquiqui. Sur le plumard, une jetée de lit rouge dont la couleur est passée.

Je n'ai pas envie de trop m'attarder ici alors je sors de la poche de mon K-way une GoPro.

Dans un coin de la pièce, il y a une petite étagère noire avec plein de bibelots posés dessus. À mi-hauteur, il y a notamment une sculpture « bouddha » en résine. Je glisse discrètement ma caméra derrière. Depuis cet endroit, l'objectif couvre toute la pièce, il n'y a pas d'angle mort. J'ai bien entendu programmé l'appareil en amont afin que celui-ci se déclenche en soirée, moment de la journée où les choses les plus intéressantes se passent.

Je quitte la chambre. Je repasserai demain matin pour procéder à la récolte.

\*\*\*

La femme de l'accueil — visiblement la maîtresse de maison — entre dans leur chambre. Elle leur apporte le repas du soir. Ici, personne pour vous dresser la table. Elle se contente juste de larguer les plateaux sur la table. Guère mieux qu'au self.

Visiblement, ils ont commandé du foie gras en entrée. Charlotte agite un petit pot individuel de confiture aux figues.

— C'est ballot ! peste-t-elle. Il n'y a même pas de pain pour manger ça ! Comment on fait ?

— Ce n'est pas grave, tu vas manger ça sur moi, lui répond Alex en arborant un sourire malicieux.

Il l'invite à se lever. Ils s'écartent de la table. Elle se jette sur lui et l'embrasse sauvagement. Il lui rend un baiser passionné. Elle lui retire en un mouvement son T-shirt, attrape le pot de confiture posé sur la table, l'ouvre. Elle déverse la totalité de cette masse un peu visqueuse sur son torse et se met à le lécher. Rien qu'en regardant son visage, on sent qu'Alex est au bord de l'excitation. Son visage est en feu, il doit être en train de bander dur. Elle lèche consciencieusement son corps jusqu'à temps qu'il n'ait plus un milligramme de confiture. Puis Charlotte entre sa main dans le pantalon d'Alex pour lui masser la verge. Alex tend son bras le plus loin qu'il puisse pour récupérer le deuxième pot de confiture qui n'a pas bougé de la table. Charlotte a toujours son haut. Il déverse la purée de figues entre ses seins, dégueulassant au passage le décolleté de son débardeur noir. Il se met à la lécher. Charlotte commence à haleter de plaisir, son visage rougit par l'excitation... Puis soudain, ils se retrouvent nus comme si une tornade venait d'emporter leurs vêtements.

Alex la pénètre violemment, Charlotte ne peut s'empêcher de pousser un cri. Elle enroule ensuite ses jambes autour de lui, l'attrape autour du cou, l'attirant contre elle. Il entreprend des mouvements de va-et-vient, toujours plus loin, toujours plus fort. Il est littéralement en train de la pilonner. Pendant ce temps-là, Charlotte pousse des gémissements de plus en plus aigus. Ces mouvements de danse sexuelle durent un quart d'heure, au bout de quoi, ils explosent de plaisir dans un orgasme dévastateur, qui les conduit à s'écrouler sur le lit tout proche.

\*\*\*

Je regarde le grand lit qui se trouve derrière moi. Non, il n'y a personne dedans. Il est vide. Désespérément vide. Pourquoi n'est-ce pas possible ? Pourquoi n'ai-je pas le droit de fondre dans les bras d'Alex ? Pourquoi n'ai-je pas le droit au bonheur, en somme ? Je n'en sais rien. Peut-être ne suis-je pas née sous la bonne étoile, est-ce ça l'explication ? En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'Alex serait bien mieux à mes côtés dans cette chambre d'hôtel. Nous partagerions ce grand lit, profiterions de l'immense baignoire pour s'adonner à des activités bien plus ambitieuses que celle que j'ai pu visionner. Non, lui se contente de passer ses vacances dans un boui-boui au côté d'une radine de premier ordre.

J'ai bien l'intention de libérer Alex des griffes de cette manipulatrice, et ce, dès ce midi.

## Chapitre 28

Dans l'enregistrement d'hier soir, je les ai également entendu débattre du programme d'aujourd'hui. En fin de matinée, ils se rendront à l'église Santo Stefano, un édifice religieux original pour son toit en bois, car ce n'est pas une simple charpente mais une coque de bateau posée à l'envers.

Mon idée est de me poster à l'extérieur de l'église et d'attendre qu'ils sortent. Une fois qu'ils seront dehors, je n'irai pas directement à leur rencontre. Vu qu'on sera proche de midi, ils iront probablement déjeuner dans un restaurant. Ce ne sera seulement que lorsqu'ils s'apprêteront à entrer dans le resto que je leur sauterai dessus. Et si on déjeunait ensemble ?

\*\*\*

Ils sortent ! Pas trop tôt. Après avoir poireauté pendant une bonne demi-heure, ils pointent enfin le bout de leur nez. Ils entament leur parcours dans les ruelles de Venise. Ils marchent en se tenant la main, ça me révolse de les voir soudier de la sorte.

Je n'aurai pas besoin de trop marcher, car après avoir aligné des pas pendant cinq minutes, ils entrent dans une pizzeria. L'état de la vitrine — fendue en plusieurs endroits et rafistolée avec du gros scotch marron — confère à l'établissement un aspect peu engageant. La radinerie de Charlotte a encore fait des ravages.

Go ! Il est temps pour moi d'entrer en action, ça fait tellement longtemps que j'attends ce moment.

Ils poussent la porte du restaurant et je fais :

— Alex ? Charlotte ? C'est une sacrée coïncidence de vous croiser là !

— Alex se tourne vers moi et me fait les gros yeux :

— Laurence, qu'est-ce tu fous là ? Tu nous as suivi ? Combien de fois je t'ai dit que je t'aimais pas ? Tu veux mon conseil : barre-toi loin d'ici avant que ça chauffe ! (Il jette un regard pas aimable en direction de Laurence.) Déjà, la dernière fois, j'aurai dû porter plainte. Voilà ce que ça donne.

— Je t'assure que c'est une coïncidence.

— Ouais. Une coïncidence un peu trop grosse à mon goût. Et même si c'est une coïncidence, barre-toi !

— Je sais très bien que tu ne m'aimes pas, et c'est vrai que j'ai déconné. Mais on pourrait peut-être profiter de cette rencontre incongrue pour déjeuner ensemble, histoire de se remémorer les meilleurs moments de notre passé commun. Il serait peut-être temps de passer l'éponge...

— Quoi ? Passer l'éponge ? T'es gonflée ! Je te rappelle que tu as essayé de me tuer. Si je suis encore vivant, ça tient du miracle...

— Alex, je t'assure que j'ai changé...

— Non, Laurence, tu es toujours la même, une malade mentale.

Soudain, il me pousse violemment avec ses mains.

Maintenant, barre-toi !

Une aide aussi providentielle qu'inattendu : ma sœur de Paris volent à mon secours :

— Alex, on pourrait peut-être lui laisser une seconde chance.

— Pas de seconde chance ! Maintenant, tu veux qu'elle fasse quoi ? Qu'elle me tue vraiment ?

— Je te rappelle que c'est quand même grâce à elle que l'on s'est rencontrés.

— Ça ne change rien ! Si tu veux la voir, ce ne sera pas dans ce resto, ce sera sans moi.

Je profite de cette brèche pour dire à Charlotte :

— On peut boire un café ensemble, qu'est-ce que t'en dis ?

— Si tu veux, me fait-elle, gênée, sous le regard ulcéré d'Alex.

— On se donne rendez-vous Place Saint-Marc, au pied du Phal... euh du Campanile, ce soir à 17 heures ?

— OK, ça marche !

La tâche se complique. Alex ne veut pas que je déjeune avec lui, ni que je lui parle. Pour pouvoir le prendre dans mes filets, ça risque d'être moins simple que prévu. Mais je ne désespère pas pour autant. Ça risque juste de me demander un peu plus de temps, je saurai me montrer patiente.

\*\*\*

— C'est quand même une sacrée coïncidence de s'être croisés au même moment à Venise devant la porte du même restaurant, me fait Charlotte.

Nous venons tout juste de nous installer à la terrasse du café. Je lui répond en veillant à me montrer la plus convaincante possible :

— C'est sûrement un signe du destin.

Comme promis, j'avais attendu Charlotte à 17 heures au pied du Phallus. Je l'ai conduite dans un café bon marché, un peu à l'écart des flux touristiques. J'avais repéré cet établissement plus tôt dans l'après-midi, et je me suis dit qu'il plairait à Charlotte. Car c'est un repaire pour les radins, dans cet endroit, elle ne sera pas dépaysée. Il me semble essentiel de la mettre à l'aise autant que possible si je veux parvenir à mes fins. Le choix du lieu a donc une importance cruciale. Il ne faut surtout pas la déstabiliser d'emblée.

Elle poursuit :

— Je suppose que, comme nous, tu es venue à Venise en touriste ?

— Oui, j'ai une amie au Japon qui avait des billets pour venir ici avec son amoureux. Mais ils se sont séparés juste avant le départ. Alors, j'ai sauté sur l'occasion. Autant que ça serve à quelqu'un plutôt que ce soit perdu.

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres, comme on dit.

— Ouais.

Le garçon nous apporte nos cafés. De toute petites tasses, des dés à coudre.

— Je n'ai pas eu le temps de m'expliquer tout à l'heure devant Alex, car il s'est tout de suite braqué, mais sache que je regrette sincèrement ce qui s'est passé. Je me suis vraiment comportée comme une conne, concédé-je. Malheureusement, on ne peut pas remonté le fil du temps...

— Je comprends, mais sache que tu ne t'es pas mise toute seule dans cette situation. En ce qui me concerne, je m'estime responsable de beaucoup de choses. Par exemple, pour la coloc', quand je t'ai mise à la rue comme une malpropre. Ou encore avec Alex, j'aurais dû me montrer un peu plus reconnaissante,

car c'est quand même grâce à toi que je l'ai connu.

— En parlant d'Alex, tu crois qu'un jour il me reparlera, ou les ponts sont définitivement coupés entre nous ?

— Hélas, j'ai bien peur qu'il ne veuille plus jamais t'adresser la parole. Ou alors, il faudra attendre longtemps.

— Et toi, tu ne pourrais pas l'aider...

— T'aider ? Ça risque d'être difficile, car je n'ai pas le droit de prononcer ton nom. J'ai essayé quelque fois, il se met à hurler.

Nous sirotions notre café — enfin, café, il faut le dire vite. *Il se met à hurler.* Visiblement, il y a quelques tensions au sein de leur couple. Une faille dans laquelle que je compte bien m'introduire. Je poursuis :

— Sinon, ça se passe bien avec Alex ? Vous vous entendez bien ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Si vous êtes heureux ensemble ?

— Oui, sinon nous ne serions pas ensemble.

— Et il ne lui arrive pas quelque fois de devenir « brutal », à l'instar de ce matin ?

— De temps en temps. Comme tout le monde. Chacun à ses sautes d'humeur.

— Il lui arrive donc de temps en temps de te brailler dessus ?

— Tu n'as pas encore fait l'expérience de la vie à deux, mais sache que chaque couple a des moments de frictions. Mais je t'assure, il n'y a rien de dramatique.

— Maintenant, admettons que tu rencontres sur ton chemin un homme tout gentil, tout docile avec qui tu peux faire tout ce que tu veux. Qui ne te dira jamais non. Qui ne te fera jamais de reproche. Qui te fera que des câlins, comme le nounours de la pub Cajoline. Tu choisis qui : lui ou Alex.

Un temps de réflexion. Visiblement, ma question vient de la déstabiliser.

— Bah, Alex ! Pourquoi tu me poses cette question ? Je me sens très bien avec lui, je n'ai pas envie de vivre avec un ours en peluche.

Il me semble impossible de pouvoir les séparer dès aujourd'hui. Il va plutôt falloir s'orienter vers un travail de fond.

— Au mois de septembre, je compte me réinstaller à Paris pour chercher du travail. Ça ne te dérangerai pas s'il l'on se voit de temps en temps, comme ça, autour d'un café ? En souvenir du bon vieux temps.

— Non, pas du tout.

— Et peut-être qu'un jour, Alex acceptera de se joindre à nous...

— À mon avis, il va falloir que tu te montres patiente, et même très patiente, car ce n'est pas demain la veille qu'il te proposera de boire le café avec lui.

\*\*\*

— C'est ici ! Comme tu peux le voir, les maisons sont disposées autour d'une place rectangulaire. Il n'y

a qu'une seule ruelle qui permet d'accéder à cette sorte de petite cour fermée. Et on peut bien sûr y venir en bateau, avec le canal en cul-de-sac qui se trouve face à nous. Ici, les habitants disposent de leur place de parking privée.

Avant que Charlotte ne retourne à l'hôtel, je voulais la conduire dans un endroit insolite, qui me tenait particulièrement à cœur. À Roissy, je m'étais procurée le Guide du Routard sur Venise, et cet après-midi, après ma recherche de café, j'ai profité de ma présence ici pour faire un peu de tourisme. Plutôt que de visiter les grands classiques comme le Pont du Rialto ou le Palais de Doges, j'ai préféré me rendre dans des endroits pittoresques, là où les tours-opérateurs ne vont jamais.

Non, je ne peux plus attendre. Il me faut Alex tout de suite.

Je ralentis, laisse Charlotte passer devant moi. Un coup de couteau à huître dans son abdomen. Elle s'écroule, le sang gicle. Je m'enfuis en courant.

\*\*\*

Non, Alex ne sera pas à moi, car c'est la prison qui m'attend.

J'ai regagné la Place Saint-Marc. Sous un ciel devenu soudainement bien gris, J'arpente ce grand espace en forme de L, long de 175 m et large de 83 m. Bien que ce soit interdit, je suis en train de nourrir les pigeons. Je jette à la volée des graines de tournesol, que je me suis préalablement procurée auprès d'un vendeur à la sauvette pour « dosse ourosse ». Les graines claquent contre les pavés. Les pigeons se posent, m'encerclent. Mon horizon sonore n'est plus qu'un incessant bruit de battements d'ailes. J'entretiens à présent un rapport privilégié avec la nature, je communique avec elle. Je savoure chaque seconde de ce dialogue, car je suis consciente que ce sont les derniers instants de ma vie que je suis à l'air libre. D'un instant à l'autre, la police va venir me cueillir.

## Chapitre 29

Alex n'a pas envie d'occuper ce grand lit luxueux à mes côtés, alors trouvons quelqu'un qui appréciera.

— Allô Joseph ? C'est Lo qui t'appelle ! J'ai quelque chose d'un peu particulier à te demander. Je suis actuellement à Venise. J'étais avec mon copain et on vient de se fâcher. Et actuellement mon lit d'hôtel me paraît bien vide...

— Mais je suis actuellement à Paris. Je ne peux venir d'un claquement de doigts. Et j'ai des obligations.

— Mais je suis Danieli. L'un des hôtels les plus luxueux de Venise. Ça ne te donne pas envie ?

— Bien sûr que si ! Mais...

— Je me suis renseignée. Il y a un vol qui part à 20 heures 25 de Roissy. Cela te ferai arriver à 22 heures. Si tu veux, je peux te payer le billet d'avion.

— Bon, très bien, j'arrive ! Je dirai à ma femme que j'ai une réunion qui vient de se caser.

\*\*\*

Nous sommes tous les deux nus. Lui est allongé dans le lit, sur le dos. Je suis assise sur ses jambes, je tiens sa verge dans mes mains.

Vingt minutes plus tôt. « Bébé, ce soir, j'ai envie de te laisser les commandes. Car je pense qu'en amour, donner du plaisir est encore plus important que d'en recevoir. » m'a-t-il dit lorsque nous sommes entrés dans la chambre. Puis nous avons échangé une coupe de champagne — du bon, pas un mousseux premier prix — et j'ai mis à profit le temps précédant l'« acte » pour choisir la technique qui me permettrait de le faire jouir le plus possible. Je me suis longtemps entraînée seule avec des sex-toys pour préparer le Jour J avec Alex. Plutôt que de jouer la cavalière ou de pratiquer une banale fellation, ce soir, j'ai envie d'essayer autre chose. J'ai envie de m'adonner au massage du Lingam. En Sanskrit — langue indienne —, Lingam désigne « Baguette de Lumière ». Là-bas, l'organe sexuel masculin est lumineux au sens où il est capable de canaliser l'énergie créative et le plaisir. Le massage du Lingam est un massage tantrique dont l'action est de masser longuement le sexe de l'homme pour qu'il vive des orgasmes internes sans provoquer l'éjaculation.

Ce soir, ce sera ma première expérience grandeur nature, car jusqu'à présent, j'ai toujours effectué la manœuvre sur des sexes en plastique.

Je me jette à l'eau.

Je verse une petite quantité d'huile sur la « baguette » de Joseph et sur ses testicules. Je commence par un massage léger de sa verge et de son gland. À travers mes différentes caresses, sensuelles, douces et tendres, j'essaie d'éveiller sa Kundalini — la puissante énergie lovée à la base de sa colonne vertébrale — pour la réveiller et la faire circuler en lui.

— Bébé, j'aime ça ! Continue !

Je poursuis mon massage entre prenant sa verge entre mes mains, au niveau de la base. Je la fais rouler de gauche à droite, la parcours sur toute la longueur pour en atteindre la pointe.

Son sexe est maintenant dur comme de l'acier. Je sens qu'il est sur le point d'éjaculer, alors je ralentis.

Avec une main, je saisis ses testicules, j'exerce sur eux de petites rotations. Pendant ce temps-là, grâce à mon autre main, son pénis ressent de petites pressions.

— Bébé ! T'es une pro ! On a l'impression que tu as fait ça toute ta vie.

Je reprends mon massage...

Vibration de mon téléphone.

Je n'ai pas d'autre choix que d'abonner mon « client ». Il est impératif que je sache qui m'appelle. J'ai tué quelqu'un.

— Qu'est-ce tu fais ? Reviens ! Tu répondras plus tard !

Un SMS d'Alex.

T'es foutue. J'ai filé ton numéro aux flics. Dans quelques minutes, ils saurons où ton portable à border, tu seras au mitard.

Grave erreur de débutant. On ne dit surtout pas à un suspect qu'il a été localisé, c'est le meilleur moyen de l'aider à s'échapper. Comment la police italienne a-t-elle pu laisser filtrer une information d'une pareille importance ? En tout cas, merci Alex. Grâce à toi, je vais peut-être avoir une chance de me faire la malle.

Pas une seconde à perdre. La première idée qui me vient, c'est de me rendre le plus vite possible à la gare et de sauter dans le premier train.

Alors, je me rhabille, enfile mes chaussures de randonnées. Passer les lacets dans les trois séries de crochets me semble interminable. Hors de question de sortir avec ce K-way rose. Habillée de la sorte, je serai repérable à trois kilomètres à la ronde. Alors, je le bourre dans mon sac déjà bien plein. Je me rendrai à la gare avec mon pull rayé noir blanc, tout de suite plus discret.

— Tu vas où ?

Joseph ne bouge pas, il est allongé sur le lit, telle une baleine échouée. Il semble être au bord de la léthargie. Visiblement, mon petit massage tantrique l'a détendu.

— Je m'en vais ! Sache que ce n'est pas à cause de toi.

Je quitte l'hôtel, la nuit est tombée sur Venise.

Je saute dans un vaporetto. Pas beaucoup de gens à l'intérieur. Il est minuit passé, la ville est en train de s'endormir.

Après avoir supporté pendant cinq minutes un bruit de moteur infernal, j'arrive à la gare. Un long bâtiment en béton sans âme.

J'entre. L'endroit, plongé dans la pénombre, est désert. Un silence de mort règne. Un vent glaciale souffle. Devant moi, une vingtaine de quais disposés parallèlement, en impasse. Ils sont tous inoccupés, sauf un. Un train bleu, phares allumés, attend.

Je cours me réfugier dedans.

Pratiquement personne dans mon wagon. Juste un homme d'affaires en costume noir, qui est en train de manipuler des fichiers Excel sur sa tablette Surface.

Fermeture des portes. C'était moins une !

Le train quitte la gare, s'engage sur le Pont de la Liberté.

J'ignore complètement où il m'emmène.

# Berlin

## Chapitre 30

*Hallo Berlin !* Il est environ 10 heures du matin quand j'arrive dans la capitale allemande. Peu de temps après mon départ de Venise, j'ai compris que ce serait ma destination en tombant nez à nez sur l'écran d'information situé abord du train.

Je sors de la gare centrale de Berlin et la première chose que je constate, c'est que les Berlinois sont bien mieux équipés que les Vénitiens. 368 mètres. C'est la hauteur à laquelle culmine le « poteau » qui scinde mon regard en deux. La Fernsehturm de Berlin, l'édifice le plus haut d'Allemagne. J'en avais déjà entendu parler. Cette tour avait été construite dans les années soixante pour émettre les signaux de télévision. Elle est composée d'une tige en béton de 200 mètres d'altitude. Au-dessus de celle-ci est perchée une sphère en verre, qui abrite un restaurant et qui a pour particularité d'effectuer un lent mouvement de rotation, offrant au passage un panorama unique sur la capitale allemande. Une antenne rouge et blanc haute de 60 mètres est fixée au-dessus de la boule vitrée.

Je ne suis pas là pour faire du tourisme mais pour trouver une solution. Je suis en cavale et je n'ai actuellement nulle part où aller.

Il ne me reste plus beaucoup d'espèces sur moi, à peine plus d'une dizaine d'euros. Je me refuse de tirer de l'argent à un distributeur, sinon la police va me tracer.

Alors, à défaut d'avoir de destination, j'erre dans la ville. Il m'est impossible de rester assise, de me lamenter sur mon sort, de réaliser que je me trouve dans une impasse et que je vais devoir très prochainement me rendre prochaine à la police. Marcher, c'est la meilleure solution que j'ai trouvé pour me vider l'esprit.

Porte de Brandebourg, Palais du Reichstag. Traces de l'ancien mur... Je fais du tourisme malgré moi. J'aurais sincèrement préféré visiter la ville dans d'autres conditions.

Midi. Mes boyaux font du bruit, il va falloir que je me restaure, sinon, je vais m'écrouler. Mon dernier repas remonte à hier midi. Hier soir, je n'ai bu qu'une coupe de champagne et ce matin, je n'ai rien avalé. Avec les quelques euros que j'ai en poche, j'ai conscience qu'il s'agira du dernier repas que je pourrais me payer. Que se passera-t-il ensuite ? Je n'en sais absolument rien. Je ne souhaite même pas y penser.

Je pousse la porte d'un Kneipe — une brasserie. L'endroit est bruyant, plein à craquer. Il est essentiellement rempli de vieux qui ont une bonne descente. Je m'installe à une petite table deux places située un peu en retrait. Pour l'instant, il n'y a personne en face de moi.

Je choisis la formule à dix euros — un plat et un dessert au choix —, après quoi, il me restera plus que quelques centimes.

Je me fais servir deux Weisswurst, des sortes de boudins blancs taille XXL.

Pour l'accompagnement, on n'a pas le choix. C'est Kartoffel — pomme de terre — et Kohl — chou.

Pour le dessert, j'opte pour une part de Schwarzwälder Kirschtorte, un gros gâteau crémeux à étages type forêt noire.

Bien sûr, le tout est accompagné d'une chope d'un litre de bière. Sinon, l'Allemagne ne serait plus l'Allemagne.

Cela fait vingt-quatre heures que je n'ai rien avalé. Pas de surprise, l'assiette se vide à la vitesse d'un TGV.

Avant de quitter la table, il m'est impossible de retenir un rot bruyant, signe que la digestion commence

à se faire. Avec le brouhaha environnant, personne ne m'a entendu. En tout cas, je l'espère.

Je sors de la brasserie et reprends mon errance dans les rues de Berlin, avec aucune destination en vue.

\*\*\*

Aux alentours de vingt heures, la nuit est tombée sur la capitale allemande. J'ai enfin une stratégie pour ce soir et les jours à venir. Je vais de nouveau prendre la fuite.

Je vais prendre dès ce soir un train pour Varsovie, en Pologne.

Mais auparavant, je vais vider mon compte, retirer toute mon argent en petites coupures. Comme ça, si les flics me repèrent avec ma carte bancaire, ils viendront me chercher ici, mais ils ne me trouveront pas car je serai déjà partie loin, loin, loin, loin...

Le train pour Varsovie est à 20 heures 30. Une demi-heure pour passer à la tirette, prendre le billet de train — je ne peux pas prendre le risque de frauder : en cas de contrôle, je serai repérée —, et de me payer un « sandwich de distributeur » au goût non identifiable.

\*\*\*

Putain de merde ! Fait chier ! Ma carte a été avalée.

Je ne peux m'empêcher de foutre un violent coup de pied dans le fichu automate qui se trouve dans le hall de la gare. Et en plus, comme si cela ne suffisait pas, je commence à avoir mal à la tête, je sens la migraine venir au galop.

J'entends dans mon dos quelqu'un dire un truc que je ne comprends absolument pas. Normal, nous sommes en Allemagne, et je ne parle pas un mot d'Allemand.

Je me retourne et un couple de punks se matérialise. Le gars et la fille se tiennent par la main.

Le gars arbore une crête verte, tout autour ses cheveux sont rasés. Il a de nombreux piercing au niveau de l'arcade droite.

La fille, quant à elle, a les cheveux coupés courts et teints en rose, comme mon K-way. Une mèche descend sur son front. Elle a un piercing au niveau de la lèvre et porte d'énormes boucles d'oreilles en acier en forme de S. Le tatouage coloré au niveau du cou semble se prolonger sur son torse.

Côté tenue vestimentaire, ils sont tous les deux habillés pareils. Manteau en cuir cloutés. Jean noir, avec des chaînes qui pendent au niveau de la ceinture. Boots dans les pieds.

— *I don't speak Deutsch.*

Le gars renifle tout de suite mon accent français puisqu'il embraye aussitôt sur la langue de Molière.

— On peut t'aider ? Car tu as l'air perdu.

— Vous parlez Français ?

— Oui, un peu. J'ai eu des cours au collège.

— Ouf ! Vous êtes mes sauveurs ! J'aimerais que vous me prêtiez un peu d'argent. J'ai un billet de train à acheter. C'est urgent, je dois partir dès ce soir. Faites-moi confiance, je vous rembourserai.

Il fait non avec la tête. La fille ne réagit pas. Visiblement, seul le gars parle Français.

— Nous non plus, pas d'argent !

Je jette un coup d'œil au tableau des départs. Il y a un train en partance pour Vienne à 22 heures. Une heure et demi pour trouver de l'argent, c'est encore jouable.

— Vous connaissiez pas quelqu'un qui pourrait me dépanner, qui pourrait me prêter quelques euros, car ce soir, je n'ai nulle part où dormir. Il faut que je prenne un train.

— Si tu n'as nulle part où dormir, tu peux venir chez nous, me fait le gars à la crête.

Je me tâte pendant quelques instants si je dois accepter ou décliner leur proposition. Il voit dans mon regard que je tergiverse...

— C'est comme tu veux.

Après tout, ce couple de punks a l'air sympa. Alors j'accepte leur offre. Cela me permettra de passer une nuit au chaud, une nuit durant laquelle je ne réfléchirai pas. Ma cavale sera mise entre parenthèse pendant quelques heures.

Nous faisons les présentations. Je leur dis que je m'appelle Lo, que je suis une étudiante française qui visite l'Europe, que je me rends chaque jour dans une ville différente et que je dors dans les trains.

J'apprends qu'ils s'appellent Boris et Kirsten, qu'ils sont légèrement plus jeunes que moi et qu'ils vivent de petits boulots. Comme je m'en étais doutée, Boris est le seul à parler Français. Il s'autoproclame interprète attitré de Laurence Legros. Cela me permettra entre autres de faire connaissance avec Kirsten.

# Chapitre 31

Je suis en train de danser, Kirsten est ma cavalière. Nous nous trouvons à l'Insomnia Club. Aux dires de Boris, cette discothèque est le must en terme de repaires pour noctambules.

Les deux punks avait prévu de se rendre en boîte ce soir. J'ai dû insister pour qu'ils ne changent pas leur plan à cause de moi, car cela me dérange déjà énormément de devoir briser leur intimité le temps d'une nuit. Ma seule envie est de me faire la plus invisible possible. Avant de venir ici, nous avons mangé sur le pouce. Une Bratwurst — saucisse mise dans un petit pain et recouverte de moutarde forte — avec comme boisson, de l'eau gazeuse.

Nous enchaînons les pas de danses plus ou moins aléatoires. Ce qui me rassure, c'est que Kirsten danse aussi bien que moi. Au moins, elle ne me met pas la pression.

La musique techno est à fond. Des lumières couvrant tout le spectre colorimétrique balayent le dancefloor à toute allure. Cela n'arrange rien à ma migraine qui ne fait qu'empirer. Kirsten avait sur elle des Doliprane, elle m'en a filé deux quand on était au snack-bar. Sans effet.

Je suis toujours sur la piste de danse et je me demande comment je fais pour pouvoir encore aligner quelques pas. Car en l'espace d'une demi-heure, ma migraine s'est dangereusement aggravée. Maintenant, j'ai un marteau qui cogne dans la tête. Tout devient flou autour de moi. Je sens que je vais m'écrouler d'un instant à l'autre. Et il y a aussi cette envie de vomir qui arrive..

J'informe ma cavalière que je ne me sens pas bien, que je souhaite me rendre aux toilettes. Elle m'accompagne, après en avoir touché mot à Boris.

Dès que j'arrive aux chiottes, je dégueule dans le lavabo.

Puis je m'écroule.

Kirsten me tire pour m'asseoir contre le mur.

Je la vois mais je ne peux pas lui parler, ni l'entendre, ni bouger. C'est un peu comme si je venais de basculer dans une autre dimension, comme si je venais de découvrir un état second de la conscience. J'ai déjà eu des migraines mais c'est la première fois que j'ai des symptômes aussi violents et aussi chelous. Je mets ça sur le compte du degré d'énervement que j'ai atteint ces derniers jours : celui-ci était caniculaire !

Kirsten s'est assise à mes côtés, elle veille sur moi. Elle me parle, mais je ne l'entends pas. J'entends juste un son similaire à celui que l'on peut ouïr lorsque l'on met la tête dans l'eau à la piscine.

Boris arrive avec un sac bandoulière en cuir. Il sort une seringue...

Là, je comprends qu'ils m'ont droguée. Et qu'ils vont me droguer encore davantage...

Les cachets que m'avait donnés Kirsten à la casse-croûterie n'étaient pas des Doliprane, mais des comprimés de drogue, probablement de l'ecstasy.

Il me pique. Maintenant, je serai à leur merci. Je serai leur poupée, ils pourront faire n'importe quoi avec mon corps.

En face de moi, juste au-dessus des deux lavabos, il y a un grand miroir qui monte jusqu'au plafond. Sans déplacer mon regard, j'assisterai passivement aux actes de tortures que mes bourreaux m'infligeront.

Il sort de sa sacoche une tondeuse et une bombe de couleur vert gazon.

Il me rase les cheveux, n'en laisse que 5 millimètres.

Il me teint les cheveux. Reprend sa tondeuse et dessine des motifs tribaux.

Il ne s'arrête pas là. Il me pose plein de piercing. Un sur le menton. Un sur la lèvre supérieure. Un autre en haut du nez. Et une dizaine sur le tour de l'oreille droite, disposés les uns à côtés des autres.

Il me dit quelque chose, j'arrive à lire sur ses lèvres : « Tu es mieux comme ça. » Je ne trouve pas.

Puis Kirsten tire sur mes jambes pour m'allonger complètement.

Elle baisse mon bas. Me lèche, me doigte.

Ensuite, Boris prend le relais. Il me pénètre, me souille avec son sperme. Mon calvaire n'est pas terminé, puisque après, il saisit une bouteille de vin verte et l'enfonce dans mon vagin.

Trou noir.

## Chapitre 32

Le brouillard. Puis des yeux marron. Un nez. Une bouche avec du rouge à lèvres. Et enfin, des cheveux châtain.

Maman.

Je ne sais pas où je suis, ni ce qu'il s'est passé. Mon dernier souvenir est cette bouteille de vin qui entre en moi.

Plutôt que de m'expliquer, ma mère saute sur sa proie. Elle me mord, enfonce ses crocs profondément dans ma chair.

« Enfin réveillée ! Ce n'est pas trop tôt ! Comme ça on va à Berlin, on traîne avec n'importe qui, on se drogue ! Sans compter ton nouveau look ! Tu crois que tu vas trouver du boulot avec un visage pareil ? Je te rappelle qu'à cette heure-ci, tu devrais être à Tokyo ! Dans un amphithéâtre en train de suivre tes cours ! »

J'aperçois une perfusion qui part de mon bras. Je comprend que je suis à l'hôpital. Ma mère poursuit son réquisitoire :

« C'est le gérant de la discothèque qui t'a trouvée inanimée lors de la fermeture, à 5 heures du matin. Tu étais assise sur les toilettes, enfermée dans un cabine. Tu étais dans le coma, avec de l'ecstasy et de l'héroïne dans le sang. Tu te rends compte, de la drogue ! Tu es vraiment tombée sur la tête, Laurence !

» Il était six heures du matin quand j'ai reçu le coup de fil. Au départ, j'ai cru que c'était une erreur, car des Laurence Legros, il y en a plusieurs. Et puis ma fille n'était pas capable de tomber si bas. Bah si, c'était bien toi, Laurence Legros de Normandie.

» Heureusement que c'est moi qui ai reçu l'appel, car si ç'avait été ton père, je crois bien qu'il aurait fait une crise cardiaque. D'ailleurs pour lui tu n'es plus sa fille. Il ne digérera pas ça de sitôt. Ce n'est pas demain qu'il acceptera de te revoir.

» Au départ, il ne voulait même pas que je me déplace à Berlin, j'ai dû pratiquement me fâcher avec lui pour qu'il accepte. Tu m'entends ? Me fâcher avec ton père ! Tu veux quoi ? Qu'on se sépare ? »

« Je suis désolée. »

« Oui, il y a de quoi d'être désolée. Tu veux mon conseil ? Retourne au Japon et file droit ! Ça vaudrait mieux pour toi. »

Mes parents sont furieux mais ils ignore encore que j'ai tué quelqu'un...

Ma mère me laisse, elle a des papiers à régler pour la sécurité sociale.

Elle autorise ma petite sœur à me rendre visite. C'est probablement la dernière fois que je vois Clémentine dans une situation autre que derrière un parloir.

— Ta coupe de cheveux est bizarre. Et c'est quoi tous ces boutons en fer ?

— Tu me trouves comment, comme ça ?

— Ça va.

Elle sort de son petit sac à dos les trois poupées Barbie avec lesquelles nous avons pris l'habitude de jouer. Je les prends. Je m'amuse un peu avec, et j'accompagne mes mouvements de ces mots :

— Barbie « détective » tue la voleuse. Barbie « détective » va en prison. Barbie « détective » n'a pas

Ken comme amoureux. Fin de l'histoire !

— Elle n'est pas drôle ton histoire, me répondit-elle avec une toute petite voix chargée de consternation.

Clémentine a raison. Mon histoire n'est pas drôle. Pourtant, c'est la mienne.

Sur ordre de ma mère, ma petite sœur m'abandonne. Silence.

\*\*\*

Un lit arrive. Il est occupé par une fille de la même tranche d'âge que moi. Visiblement, je me trouve dans une chambre double. Jusqu'à présent, il n'y avait personne à côté de moi.

Nous faisons connaissance. C'est une Berlinoise de 21 ans, qui parle un peu Français. Elle est là pour une appendicite. Elle étudie les mathématiques à l'Université Humboldt de Berlin.

Elle joue avec son téléphone quand j'ai une idée.

— Tu peux me prêter 5 minutes ton portable ?

— Pas de souci.

Elle m'envoie son cellulaire. Bonne réception de la passe de mon côté.

Je me connecte à Google.

Venezia Charlotte Legrand

Chercher.

Un article du journal *Gazzettino Logo Testata* contient ces trois mots.

Je clique sans plus attendre sur le lien.

La page s'affiche.

Traduire en français.

Je lis l'article en diagonale.

VENISE : Une jeune française assassinée

(...)

Charlotte Legrand avait 22 ans. Elle a été tuée d'un coup de couteau à huitres.

(...)

Le drame a eu lieu dans un endroit isolé, loin des parcours touristiques.

(...)

Un suspect aurait été interpellé. Son domicile se situerait juste devant la scène de crime. L'homme serait déjà connu des services de police pour avoir commis plusieurs attouchements.

\*\*\*

Allongée dans son lit, Stephanie pianote sur son téléphone. Soudain, un grand sourire illumine son visage. Elle m'explique la raison de cette joie si soudaine.

— Je ne pense pas te l'avoir dit mais j'avais fait une demande pour faire un master de math dans ton pays. Et mon dossier vient d'être retenu.

— Maintenant, je suppose que tu cherches une solution d'hébergement pour le mois de septembre.

— Oui.

— J'ai une solution, car je cherche une nouvelle colocataire pour début septembre. Si tu es intéressée, fais le moi savoir rapidement afin que je te réserve la place.

# L'histoire continue

N'hésitez pas à rejoindre la page Facebook de l'auteur *Grégory Lancelot Officiel*  
Et explorez sans plus tarder son site internet <http://gregorylancelot.osmose-hebergement.com>

# Dépôt légal

Dépôt légal : mai 2016.  
© Tous droits réservés.

## Quatrième de couverture

Laurence, 22 ans, est une fille ordinaire qui assume ses kilos en trop. Elle vit à Paris, en colocation avec Charlotte, qui a le même âge qu'elle. Les deux jeunes femmes partagent tout, elles sont devenues au fil des années de véritables « sœurs siamoises ». Mais un jour, Charlotte met Laurence à la rue, car elle décide de vivre avec Alex, son petit copain. Une décision d'autant plus difficile à avaler pour Laurence, car c'est grâce à elle que Charlotte a rencontré Alex, et surtout, elle aime le jeune homme en secret.

Elle n'a plus de sœur.  
Alex en aime une autre.  
Plus personne ne veut d'elle.

Dans son errance sentimentale, elle multipliera les rencontres, sera amenée à voyager... Mais impossible pour elle d'oublier Alex. Elle usera de tous les moyens, même des plus fous, pour qu'il quitte Charlotte. Elle découvrira au passage ses penchants pour le voyeurisme et l'érotomanie.

# Table des matières

[Exergue](#)

[Paris](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Tokyo](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Venise](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Berlin](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[L'histoire continue](#)

[Dépôt légal](#)

[Quatrième de couverture](#)

# Table of Contents

[Exergue](#)

[Paris](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Tokyo](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Venise](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Berlin](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[L'histoire continue](#)

[Dépôt légal](#)

[Quatrième de couverture](#)